KHALED MILOUDI

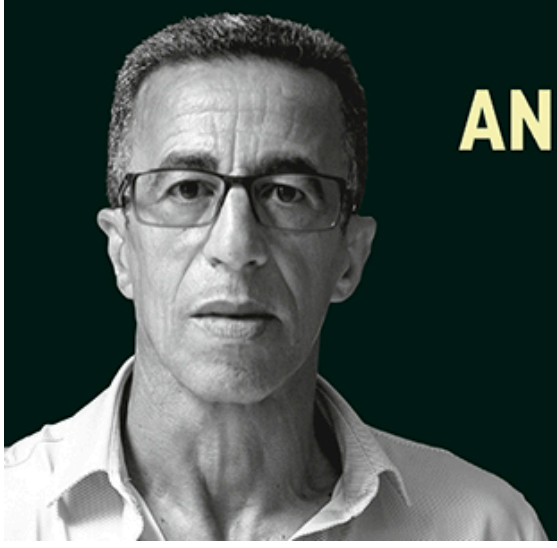
LES COULEURS DE L'OMBRE

ANCIEN BRAQUEUR
EX-TAULARD
POÈTE

ÉQUATEURS

KHALED MILOUDI

LES COULEURS DE L'OMBRE



ANCIEN BRAQUEUR
EX-TAULARD
POÈTE

ÉQUATEURS

Khaled Miloudi

LES COULEURS DE L'OMBRE

ÉQUATEURS

ISBN : 978-2-3828-4257-7.

Dépôt légal : août 2022.

© Éditions des Équateurs / Humensis, 2022.

170 *bis*, boulevard du Montparnasse, 75014 Paris.

editions-des-equateurs@orange.fr
www.editionsdesequateurs.fr

À mes enfants,

À mon père, ce héros de Monte Cassino, paix à son âme,

À ma chère et tendre mère.

« J’ai fait de plus loin que moi un voyage abracadabrant, il y a longtemps que je ne m’étais pas revu, me voici en moi comme un homme dans une maison qui s’est faite en son absence ; je te salue silence, je ne suis pas revenu pour revenir, je suis arrivé à ce qui commence. »

Gaston Miron.

« Ceux qui vivent sont ceux qui luttent. »

Victor Hugo.

Je me nomme Khaled Miloudi, je suis né le 21 juillet 1960 à Miliana, en Algérie, quatrième d'une fratrie de dix enfants. Ce qui suit est l'histoire de ma vie.

La terre brûlée

J'avais deux ans et demi lorsque ma mère vint précipitamment nous chercher, mes deux grands frères et moi, dans le jardin de notre maison à Aïn Defla, en Algérie. Dans ses yeux, sa voix, je percevais sa peur. Elle nous amena à la cave, où aucune lumière ne filtrait. À même le sol, des peaux de mouton, des couvertures et des livres. Plus les coups de feu se rapprochaient de notre petit bourg, plus les tremblements de ma mère s'accentuaient. Elle nous chuchota à l'oreille de ne pas faire de bruit. Nous l'entendîmes prier à voix basse jusqu'à ce que la menace s'éloigne. J'ai su bien plus tard que nous nous trouvions tout près d'une des dernières poches de résistance de l'OAS (Organisation armée secrète). Lors de ses fréquentes descentes dans les villages avoisinants, l'organisation empoisonnait d'abord les chiens, puis revenait brûler les maisons et les granges, exécuter les hommes, comme une dernière salve d'horreur.

Je me souviens aussi de l'attention que me portaient mes grands-parents maternels. Leurs visages et leurs tendres sourires m'accompagnent encore.

Je revois le filet de salive qui s'échappait des lèvres de ma mère, inconsciente après un excès de colère de mon père. Je la poussais pour la réveiller. Je voulais juste qu'elle ouvre les yeux, qu'elle me rassure. Je passai la nuit entière agrippé à elle dans cette salle de bains où nous étions enfermés. La dernière pièce où elle avait trouvé refuge, avant de s'évanouir meurtrie par les coups.

Jamais je ne me suis senti autant abandonné et seul que cette nuit-là. J'étais contre l'être le plus cher, et pourtant elle ne répondait pas à mes cris, à mes pleurs et à mes plaintes. Comme si son corps avait déserté son cœur. Cette scène m'a hanté jusqu'à l'adolescence. Ses réminiscences ont nourri les sanglots que j'étouffais la nuit, me serrant la gorge comme un nœud coulant.

Départ pour la France

En 1965, accompagné de mes parents, de mon oncle et de mes quatre frères et sœurs, je quittai le pays qui nous avait vus naître pour la France.

Direction Rivesaltes (Pyrénées-Orientales), un ancien camp d'internement de la Seconde Guerre mondiale où les Allemands parquaient les Juifs et les Tsiganes avant de les envoyer dans les camps de la mort.

À peine abrités par les baraquements de tôle ondulée, nous dormions et mangions à même le sol. Seule distraction, le lavoir où ma mère ainsi que les autres femmes nettoyaient le linge à l'aide de battoirs en bois. À l'école, j'en retrouverais l'ambiance en lisant *L'Assommoir* : les gestes précis et rapides de ma mère derrière ceux de Gervaise, les odeurs de savon et de lavande, et même les acrobaties que j'exécutais en vue de plonger dans le grand bac.

Après deux mois dans ce lieu sinistre de l'histoire des hommes, nous sommes partis pour le Gers, à Mirande, où mon frère Abed est né.

Un mois plus tard, nouveau départ pour Jouques, dans les Bouches-du-Rhône, entassés à huit dans un minuscule appartement. Aucun des enfants n'allait à l'école. Les logements précaires que notre père dénichait n'étaient que temporaires.

Au coin de notre rue veillait le sosie du sergent Garcia, l'ennemi et faire-valoir de Zorro, à deux différences près : sa moustache bien plus fournie et sa qualité de sculpteur. Chaque fois que nous passions devant son atelier, il se précipitait derrière la baie vitrée pour exécuter ses plus belles grimaces, déclenchant des rires bienvenus. À la maison, la joie était encadrée, l'humour proscrit. Et de toute façon l'ambiance ne prêtait pas à la franche rigolade. Une relation de confiance se noua avec « Garcia », prénommé Raphaël. Un émigré espagnol quadragénaire dont les parents avaient fui le régime totalitaire de Franco. Il réussit par miracle à obtenir l'aval de mon père pour m'initier à la poterie, à la sculpture sur bois, et l'aider à ranger l'atelier le samedi après-midi. Je balbutiais quelques mots de français, mais nous communiquions le plus souvent par gestes, les siens toujours justes et précis, accompagnés de mimiques universelles. Plus tard, les films de Charlot me paraîtraient familiers. À la fermeture de l'atelier, les bras chargés de poteries et de sculptures, je rentrais guilleret les offrir à ma

mère.

Les jonquilles

En 1967, j'avais sept ans quand nous avons déménagé précipitamment pour Meyrargues, dans la banlieue marseillaise. Un choc pour nous, les enfants, qui se répétera souvent. Nous aurons à peine le temps de nous adapter à notre nouvel environnement, de nous faire des copains, qu'il faudra repartir.

Mon père avait accepté un poste de concierge dans une cité HLM, ce que ma mère considérait d'un mauvais œil, le caractère de son époux lui paraissant incompatible avec la placidité et le sens du dialogue requis par la fonction. Des bandes s'affrontaient dans le quartier, mais l'esprit restait assez bon enfant. Les batailles rangées, sans armes, s'achevaient dès que l'un des protagonistes mordait la poussière. Cette violence aveugle qui décime aujourd'hui de nombreux jeunes n'existait pas.

Cet été-là, avec mes copains, nous partions presque chaque jour à l'assaut du château voisin cerné par une grande muraille. Il fallait l'escalader pour chaparder des cerises, des bigarreaux charnus et juteux dont ma mère raffolait. Après Coco, j'étais le plus leste à grimper aux arbres et sauter dangereusement de branche en branche. J'attrapais du lilas blanc et bleu, cueillais les jonquilles qui pullulaient, pour arranger de gros bouquets parfumés que j'apportais ensuite fièrement à ma mère. Le parc devint mon premier zoo. J'y découvrais toutes sortes d'insectes rampants ou volants que je capturais à l'aide d'un bocal pour le cacher ensuite sous mon lit. Les lucioles étaient mes préférées. J'étais captivé de les voir clignoter à la nuit tombée comme les guirlandes d'un sapin de Noël. Mes grands frères, avec lesquels je partageais ma chambre, s'en débarrassaient à peine avais-je tourné les talons. Mais c'était sans compter sur ma détermination d'entomologiste en herbe, et je revenais sans cesse à la charge avec toutes sortes de bestioles (courtilières, criquets, gendarmes), sans compter les orvets, serpents de verre, dont mes aînés avaient une peur bleue.

Nous profitions de la sacro-sainte sieste de mon père pour courir à perdre haleine, une chambre à air sous le bras, nous baigner dans la Durance. C'était interdit à cause du fort courant, mais seule une épidémie de choléra mit un terme à nos plongeons.

La rentrée

Septembre 1967, première rentrée scolaire. Tout était nouveau pour moi, la langue bien sûr, mais aussi les jeux, la nourriture, l'apprentissage... À peine quelques semaines plus tard, en revenant de l'école, j'aperçus un grand camion de déménagement de la société Calberson stationné devant l'entrée de notre immeuble. Je connaissais ces grosses lettres de couleur rouge sérigraphiées sur toute la caisse. Nos meubles et affaires y avaient déjà été entassés précipitamment pour se déverser des kilomètres plus loin. En arrivant sur le palier, je constatai que notre F 5 était vide comme au premier jour. Mes parents m'attendaient pour prendre la route vers notre nouvelle destination, Graulhet, dans le Tarn.

J'appris, comme toujours après coup, la raison de notre départ. Mon père, intransigeant sur la propreté et l'hygiène des locaux, récurait et lessivait dès potron-minet les parties communes au Crésyl et au jet d'eau. Il n'acceptait aucune incivilité de la part des locataires et avait mis en garde un résident récalcitrant qui avait pris l'habitude de jeter ses sacs-poubelles dans le hall de l'immeuble. Ma mère ramassait ses détritus en douce, à l'insu de mon père, pour les mettre dans la poubelle. Mais le jour arriva où mon père prit le voisin en flagrant délit d'incivilité, et d'outrecuidance. Estimant qu'il l'avait suffisamment averti, sa riposte fut fulgurante et hyperviolente. Comme toujours, inadaptée. L'autre n'avait pas mis à mal son statut de concierge, mais plutôt son âme et son corps de guerrier. C'était une déclaration de guerre en bonne et due forme. Il se déchaîna sur le pauvre homme, qui ne dût sa survie qu'à l'intervention de ma mère, au péril de la sienne. Elle savait trop bien que lorsque mon père libérait la rage bouillonnante qui le dévorait, sa victime risquait la mort. Le jeune voisin partit inconscient et grièvement blessé à la tête sur la civière du Samu. Enfant, cette sirène comme celle de la police m'étaient plus familières que le carillon du marchand de glaces. Mon père, craignant des représailles – légitimes selon lui – à l'encontre de sa progéniture, jugea plus prudent de nous faire quitter les lieux.

Mais l'ambiance à la maison ne s'améliora pas. Mon père usait de violence sur ma mère, que l'on voyait trop souvent courir terrorisée à travers l'appartement pour échapper à ses fureurs, aussi soudaines que récurrentes. Lorsqu'il lui arrivait de trouver refuge dans notre chambre, mes grands frères se recroquevillaient, tétanisés, sur les lits superposés. Je

tentais de faire front, les bras écartés, en le suppliant d'arrêter, offrant mon visage à ses poings. Éjecté d'une simple pichenette, j'étais battu à mon tour pour la témérité dont j'avais fait preuve.

Ma mère avait été mariée très jeune, à dix-sept ans. Lui, son aîné de vingt-trois ans, n'était ni sentimental ni romantique. Jamais je n'ai remarqué de tendresse ou d'affection entre eux. Complètement soumise, elle craignait à juste titre ses excès de colère, bien souvent à cause de broutilles.

À la décharge de mon père, et je l'ai admis bien plus tard, je pense qu'il souffrait du syndrome post-Deuxième Guerre mondiale. Il n'en est, je crois, jamais sorti. Tout dans sa vie, ses actions, ses réactions, ses pulsions, gravitait autour du même noyau dur : la guerre.

Et notre éducation ne dérogeait pas à la règle.

La leçon du défi

1968. À Briatexte (Tarn), faute de place à l'école publique, je fus scolarisé en cours d'année chez les sœurs. Nous habitions dans une grande maison qui n'avait pas trouvé acquéreur depuis 1945. Mon père, aidé de mon oncle, l'avait retapée, mais le lieu demeurait humide et froid. La nuit, les bruits de portes, de pas, le craquement des marches d'escalier résonnaient comme dans une cathédrale. Au troisième étage, une porte donnait accès à une pièce s'ouvrant sur le vide. Un boyau en béton y descendait jusqu'au sous-sol. C'est par là que pendant la Deuxième Guerre mondiale les Allemands se débarrassaient des corps des résistants après interrogatoire. Des restes humains avaient été découverts à la Libération.

Un soir de pluie diluvienne, alors que nous étions attablés, mon père lança un défi à la cantonade. Lequel d'entre nous serait capable de rester deux heures dehors ? Sans réfléchir, je levai la main, imité par mon frère Mahmoud. Notre père nous mit immédiatement à l'épreuve, sans même nous laisser le temps d'enfiler nos K-Way. J'aimais la pluie, les flaques d'eau dans lesquelles je pataugeais allègrement, les senteurs de sous-bois et d'humus, la sensation de fraîcheur sur ma peau. Mais cette nuit-là, je l'ai détestée, tout comme Mahmoud. Mon père nous fit mettre au garde-à-vous devant la porte de la maison avant de déclencher le compte à rebours. Au bout d'à peine dix minutes, nous étions trempés jusqu'aux os, tandis que la

pluie redoublait d'intensité. Des hallebardes nous tombaient sur la tête, mais pas question de flancher. Les deux heures écoulées, mon père, à l'abri derrière la porte, nous signifia que le jeu était terminé, que les choses sérieuses commençaient et qu'il allait nous donner une leçon dont on se souviendrait toute notre vie. Ordre nous fut hurlé de maintenir la position jusqu'au lendemain matin 6 heures. Mon père détestait les fanfarons, comme il disait avec son accent arabe prononcé, et parce que nous étions ses enfants il nous faisait payer durement nos élans de témérité. J'étais plus résistant psychologiquement que mon frère, mon aîné d'un an, qui par intermittence tambourinait à la porte en suppliant mon père, sans succès. Je tenais mon pull et m'en servais de parapluie improvisé en prenant soin d'abriter nos deux têtes. Je pris aussi l'initiative de faire des exercices physiques pour pallier la morsure du froid et incitai Mahmoud à m'imiter. Mon père, qui nous épiait derrière le rideau de la fenêtre de la cuisine, n'en perdait pas une miette, et nous l'entendions rire à gorge déployée, d'un rire franc et rauque.

Le lendemain après-midi, le médecin vint au chevet de Mahmoud, qui avait contracté une bronchite. Ne jamais relever de défi qui mettrait notre vie en danger, telle fut la leçon de mon père.

La mare de sangs mêlés

Un samedi après-midi, à Briatexte encore, je disputais une partie de flipper acharnée avec un copain, dont le père tenait le bistrot du village, quand j'entendis un coup de feu, puis un second. Mon premier réflexe fut de me précipiter à l'extérieur pour en chercher la provenance. À une trentaine de mètres devant moi, mon père gisait au sol. Un peu plus loin se tenait notre voisin, une carabine entre les mains. J'ai sprinté vers mon père qui se relevait en titubant, le visage ensanglanté par une blessure au front. Je lui pris la main, mais il me repoussa sans un regard, m'ordonnant de m'éloigner, avant de fondre sur l'homme, qui tentait de recharger, pour lui arracher l'arme. Mon oncle vint prêter main-forte à son frère blessé et aveuglé par le sang. La femme du voisin surgit alors, munie d'un grand couteau de cuisine, et entreprit de lui sectionner les poignets. Mon père reçut aussi plusieurs coups de couteau. Cela ne suffit pas à leur faire lâcher prise.

Je restai à deux pas de cette scène d'une violence inouïe, tétanisé et en larmes. Les poignets sanguinolents de mon oncle ne tenaient plus que par des filaments de chair. Je le savais déterminé à faire don de sa vie pour celle de son grand frère. Mon père réussit à s'emparer de la carabine et à son tour essaya de la réapprovisionner, en vain. L'arme était heureusement enrayée. La saisissant par la crosse, il frappa le voisin plusieurs fois à la tête jusqu'à ce qu'il s'écroule, puis se lança à la poursuite de sa femme.

Par chance, une escouade d'agents de police finit par le maîtriser et le conduire à l'hôpital. Mon oncle fut transporté aux urgences, la rapidité des secours et la transfusion sanguine lui sauvèrent la vie. Mon père n'était que légèrement blessé par la balle de 22 *long rifle* qui par miracle avait ricoché sur son front à l'instant où il trébuchait sur le trottoir. Les deux coups de couteau reçus au niveau de l'omoplate n'avaient atteint aucun organe vital.

Après avoir recouvert de sable la mare de sangs mêlés qui maculait le trottoir, un pompier me ramena chez moi. J'étais en état de choc, comme hypnotisé par tout ce sang. Mon père quitta l'hôpital peu de temps après. Mon oncle y resta un mois avant de rentrer définitivement en Algérie avec de graves séquelles de préhension aux deux mains. Plus jamais il ne put exercer d'activité professionnelle.

La loi du talion

Un mois durant, chacune de nos sorties fut méticuleusement préparée par mon père, et notre scolarité mise entre parenthèses. Nous nous déplacions toutes et tous lestés d'armes qu'il nous distribuait préalablement avec les consignes d'usage. Ma mère se voyait remettre un filet de courses contenant deux bouteilles en verre dissimulées dans du papier journal. Ben Omar, un poignard de samouraï, Mahmoud, un marteau, moi, une barre de fer qui courait le long de ma jambe et que j'enfilais par un trou dans la poche de mon pantalon. Mon père se réservait l'artillerie lourde : un pistolet Rüger 9 mm qu'il portait dans son étui à la taille, un couteau de chasse avec lequel on pouvait se raser de près, et sa canne en bois d'olivier de fabrication artisanale dont il avait pourvu l'extrémité d'un clou de 110 mm. Chaque jour, la tension psychologique touchait son paroxysme.

Dès le lendemain du départ de mon oncle pour l'Algérie, mon père décida qu'il était temps de mener l'opération punitive en territoire ennemi.

Joignant comme toujours le geste à la parole, il nous remit nos armes respectives.

À 4 heures du matin, mes deux grands frères et moi nous postâmes devant la porte d'entrée du voisin, que mon père ouvrit comme une vulgaire boîte de conserve en deux coups de hache. Nous le suivîmes lorsque, son pistolet à la main droite, une lampe torche dans l'autre, il se rua dans le couloir de l'entrée. Ma mère et mes sœurs Fatima et Nadira observaient l'assaut depuis la fenêtre de la cuisine, elles avaient reçu pour consigne de remballer nos dernières affaires. Par chance, la maison était vide. Ouf ! Les voisins avaient déserté les lieux discrètement quelques jours auparavant, sur les conseils avisés de proches de mon père. Ils connaissaient ses faits d'armes et son impitoyable exercice de la loi du talion.

Il fulminait, mais nous étions soulagés. Si le funeste dessein du voisin avait échoué en raison du mauvais entretien de sa carabine, nous savions fort bien que l'arme de mon père, qu'il astiquait et bichonnait au quotidien, aurait rempli son office.

Comme de coutume, le nomadisme incessant et singulier d'une famille pas tout à fait comme les autres reprit son cours... Le lendemain, nous emménagions à Villeneuve-sur-Lot, dans un petit pavillon de plain-pied bordé par un jardin au milieu duquel trônait majestueusement un immense saule pleureur.

J'appris alors l'origine du drame évité de peu : le voisin cherchait à se venger de mon père qui l'avait assommé d'un coup de poing en réponse à des propos insultants tenus lors d'un apéro. Comme il n'avait pas trouvé le courage de l'affronter à la régulière, il s'était procuré une carabine au marché noir.

La mêlée

À Villeneuve-sur-Lot, je suis entré à l'école René-Descartes en classe de CE 1. Comme c'était loin de notre domicile, mes frères, mes sœurs et moi nous y rendions à vélo. J'aimais beaucoup ces trajets, pépites de liberté, où je flânais en chemin, curieux de tout, avant de changer de braquet et rattraper mon retard.

Avec Claudine, une copine de classe, nous partions souvent chercher le lait à la ferme voisine. Nos bicyclettes s'aimantaient l'une l'autre tout au

long du chemin.

À côté de notre maison se trouvait un petit bois où je prenais mes quartiers dès que l'autorisation de sortir m'était donnée. Salamandres, tritons et grenouilles batifolaient en nombre dans un ruisseau qui serpentait comme un chemin de montagne. De l'eau jusqu'aux coudes, j'écartais les pierres et les petites branches sous lesquelles ils se terraient. Lorsque Claudine venait m'y rejoindre, nous barbotions bruyamment dans cette eau limpide et fraîche ; nos jeux étaient propices à la découverte de nos émois. Après avoir mis nos vêtements à sécher sur l'herbe grasse, nous nous allongions l'un à côté de l'autre.

Le cœur battant, les yeux rivés au ciel, je commençais toujours mes phrases par « quand je serai grand... », et lorsqu'un avion traversait le ciel nous nous rêvions adultes, volant, planant vers une île paradisiaque aux lagunes chatoyantes, notre lune de miel.

Au cours d'un match de rugby, sur le terrain vague situé derrière l'école, des joueurs de l'équipe adverse piétinèrent involontairement mon poignet droit durant une mêlée. Rien de bien grave ni d'exceptionnel. De retour à la maison, je donnai le change à mon père, mais fis discrètement part de ma douleur à ma mère. Le soir même, elle vint dans ma chambre me poser un emplâtre, une décoction de plantes dont elle avait le secret. Durant trois jours et trois nuits, je souffris le martyre en silence.

À la fin d'un repas, mon père me demanda de lui passer la lourde corbeille de fruits. Je m'exécutai en utilisant ma main gauche, détail qui me perdit. À la maison, nous devions toujours nous transmettre la nourriture de la main droite. Il me rappela à l'ordre sèchement. Mû par une énergie soudaine, je la lui tendis de ma main blessée, qui se mit aussitôt à trembler. Je lâchai prise. Ma main, mes doigts étaient devenus difformes. Mon père bondit sur moi et me saisit, comme il avait l'habitude de le faire, en enserrant mes poignets de l'étau de sa main. Il referma l'autre au-dessus de ma tête pour me pousser à lui relater les faits. Il n'en crut pas un mot : je m'étais fait martyriser par mes copains comme la poule mouillée que j'étais. Les punitions, les passages à tabac en bonne et due forme n'étaient donc pas suffisants. Pour faire de moi un guerrier, il lui fallait enclencher la vitesse supérieure.

Lorsqu'il se déchaînait contre moi, il me livrait au passage quelques-uns de ses faits d'armes, quelques-unes de ses bagarres, pour terminer inévitablement par les conditions dans lesquelles il avait grandi. Je ne

pouvais ni crier ni pleurer ni même exprimer ce que je ressentais, une douleur dans la douleur.

Mon père m'interdit la pratique du rugby, à moins que je ne mette K.-O. tous les adversaires qui me bousculeraient ou me marcheraient sur la main. J'imaginais les scènes surréalistes d'une rencontre de rugby avec mon paternel en pilier de mêlée. Ah !

Portrait de famille

Mon père tenait à immortaliser nos rares balades au grand complet. Nous disposions de vêtements spécifiques pour l'objectif. Pantalon tergal noir à bretelles, chemise blanche, jaquette rouge, nœud papillon et mocassins pour les garçons. Robes longues, grises, pour ma mère et mes sœurs. Mon père, lui, arborait un costume trois pièces-cravate. Ces photos tirées, voire arrachées, de nos escapades venaient ensuite trôner dans l'album des Miloudi. Aucune ne montrait de mains l'une dans l'autre, à la différence de celles – je le savais – des autres familles.

J'étais, comme toujours, le seul parmi les garçons à oublier soit mon nœud papillon, soit cette fichue jaquette rouge, ce qui me valait les foudres de mon père. Les beignes pleuvaient, sanction de mon manquement au règlement. Nous devions toutes et tous être tirés à quatre épingles, au garde-à-vous, le torse bombé fièrement, les yeux bien ouverts, le regard fixe, interdiction de ciller ! Une photo ratée était synonyme de dépenses inutiles. Sur certaines, mes sœurs et mes frères ont les yeux ronds comme des billes. De mon côté, je boudais l'objectif comme je boudais mon père. Impossible de me résigner à faire semblant d'être heureux une minute, une seconde – je ne l'étais pas.

« Et là où l'amour n'existe pas, la raison, elle aussi, est absente. » Dostoïevski.

Le monde de Kafka

Puni, je passai le mois d'août 1971 à charrier cailloux et graviers éjectés par le flot incessant des voitures et camions qui empruntaient la route bordant notre jardin. Une fois la brouette remplie, il me fallait la vider à

plusieurs minutes de marche à la décharge municipale et recommencer chaque jour. Durant ces travaux forcés, je maudissais les automobilistes et surtout les chauffeurs de poids lourds dont les larges pneus soulevaient des pelletées de cailloux. Il m'arrivait, après m'être assuré que mon père ne m'observait pas, de les renvoyer à l'expéditeur en maugréant quelques noms d'oiseaux. À onze ans, j'avais un faible pour les célèbres onomatopées et autres borborygmes du capitaine Haddock, découvert par hasard à la bibliothèque de l'école.

Un après-midi, un feu de brindilles allumé avec mon copain Michel nous surprit par sa soudaine propagation et son intensité. Le vent s'était brusquement levé, attisant les flammes qui très vite nous dépassèrent. Pris de panique et incapables de venir à bout de ce feu de bois qui faisait fondre les semelles de nos chaussures, nous prîmes la poudre d'escampette. Le feu se propagea aux arbres avoisinants, mais fut rapidement maîtrisé par les pompiers, alertés par des voisins. Quand je revins chez moi, un gendarme s'entretenait avec mon père, il souhaitait m'entendre. Un voisin nous avait aperçus, Michel et moi, après le départ du feu. Je saisis dans l'instant l'ampleur de la catastrophe. Je m'accroupis sous les grandes feuilles d'artichaut bordant le muret du jardin. J'y restai une heure, retenant ma respiration à chaque passage de mon père, du gendarme et de ma mère. J'avais peur qu'ils entendent résonner mon cœur comme un carillon un jour saint. La pointe de la chaussure de mon père vint finalement buter contre mes genoux.

J'entrai alors dans le monde de Kafka : une fois le sermon du gendarme terminé et tout ce petit monde, voisins, badauds, reparti, mon père me conduisit au sous-sol de la maison. Après m'avoir ligoté mains et chevilles à l'aide de bouts de ficelle, et sans même articuler un son, il me roua de coups de poing et de coups de pied. Mon corps meurtri roulait comme un jouet désarticulé sur le béton.

Je devais à partir de cet instant vivre au sous-sol, mon père somma ma mère de m'installer le minimum vital : un matelas de plage gonflable, une couverture, mes livres et cahiers d'école ainsi qu'une lampe frontale. La cave, dès la fin de l'après-midi, se trouvait plongée dans le noir. Quant à mon menu, il était on ne peut plus sobre : un fruit et un demi-pain pour vingt-quatre heures, servis par mon père sur la dernière marche de l'escalier faisant office de ligne de démarcation. Pour me doucher, je disposais, à 7 heures du matin, de cinq minutes montre en main après le top départ de

mon père. Souvent je redescendais les cheveux et le corps mouillés. L'hiver, le froid et l'humidité qui régnaient dans ce maudit sous-sol étaient une morsure de plus sur la peau de mon âme.

J'ai dû, je n'en doute pas, développer inconsciemment un instinct de survie en milieu hostile et des facultés d'adaptation singulières pour un enfant de onze ans.

Ma vie au sous-sol avait quelques bons côtés. L'espace ne manquait pas et me permettait de déambuler la nuit à la recherche d'insectes que je débusquais à l'aide de ma lampe frontale. J'en profitai pour monter une petite ménagerie dont la star se prénommait Titi, un hamster que j'avais sauvé de la noyade. Et je lisais tout ce que je trouvais à la bibliothèque. Jack London, Hemingway et Steinbeck éclairaient mon lugubre sous-sol. *Tortilla Flat* me fit rire à gorge déployée. Je me retrouvais un peu dans la description de ces âmes perdues, rejetées par tous, qui accumulaient les bourdes avec une singulière nonchalance.

Le pitre

Amiens, cité Étouvie. Nous avions emménagé dans une grande barre HLM composée de cubes aux couleurs vives. Je repris le chemin de l'école en sixième au collège Paul-Doumer. Nous étions désormais dix à la maison, et mon père devait retrouver un travail rapidement. Je salue son dévouement et l'abnégation dont il a toujours fait preuve pour assurer notre quotidien, à la seule force de ses bras et à la sueur de son front, comme un vrai chef de garnison.

Côté pratique, nous devions assister régulièrement à des séances de nettoyage d'armes, qu'il replaçait ensuite dans une malle métallique entreposée sous son lit, à portée de main. Je prenais parfois des risques inconsidérés, dérobant un pistolet à son insu pour jouer au cow-boy devant le miroir. Les séances de *close combat* étaient coutumières, ma mère et mes sœurs ne dérogeaient pas à la règle. Nous devions simuler des attaques avec arme blanche, bâton, bouteille... Et lui, nous apprendre les parades. Je me montrais le plus preste lors de ces travaux pratiques et il m'arrivait souvent de le surprendre par ma fougue et ma témérité. Il éclatait alors d'un rire franc, rauque et puissant, qui résonnait entre les murs de la maison.

Mes notes à l'école étaient en dents de scie, à l'image des sautes

d'humeur de mon père et de mon quotidien de tête de Turc. Un soir, je surpris mon père, mon carnet de correspondance à la main, écoutant religieusement mon grand frère lui faire la lecture des avis et recommandations de mes professeurs. Dans la première partie, mes profs m'encourageaient à persévérer pour rattraper mon retard sur le programme et mettaient mes bons résultats en avant dans les matières fondamentales. La deuxième partie concernait le comportement. En entendant « élève dissipé », « beaucoup de bavardage en classe », « Khaled doit arrêter de faire le pitre », je frissonnai de peur. Mon père apposa une croix rouge dans la case d'émargement des parents puis se concentra sur le mot « pitre », dont il ne saisissait pas le sens. Mon grand frère lui donna sans penser à mal un équivalent en arabe : clown. Traduction faite, le visage pourtant mat de mon père vira au rouge écarlate. « Un pitre ! hurla-t-il. Pendant que je me tue à la tâche, que tes frères et sœurs étudient sérieusement, toi tu fais le piiiiitre ! »

Ce soir-là, il ne me frappa pas, bizarre. Mais le lendemain, rendez-vous fut pris pour rencontrer le principal du collège, M. Lamps.

Assis à côté de mon père qui portait pour l'occasion son costume trois pièces-cravate, j'écoutai religieusement M. Lamps relire la synthèse pas très reluisante de mon comportement. Quand il eut terminé, mon père, le regard noir et la mine grise, lui fit part de la méthode virile qu'il prônait pour m'assagir et me remettre dans le droit chemin. Je pensais naïvement qu'il n'oserait pas m'appliquer sa « pédagogie » singulière dans le bureau du principal, un sanctuaire pour moi. Mais je me trompais. En un éclair, il m'enserra les deux mains et, prenant le principal à témoin, se mit à me cogner à la tête et au visage avec l'efficacité et la violence qui le caractérisaient. Mon sang gicla sur le bureau. Le principal recula, tétanisé. Ses timides « Je vous en supplie, monsieur Miloudi », « Je vous en conjure, monsieur Miloudi, arrêtez, vous allez le tuer » n'y firent rien. Mon père redoubla ses coups. Aveuglé par cette colère monstre qui aurait pu le conduire à commettre l'irrémédiable sur ses propres enfants. Je ne le savais que trop bien et réussis grâce à mon instinct de survie à lui échapper. Je me ruai hors du bureau, puis hors de l'école, avant de courir à perdre haleine jusqu'au bois qui jouxtait le collège. En ce lieu sûr, mes jambes se dérobèrent. Je vomis mes tripes avant d'éclater en sanglots. Aucun son ne sortait de ma bouche, alors que j'aurais voulu les crier, les hurler, mes sanglots. Ma gorge resta serrée. Ce soir-là, j'ai haï mon père, le monde, la

vie, autant que mes copains et les enfants de mon âge la chérissaient. La nuit fut froide, longue et lourde comme la douleur qui était mienne dans la cage d'escalier de notre immeuble, au dernier étage, où j'attendis le jour.

À l'été 1972, quelques jours d'école buissonnière et un courrier que ni ma mère ni moi n'avions pu intercepter me valurent d'être condamné au cagibi. J'y passai d'autres nuits interminables sur un sommier à ressorts sans matelas. La seule clarté de la journée provenait d'une grille d'aération installée dans un angle du plafond. Détail d'importance qui me permit de récupérer quelques bonbons, carrés de chocolat, et d'aspirer goulûment à la paille les sodas que m'apportait Pascal, un copain de classe. Il se relayait avec Anne, une autre camarade, pour me ravitailler et me tenir compagnie pendant la journée. Il me fallait grimper sur le sommier, après l'avoir calé à la verticale, pour récupérer mes agapes. Ma mère aussi montrait dévouement et courage pour améliorer mon ordinaire, composé d'un morceau de pain sec et d'un bol d'eau. Elle profitait de la sieste de mon père pour subtiliser la clé du cagibi et m'alimenter dans la foulée.

Je revois son visage pâle, ses yeux humides. « Sois fort, mon fils », murmurait-elle avant de disparaître. Je la rassurais toujours en lui disant que j'étais son petit champion, que je n'avais pas peur. Je lui promettais qu'une fois mon bagne fini, je reprendrais une scolarité studieuse, l'entraînement de boxe, et que je deviendrais une terreur sur le ring. J'exécutais des séances de *shadow*[1] jusqu'à épuisement. Le cagibi fut l'arène de mon premier combat, contre moi-même. Je m'obligeais à faire de l'exercice physique tous les jours, malgré la faim, la chaleur et la soif qui me tiraillaient. Je déversais toute ma colère contre ces murs, à me faire saigner les poings, et après je fondais en larmes.

SECOUSSES

La terre a soulevé mon cœur
d'un mouvement sec et violent
elle l'a déchiré
éparpillant mille morceaux
comme larmes d'oiseaux errants
aux quatre vents de mon île
et depuis
chaque nuit

j'entends les battements
hésiter à mi-chemin
entre décombres
et étoiles.

Évelyne Trouillot.

Quelques semaines plus tard, notre médecin de famille, soupçonnant de mauvais traitements, alerta un éducateur social qui saisit la protection de l'enfance. Convoquée par la juge, ma mère confirma, en larmes, les violences subies.

Un peu plus orphelin que mineur

Dans le train, ruche humaine filant vers Brest, je me sentais bien seul avec mon sac marin. J'allais intégrer l'école des mousses, une nouvelle aventure pour moi qui n'avais que treize ans. Je rêvais déjà de grands voyages, de belles naïades, d'îles lointaines et vierges, de ce bateau fendant de son immense étrave les eaux turquoise de mes tourbillons imaginaires. Les lectures de Jules Verne, de La Pérouse, de Cartier et d'Homère nourrissaient mes rêves d'épopée.

La visite médicale doucha mes espérances. À cause de deux amalgames posés sur mes molaires, je ne pus intégrer la formation de plongeur sous-marinier. Par dépit, j'optai pour celle d'électromécanicien diéséliste. La première année, ce fut la seule, me parut interminable, à mille lieues de tout ce que j'avais imaginé. Je restais à la base sans pouvoir rentrer chez moi, un peu plus orphelin que mineur, alors que tous mes copains retrouvaient leur famille. Ce n'était pas ma place, ni ma voie. Aussitôt pensé, aussitôt fait, je pris le large sans rempiler pour cinq ans.

De retour à Amiens, la juge pour enfants décida de me placer dans une famille d'accueil, chez M. et M^{me} Dussolier, un couple de sexagénaires, agriculteurs de profession. À la ferme, je participais aux différents travaux, et plus particulièrement au soin des animaux, que je choyais. Dans ce petit village, les copains et copines étaient plutôt rares, je rongeais mon frein au quotidien. Et puis Francette est arrivée. Une ado de dix-sept ans en rupture familiale, le sourire ravageur, un regard vert à faire pâlir une émeraude, et des cheveux longs comme une traîne de mariée. À la vue de cette belle

amazone, le coin me parut d'un coup plus pimpant. Après nous être apprivoisés, nous partageâmes de beaux et tendres moments. Nous devions donner le change pour cacher notre idylle, sous peine de nous trouver séparés. Deux mineurs roucoulant dans le même lit en famille d'accueil, ça la fichait plutôt mal pour l'institution. Francette occupait la chambre face à la mienne, de l'autre côté d'une grande salle à manger aux tons gris réchauffée par les bûches qui crépitaient dans l'âtre. À l'heure prévue, après s'être assurée que tous dormaient à poings fermés, elle apparaissait au seuil de sa chambre, les lueurs rougeoyantes de la cheminée dansant la sarabande sur son visage et son corps nu. Prélude à nos étreintes passionnées.

Mais un jour, la fille des fermiers nous dénonça après nous avoir surpris dans la grange, enlacés sur un matelas de paille. Alertés, nos éducateurs vinrent nous récupérer dès le lendemain. Francette fut dirigée vers un foyer de jeunes filles à Amiens tandis qu'en raison de mon jeune âge, quinze ans, j'entrai dans une nouvelle famille d'accueil, à Moreuil.

Jean Ramon

Au boxing-club d'Amiens où je pratiquais la boxe éducative, j'eus la chance de rencontrer un entraîneur qui m'inspira tout de suite confiance. 1,95 mètre pour 120 kilos, Jean Ramon en imposait. Comme mon éducateur, il était responsable de moi devant l'institution. Nous nous sommes rapidement attachés l'un à l'autre. S'il lui arriva de couvrir mes escapades amoureuses, il s'assurait que je me couche tôt et seul les veilles de combat. J'avais d'après lui des prédispositions pour le noble art. Il adaptait les séances d'entraînement en canalisant ma fougue, mon énergie débordante et cette violence qui bouillonnait en moi.

Sur le ring, j'étais fier comme Artaban. Mes premières victoires expéditives me forgèrent une petite réputation de puncheur ! À l'extérieur aussi, dès qu'un rapport de force m'était imposé, je cognais dur le premier sans laisser aucune chance à l'importun. À l'inverse de mes copains, je ne craignais pas les gaillards ou autres cerbères de boîte de nuit. C'était surtout contre eux, les gros balèzes et autres Musclor, que j'éprouvais mon courage et mon efficacité, jouant de mes poings avec une rage qui glaçait même le sang des adultes. Je rendais, sans en avoir conscience alors, un peu des coups que j'avais reçus très tôt, bien plus terrifiants que l'adversité que je

rencontrais. Je m'érigeais en redresseur de torts : dès qu'un membre de ma famille, un copain, une copine, se faisait molester, je me faisais un devoir de rosser l'impudent.

Les boat people

M. et M^me^ Gente de Padieu dirigeaient la Castellière, un immense domaine ceint d'une forêt verdoyante, centre d'activité touristique et de loisir. Le couple, issu de la haute bourgeoisie, était au bord du divorce. Leurs deux enfants et moi nous trouvions aux premières loges, du petit déjeuner au souper. Je me sentais le plus mal à l'aise, et finissais toujours par manger dans ma chambre.

Un après-midi, alors que je pêchais dans l'étang sandres, brèmes et autres perches qui pullulaient, je fus alerté par des cris stridents. Un enfant se noyait sous les yeux de sa mère, pétrifiée. Je plongeai tout habillé, et en quelques mouvements de crawl parvins à la hauteur de l'enfant. Tout en le ramenant vers la rive, je tentais de le rassurer d'un ton calme. Sa mère m'aida à le tirer de l'eau. Le groupe qui s'était formé autour d'elle m'accueillit en héros. Pendant qu'une femme m'aidait à ôter mes vêtements trempés – je grelottais de froid –, une autre s'empressait de m'en dégoter d'autres à ma taille. Le soir même, je fus fêté et récompensé par les parents du petit garçon tandis que tous les hôtes du camping se montraient aux petits soins avec moi.

Je m'étais assagi à la Castellière, plongé dans mes occupations et activités dès potron-minet et jusque tard le soir. Malheureusement, l'ambiance délétère qui y régnait me poussait à m'isoler. À l'occasion de l'une de ses visites hebdomadaires, je fis part de mon souhait d'émancipation à M. Sury, mon responsable éducatif, qui veillait au bon épanouissement des préadolescents et des ados dont il avait la charge. Je ne supportais plus d'assister aux règlements de compte des deux époux. Il me comprit et rendez-vous fut pris avec la juge pour enfants qui, après moult hésitations, accepta une dérogation afin que je sois placé dans un foyer d'adultes, avec chambre individuelle, à Amiens. Mon entraîneur de boxe m'accompagna pour une visite guidée de mon nouveau lieu de villégiature. Déjà une petite cellule, mais, du haut de mes quinze ans, un havre de paix et de liberté. Les résidents étaient des *boat people*, qui affluaient en nombre

d'Asie dans les années 1970. J'étais le plus jeune résident et il me fallait faire ma place dans cette fourmilière. Les familles nombreuses s'entassaient dans neuf mètres carrés. La cuisine commune exhalait tous les jours des parfums d'Orient. À la nuit tombée, l'odeur de saké et d'alcool frelaté provenant d'alambics rendait pestilentiel l'air des coursives. Chaque soir, elles se changeaient en tripot où se disputaient des parties de cartes et de mah-jong toujours très animées. Des rixes violentes éclataient entre les résidents issus de communautés différentes, et se réglaient à coups de poignard et de sabre. L'endroit était réellement dangereux pour un ado. Un soir, accompagné d'une charmante demoiselle, je fus pris à partie par trois résidents passablement éméchés armés de bouteilles de verre. Après avoir mis ma copine en sécurité, j'arrachai un pied de table et frappai de façon expéditive toutes les zones vitales. On appela les pompiers et la maréchaussée et je fus embarqué au poste de police, où Jean Ramon vint me chercher. Deux des énergumènes avaient été sérieusement blessés, l'un à la tête et l'autre à la mâchoire.

J'acceptai la proposition de mon entraîneur de faire les marchés avec lui en contrepartie d'un petit salaire et de la location d'une chambre d'hôtel. Je promis de ne plus me battre et de m'entraîner avec assiduité. Ma scolarité durant cette période de déshérence fut chaotique, entrecoupée de fréquents changements d'établissement et d'un peu d'école buissonnière. J'étais pourtant bon élève dans les matières qui me parlaient : littérature, anglais, géo, histoire et sciences naturelles.

Je rendais visite à ma mère, à mes sœurs et frères, lorsque mon père était absent, et en cachette des voisins. Interdiction leur avait été faite de prononcer mon nom. Je ne voulais pas qu'ils soient pris à partie à cause de moi. C'étaient mes seules bribes d'affection, de tendresse et de vie de famille. Ma mère me préparait toujours mes plats préférés, que j'emportais avec moi précieusement. Nos au revoir étaient chaque fois plus douloureux. Son désarroi se lisait sur son visage, et je repartais le cœur en larmes.

Petit traité des grandes vertus

Jean Ramon appartenait à cette aristocratie d'entraîneurs dont la première règle était l'intégrité physique de leur poulain. Jamais je n'ai assisté à un combat déloyal ou à une boucherie quand il se trouvait dans le

coin, jamais. J'avais commencé par le bouder, lui et la salle de boxe, parce qu'il avait, trop vite à mon goût, mis un terme à un combat où je venais d'encaisser à froid et de plein fouet un crochet du droit à la tempe. J'étais un peu sonné mais debout et en garde. J'aurais sans doute récupéré, mais l'œuf de pigeon qui s'était formé à hauteur de ma tempe lui avait fait craindre d'éventuelles séquelles. À sa décharge, je l'avais souvent entendu houspiller d'autres entraîneurs qui laissaient leurs boxeurs servir de faire-valoir. Dans ces moments-là, lorsque son calme olympien laissait place à des colères mémorables, personne ne mouftait. La boxe était à ses yeux une autre école de la vie, avec ses règles, sa discipline et sa morale. Et le respect son noyau dur. À la salle, notre charte était déjà le *Petit Traité des grandes vertus*.

Je ne voulais pas le décevoir. Je savais que j'étais bien plus pour lui qu'un petit Cassius qu'il tenait à faire briller sur le ring. Certains soirs, quand il me tendait sa grande main calleuse pour me saluer vigoureusement, je devinais parfois la tristesse dans ses yeux embués. C'était un émotif au grand cœur.

Je devais faire l'ouverture en série nationale, juste avant la finale du championnat d'Europe à Creil entre Alain Marion et Jörg Eipel. Mon adversaire affichait trente-trois combats au compteur, moi onze. Ma préparation fit honneur aux Spartiates. Ce n'était pas Xerxès et sa puissante armée que je rencontrais aux Thermopyles, mais bien Jean Ramon. Il m'avait concocté un programme personnalisé, plus dur que le menu habituel de la salle de boxe. Mes repas d'avant combat étaient soigneusement préparés par son épouse, poissonnière de profession à la gouaille singulière qui hélait le chaland à la manière des poissardes du XIX^e^ siècle. Lorsque le passant ainsi alpagué déclinait sèchement son offre, elle lui servait cette réplique qui me fait encore rire aujourd'hui : « Va donc, espèce d'embeurré, avant que je te cloue à coups de pavé. »

L'enjeu du combat était de taille, je voulais répondre présent, mais j'étais loin d'imaginer l'importance que cette soirée prendrait dans ma vie. Mon entraîneur, qui connaissait mes rapports conflictuels avec mon père, eut la judicieuse idée de l'inviter. Je savais qu'il se montrait très fier de moi lorsque des proches lui relataient un combat sur un ring ou dans la rue, surtout si la victoire était expéditive. Il avait un faible pour les K.-O.

Le combat vedette de la réunion de boxe était prévu pour 21 heures, le mien trente minutes plus tôt. La salle était bondée et chauffée à blanc ! Un

brouhaha enflait dans l'air au parfum prononcé de camphre. Ce soir-là, j'eus, lors de ma préparation d'avant combat, le privilège d'être coaché par M. Maurice Helzer, un ami de mon entraîneur. Ancien champion du monde des poids lourds, s'il vous plaît, d'avant-guerre. Un homme râblé aux épaules et trapèzes si épais qu'il donnait l'impression de ne pas avoir de cou. Viril, une mâchoire carrée taillée à la serpe et des mains larges comme des battoirs. Il haranguait à l'ancienne, avec des phrases courtes, au demeurant pas très littéraires mais emplies de conviction, telles que : « Sur le ring, c'est toi le patron ! » ; « Donne tout ce que tu as dans les tripes ! » ; « Le champion, c'est toi ! » ; « Fais un bon combat, merde ! »

J'étais déjà dans ma bulle, concentré sur mon objectif : remporter le combat. Au pied du ring, après avoir frotté mes chaussures de boxe sur le tamis de sciure, je relevai la tête et aperçus dans la salle, au premier rang, ma famille au grand complet. Sur le ring, en saluant le public comme il est de coutume, je croisai une fraction de seconde le regard de mon père. Après les dernières recommandations de mon entraîneur, je me risquai à le défier des yeux. Mon adversaire, que je saluai, avait pris ses traits.

Dès le gong du premier round – le combat était prévu en cinq rounds de trois minutes –, je me jetai sur mon challenger et enchaînai une série de gauches à la volée, à la face et aux côtes flottantes. Me dépassant de deux têtes, il ne chercha pas la confrontation et se contenta de me pistonner à distance en profitant de sa plus grande allonge. Il mettait plus de vitesse que de puissance dans ses coups, ne frappait pas avec tout le poids du corps, mais marquait des points. Je cherchais la mi-distance ou la puissance. Tout le poids du corps arc-bouté que je mettais dans mon crochet gauche, ma droite et mes uppercuts faisaient souvent la différence. Seulement, je faisais face à un boxeur plus expérimenté qui boxait intelligemment. Il avait senti passer mes premiers coups appuyés au corps et il refusait la bagarre. De mon côté, à tort, je voulais abréger le combat sur chacun de mes coups. Trop crispé, je ne mettais pas en pratique ce que j'avais travaillé et répété inlassablement à l'entraînement. Au quatrième round, durant la minute de repos, mon entraîneur me rappela calmement à l'ordre. Il avait cette capacité à me remobiliser, à me redonner confiance, d'un ton juste et apaisant. « Ne cherche pas le K.-O., boxe ! Comme tu sais le faire. Tu vas perdre ton combat, il est en avance sur les trois pointages des juges. Tes coups au corps lui ont fait très mal, je l'ai vu grimacer. Enferme-le dans le coin et travaille. Droite, uppercut gauche, pas de retrait, uppercut droit, et il

tombera tout seul. »

C'était ce round ou jamais. Je savais que mon adversaire tenterait de gérer son avance aux points et se contenterait de dérouler à distance en évitant le corps à corps. La salle lui était acquise bien qu'il fût originaire de Fourmies, dans le Nord. Je parvins, après une série face corps, à l'enfermer dans un coin du ring, le mien. Dans l'instant j'entendis les hurlements de mon entraîneur : « Uppercut, uppercut ! » Une rotation du buste me permit de passer sous la garde et de déclencher mon uppercut gauche, le poing bien vissé, en poussant de tout le poids du corps sur ma jambe d'appui. Ma piqûre au foie fit son effet, instantanément. Il se plia en deux, grimaçant de douleur, le souffle coupé. Avant que l'arbitre ne le compte debout, j'effectuai une rotation dans l'autre sens et le touchai à nouveau par un autre uppercut, droit cette fois, qui prit bien le conduit de la cheminée{2} pour atterrir de plein fouet à la pointe du menton. Il s'effondra K.-O., comme un pantin désarticulé.

En rythme, des voix familières scandaient mon prénom. Je reconnus le youyou strident et saccadé de ma mère. Moment de grâce. L'arbitre leva mon bras tandis que le speaker prononçait mes nom et prénom, annonçant ma victoire par K.-O. au cinquième round. Je me tenais le poing levé face à mon père au garde-à-vous qui avait dû enjoindre à toute la famille d'en faire autant. Une posture de rigueur à la maison lorsqu'il venait inspecter nos chambres et passer en revue notre hygiène corporelle : cheveux, oreilles, dents, ongles.

Les rôles venaient de s'inverser. Sur ce ring, j'avais pris de la hauteur et de l'assurance. À partir de cet instant, je l'ai toujours regardé dans les yeux.

Il m'attendait au pied du ring, se jeta dans mes bras en m'embrassant, me félicitant énergiquement et bruyamment. Il me serrait si fort, à rendre jaloux un boa constricteur, que je finis par accepter que le moment était bien réel. Je lâchai prise et me laissai guider paisiblement vers ce que j'espérais, ce que j'attendais et n'avais pas : l'amour et la reconnaissance d'un père. Lui aussi avait fendu l'armure, et nos larmes mêlées à la sueur et au sang – j'avais une hémorragie nasale – barbouillaient nos joues. Nos sourires complices ont illuminé cet instant suspendu, magique. Ils ont aussi gommé d'un coup d'un seul tout le mal que j'avais enduré, et mon âme s'en émerveillait. J'étais devenu un homme à ses yeux, après ce rude et âpre combat qui était pour lui aussi une forme de chemin initiatique.

À chacun son rite. Mon père était analphabète, il avait perdu ses parents

quand il avait douze ans, et à dix-sept s'était engagé dans l'armée, sa deuxième famille. Il connaissait la guerre et ses atrocités, était de ces héros anonymes, toujours aux avant-postes, volontaires pour percer les lignes ennemies. Ses faits d'armes parlaient pour lui.

LA GUERRE, PÈRE, JE LA HAIS

Au retour de l'école,
on voulait aller jouer,
simplement jouer

lorsque tu nous retenais
pour nous raconter
avec un air entier
et ton accent oranais

des batailles sanglantes
avec leurs morts et leurs blessés
alors soudain nos pauvres âmes tremblantes
erraient, effrayées dans une tranchée
où la tienne était retranchée

Dans la nuit, l'horreur
le bruit et sa peur
quand tu dressais sans mascarade
de réelles embuscades

La guerre était finie
mais elle t'avait désuni
ne te laissant que l'ennui
et d'imaginaires ennemis

À la maison, il n'y avait que maman,
et puis nous tes enfants
mais la guerre, avec sa funeste oraison
en déversant son pus mêlé à son jus

t'a fait perdre la raison

Je ne t'en veux pas
je ne t'en veux plus
car c'est elle qui guidait tes pas

La guerre, père, je la hais
et toi je t'aime.

Après les effusions de joie, je pris place à côté de mon père pour suivre la finale du championnat d'Europe. Les huit premiers rounds d'un combat qui se disputait en quinze rounds de trois minutes, furent d'une rare violence et d'une grande intensité. Chacun des boxeurs rendait coup pour coup dans un corps à corps sanglant. Une droite d'Alain Marion trouva l'arcade sourcilière d'Eipel, qui éclata. Le sang gicla, l'Allemand tituba et s'affaissa de tout son long en un bruit sourd au centre du ring, pour ne plus se relever. Le silence de cathédrale qui suivit me pétrifia. Les managers et l'arbitre s'efforcèrent de ranimer le boxeur, qui quitta le ring sur la civière des pompiers. J'étais encore adolescent, et le sort tragique de Jörg Eipel{3}, que je croyais mort, me marqua au fer rouge.

Le lendemain, le visage tuméfié, j'honorai avec mon entraîneur l'invitation de mon père. Il y avait une éternité que je n'avais partagé un repas de famille. Le vilain petit canard n'était plus. J'avais changé de statut, devenu aux yeux de mon père un jeune lion fort et intrépide. Je fus fêté en champion par les miens qui se pressaient autour de moi et écoutaient religieusement mes commentaires d'après combat. Ma mère me couvait des yeux et veillait à ce qu'on me laisse manger les mets fins qu'elle avait mijotés pour moi. Je me rechargeais des sourires qui fendaient son visage d'ange. C'était si rare de la voir heureuse. Tous ses enfants se trouvaient là, tout près, si près. Je quittai le giron familial, émancipé et réconcilié.

Cette année-là, 1976-1977, j'obtins le titre de champion de Champagne-Picardie. Mais après une scolarité en dents de scie, je ne savais trop que faire hormis tromper l'ennui dans les rares bistrots où les consommations n'étaient pas trop chères. Un après-midi, mû par un désir de changement de vie, de peau, je poussai la porte de la caserne d'Amiens et remplis le formulaire pour devancer mon appel sous les drapeaux.

Papillon

Après mes trois jours à Cambrai, je fus envoyé à Oissel, à la 312e CTRG, pour une période de classes de trois mois. La cour de cette immense caserne abritait une collection de machines qui me semblaient sorties tout droit d'un film de science-fiction : véhicules aux formes bizarroïdes équipés de pneus gigantesques, engins de chantier montés sur chenilles et terminés de cabines blindées. L'ambiance de la chambrée était à la rigolade. De cultures et d'horizons différents, nous nous montrions soudés dans l'effort et la souffrance lors des marches commando et des exercices Tramontane. Nous finirions d'ailleurs par taper dans l'œil de la Grande Muette : à la fin de nos classes, le capitaine me proposerait ainsi qu'à Giuseppe, un camarade d'origine sicilienne, un contrat d'engagement. Nous devions tous deux décliner.

Après plusieurs mois de ce régime de légionnaire endurci, je postulai pour l'armurerie. La planque. Je retrouvai du temps libre pour écrire des billets doux à Marilyne, une belle petite brunette aux yeux clairs rencontrée lors d'une escapade nocturne. C'était la fille d'un célèbre avocat, et il m'arrivait de faire le mur pour la rejoindre après avoir subtilisé le véhicule du capitaine, une 404 break bâchée. Au retour d'un week-end en sa compagnie, un comité d'accueil m'attendait de pied ferme. Le subterfuge avait été découvert et mon absence révélée. Encadré par le petit commando de la patrouille militaire, je fus enfermé *manu militari* dans une chambre à la fenêtre grillagée et écopai de trente jours d'arrêts de rigueur. Étrange coïncidence, un livre traînait par terre, je le ramassai et trouvai le titre prometteur. *Papillon* retraçait la vie d'un ancien bagnard, Henri Charrière. Je le lus d'une traite.

À dix-huit ans, après mes quatorze mois, je quittai l'armée et m'installai avec Marilyne à Péronne dans un coquet studio. Grâce à un ami de mon père, je trouvai un poste de directeur dans une brasserie. Le gérant, un sexagénaire haut comme trois pommes, était la proie des petites frappes du quartier. Je fis tourner son affaire pendant huit mois au prix de quelques cicatrices, et certains soirs au péril de ma vie. J'appris plus tard par ma mère la teneur du CV que mon père avait adressé à son ami. Il contenait uniquement mes victoires par K.-O. sur le ring et dans la rue. J'en rigole encore, mon père les comptabilisait scrupuleusement sur un calepin à l'aide de croix.

Marilyne voyait tout cela d'un mauvais œil. Elle se plaignait, à juste titre, d'utiliser plus souvent sa trousse à pharmacie que celle de maquillage.

Accusé, levez-vous

Patrice, le petit copain de la grande sœur de Marilyne, me proposa ensuite un poste d'étancheur chez son père, en région parisienne. Je déclinai son offre de venir m'installer chez ses parents et dégotai une chambre meublée à proximité du fort d'Aubervilliers. Le travail s'exerçait sur le toit des usines et des immeubles. Je devais emprunter d'étroits chéneaux et à l'aide d'un chalumeau décaper puis étancher. J'avais un peu le vertige à dix, quinze mètres de hauteur sans sécurité. Les accidents étaient monnaie courante et souvent mortels. Cap-Verdiens et Maghrébins formaient le plus gros contingent de notre équipe de choc. Il fallait les voir se déplacer sur les traverses et les poutres comme des funambules. La plupart, sans-papiers, occupaient de minuscules cabanes de chantier. Ils risquaient leur vie pour un salaire de misère sur les toits de la mort. Je repense aujourd'hui à certaines scènes du *Salaire de la peur*, d'Henri-Georges Clouzot.

Après le boulot, je retrouvais Patrice à Aubervilliers. Je m'amusais de la gouaille des titis parisiens, sanglés dans leurs blousons noirs à la Renaud, qui se dandinaient en roulant des mécaniques. Les week-ends, nous rejoignions nos dulcinées à Péronne pour des fièvres du samedi soir survoltées.

Le 15 mai 1979, de retour d'une soirée parisienne avec Patrice, deux types nous bousculèrent violemment en nous dépassant sur le trottoir. Je les interpellai afin d'obtenir des excuses en bonne et due forme et récoltai un tombereau d'injures racistes. Je vis rouge et assénai au premier un puissant crochet du gauche à la mâchoire. De nature pétocharde, Patrice ne bougea pas. Du courage, il en avait seulement quand il était bourré, mais son aspect malingre et sa petite taille n'impressionnaient que lui-même et je servais souvent de pompier. Le second facho prit la fuite. Je le rattrapai avant de le jeter au sol. Pris par la colère, je cognai sa tête à plusieurs reprises contre les écrous de l'enjoliveur d'une voiture stationnée le long du trottoir. Le sang gicla, il criait, mais je continuais de lui faire mal.

Quatre agents de police, alertés par les nombreux témoins de la scène, me ceinturèrent et appelèrent du renfort. J'étais surexcité, ils avaient du mal

à me maîtriser. Depuis tout petit, j'avais cette faculté de décupler mes forces face au danger. À peine arrivé au commissariat du quatrième arrondissement, je fus sévèrement passé à tabac par un groupe de policiers alors que je me trouvais au sol, menotté les mains dans le dos. Je croyais dur comme fer qu'on me relâcherait afin que je puisse consulter un médecin et faire une radio du thorax. Je souffrais le martyre à chaque inspiration. Les deux fachos eurent droit à un traitement de faveur : pas de garde à vue et la liberté de voir un médecin qui leur délivra des certificats médicaux. Avec un casier judiciaire vierge, un service militaire fraîchement exécuté et une très bonne raison de corriger ces esprits étroits, je pensais naïvement bénéficier de l'indulgence et de la compréhension de l'institution judiciaire.

Après une nuit blanche et une journée interminable dans la geôle du commissariat, je fus conduit au dépôt de la Cité, un gourbi on ne peut plus glauque. Tard dans la nuit débarqua un jeune toxicomane – je n'en avais jamais rencontré – fiévreux et délirant. Les deux bancs d'infamie étaient bondés comme une rame de métro à une heure d'affluence. J'avais dû jouer des coudes et des épaules, défiant mes voisins de mon regard le plus noir, pour me faire une place. Le jeune toxicomane, planté devant un grand gaillard qui occupait deux places, le supplia de lui en faire une petite ; mal lui en prit : il se fit rabrouer à coups de pied. J'avais mal aux côtes flottantes et me sentais exténué – c'était ma deuxième nuit blanche –, mais un voyant rouge se mit à clignoter dans ma tête, me rappelant la devise que j'avais faite mienne en solidarité avec ma mère : « Aucune violence envers un être faible ou vulnérable ne peut être tolérée ni admise sous mes yeux, quoi qu'il m'en coûte. » À de nombreuses reprises, ces mots auraient pu me servir d'épitaphe. J'évaluai rapidement la situation. Il fallait jouer fin et rusé, la brute épaisse n'était peut-être pas seule et la cage exiguë ne présentait que des inconvénients pour couvrir mes arrières. Je feignis une envie pressante et me dirigeai vers la porte. En passant à côté du mastard qui conservait la tête baissée, je le cueillis d'un puissant uppercut droit à la pointe du menton. Le claquement sec de ses deux mâchoires l'une contre l'autre résonna comme une détonation. Toujours en garde de boxeur, dos au mur, je déclamai ma devise à voix haute. L'assistance me prit sans doute pour un fou furieux sorti d'on ne sait où.

L'état de santé du jeune toxicomane, prénommé Mohamed, se détériorait. Il était glacé, les lèvres cyanosées, malgré mes efforts pour le réchauffer. Je lui frictionnais énergiquement le dos et les bras, mais rien n'y

faisait, il continuait de grelotter. Je ne connaissais rien des symptômes d'un toxicomane, mes copains d'enfance et moi n'avions pas versé dans ce genre de descente aux enfers. Ses yeux révulsés m'inquiétaient. Il lui fallait un médecin. Je tambourinai à la porte, qui finit par s'ouvrir sur deux agents en blouse bleue. Ils embarquèrent Mohamed sans ménagement.

À 14 heures, flanqué de quatre gardes mobiles, j'arpentais la coursive de la souricière, sinistre comme un chemin pour l'échafaud{4}, direction la vingt-troisième chambre correctionnelle du TGI de Paris. Dans la salle, j'aperçus dans le box les deux lavettes, plus inspirées l'avant-veille par le déni de l'autre que par sa différence. J'ai souffert du racisme très tôt, tout comme les miens. C'est lorsqu'on le subit enfant qu'il est le plus cruel, comme un pieu en plein cœur. Dès que j'ai su me battre, je me suis mis à rendre les coups que leurs mots me donnaient. Arrivé dans ce pays à l'âge de cinq ans sans parler un mot de français, je m'étais, de mon côté, tout de suite senti attiré par les différences de mes camarades de classe et de mes nouveaux copains de jeux.

Dans la grande salle du TGI de Paris, les deux individus avaient perdu de leur superbe, la tête de l'un était bandée comme celle d'une momie égyptienne, n'apparaissaient que ses yeux et sa bouche. Le second présentait un hématome à la mâchoire et fit mine de chanceler pendant son témoignage en me regardant l'air apeuré. Ils éludèrent le réel motif de la rixe et se contentèrent comme leurs avocats de broder sur mon irascibilité en brandissant leurs certificats médicaux, frappés pour l'un de trois jours d'ITT, et de sept pour la momie. J'assumai de mon côté les coups portés puis expliquai à la présidente la véritable raison de ma colère. À peine le temps de descendre à la souricière qu'il fallut remonter dans le box. À cette époque, on condamnait à tour de bras et les peines étaient extrêmement sévères. J'allais vite le constater à mes dépens. « Accusés, levez-vous. » Lorsque mon tour vint, la présidente me condamna d'une voix monocorde à un an de prison ferme pour voies de fait sur la voie publique. Je n'eus pas le temps d'encaisser le coup que les gardes mobiles m'emmenèrent *manu militari*. L'un d'eux me lança d'un ton aussi ironique que glacial : « Ce soir, tu dormiras en prison, le car pour Fleury-Mérogis vient d'arriver. » Vers minuit, menotté et les pieds entravés – on a supprimé le boulet mais pas les chaînes –, je fus jeté dans le car.

Un instantané en noir et blanc

Fleury-Mérogis est une ogresse qui réclame chaque jour sa ration d'hommes.

J'arrivai au *dispatching*, un lieu dénué de toute humanité où en quelques minutes votre identité s'efface au profit d'un numéro d'écrou. Après nous avoir inspectés de la tête aux pieds, nos vêtements civils furent confisqués au profit de l'uniforme réglementaire des taulards.

La première nuit, alors que je dormais à poings fermés, le bruit sec du verrou me fit bondir du lit. Mû par ce réflexe qui ne m'a jamais quitté, je me mis en garde. Sur le seuil de la cellule, un surveillant chef et... Mohamed. Le briscard me pria de veiller sur le jeune toxico, qui s'était tranché les veines. Les poignets bandés, les yeux cernés d'avoir trop pleuré, la mine défaite, il sortait tout juste de l'hôpital. Je l'installai sur le lit du bas, lui fis un café, et nous partageâmes sa dernière cigarette. Je ne fermai pas l'œil de la nuit, inquiet qu'il ne profite de mon sommeil pour récidiver.

Le lendemain, je fus conduit par navette à mon futur lieu de villégiature, le bâtiment D 2, où une cellule à double lit m'attendait. Je demandai au surveillant de pouvoir y rester seul. Dans l'après-midi, je descendis en promenade. Trois cents détenus tournaient en cercle dans une vaste cour. La ronde de ces hommes accoutrés des mêmes habits m'évoqua l'instantané noir et blanc d'un camp de travaux forcés en Sibérie. À peine l'entrée franchie, je fus scruté, dévisagé, comme tous les arrivants, histoire de prendre la température et déceler une éventuelle faiblesse. Je savais qu'il me faudrait faire ma place rapidement. Je n'avais que dix-neuf ans, mais déjà l'expérience de la cruauté des hommes.

De retour dans ma cellule, je fus surpris de trouver Momo dans un brouillard de fumée grasse. Il avait préparé du café à l'aide d'une chauffe à huile. Comme il était catalogué détenu fragile, le psychiatre avait jugé bon d'accéder à sa demande de partager ma cellule, craignant une nouvelle tentative de suicide. J'imposai les règles de vie et d'hygiène incontournables pour que notre colocation se déroule au mieux. Entre ses prises de cachets, j'en apprenais un peu plus sur lui. Premier shoot d'héroïne à quatorze ans. Deux cures de désintoxication, deux échecs... Il me confiait ses souffrances, son mal-être, la fin qu'il savait le guetter à chaque shoot. Et puis petit à petit son corps devenait amorphe, son regard vide, et il s'endormait d'un sommeil de mort. Après l'avoir laissé se reposer

quelques jours, je pris l'habitude de le réveiller tous les matins pour descendre en promenade faire du sport. Il râlait, pestait contre moi et mon intransigeance sur l'effort physique et mental dont il devait faire preuve à chaque séance. Au bout de quelques semaines, il regagna en muscles, l'appétit et le moral revinrent aussi. Ses parents, des gens simples et généreux qui n'avaient jamais abandonné ni délaissé leur fils – malgré l'enfer qu'il leur avait fait endurer –, ainsi que son amie Monique venaient régulièrement lui rendre visite. À chaque parloir, ils le trouvaient transfiguré.

Certains soirs, Momo me demandait de mettre en mots les sentiments qu'il éprouvait pour Monique. Je devais ensuite écrire un poème, parfois une lettre enflammée, qu'il lui envoyait illustré de deux cœurs l'un dans l'autre portant chacun l'initiale de leurs prénoms.

Dans la cour de promenade, je boxais régulièrement avec Ali Saket, un quadra massif et puissant de 95 kilos qui avait concouru chez les pros. Nous entourions nos poings de bandelettes découpées dans nos serviettes, des quartiers d'orange ou de citron en guise de protège-dents. Saket était là depuis cinq ans, les détenus et les surveillants le craignaient, et tout ce petit monde lui passait la brosse à reluire. Pas le genre de la maison. J'étais l'un des rares téméraires à croiser le gant avec lui. Lors de nos échanges, on ne peut plus virils et violents, il eut tout le loisir de tester mon courage, ma technique et ma détermination. C'était ma première incarcération, mais dans mon for intérieur je me sentais déjà rodé aux affres de la détention. Un jour, alors que j'affrontais une petite frappe qui avait molesté Momo, dépouillé au passage d'un paquet de gitanes, Ali Saket vint me prêter main-forte, empêchant deux autres détenus de me tomber sur le paletot.

Promenades, blocages{5} et bagarres rythmaient notre quotidien.

Ma famille et Marilyne n'avaient aucune nouvelle de moi. Patrice s'était bien gardé de les prévenir. Plus tard, je recevrais un courrier de Marilyne m'informant que ses parents ne voulaient plus entendre parler de moi, qu'elle souhaitait m'oublier, ma vie était trop turbulente pour elle. J'avais fait appel de ma condamnation à un an ferme sur les conseils avisés de codétenus et ne devais plus tarder à recevoir la date de ma convocation. Un samedi soir, mon frère Ben-Omar croisa Patrice dans une discothèque à Amiens et exigea de mes nouvelles. Dès le lendemain, mon père fut avisé de mon incarcération. Branle-bas de combat. Il déclencha immédiatement le plan ORSEC échelon 4. Après s'être rué sur le bottin, il ordonna à mon

frère de lui lire l'intégralité des pages jaunes, section « Avocats ». Il s'arrêta sur Olivier Meztner, déjà bien médiatisé pour ses compétences. C'est donc lui que je vis débarquer au parloir avocats à Fleury-Mérogis, un gros cigare entre les doigts. Il était confiant quant au résultat de l'appel, compte tenu de la sévérité de ma première condamnation. Avant de prendre congé, il m'informa que mon père lui avait réglé ses honoraires rubis sur l'ongle. Une somme très conséquente pour les maigres revenus de la famille. Il n'y avait que mon père, paix à son âme, pour vous prendre ainsi à contre-pied au moment où vous vous y attendiez le moins.

On m'annonça un parloir, le premier depuis six mois et demi. En ouvrant la porte de la cabine, je vis mon père derrière la vitre de l'hygiaphone, au garde-à-vous. Je l'imitai en claquant les talons l'un contre l'autre comme il aimait, et lui jetai un regard complice. Mon stoïcisme ne tint pas longtemps. Le choc était trop fort. Je sentis des larmes perler sur ma joue. Mon père s'approcha puis colla sa large main calleuse aux doigts carrés sur le plexiglas. Retenant lui aussi son émotion, il me lança d'un ton tonitruant : « Relève la tête, mon fils, et regarde bien droit devant toi, comme tu as toujours su le faire. Tu es en prison pour t'être battu comme un homme, et pour avoir défendu ton honneur et celui des tiens. » Il avait pris connaissance du dossier par l'avocat. Je posai ma paume contre la sienne et, malgré le double vitrage, sentis sa chaleur. Les yeux humides, il m'enjoignit de me montrer à la hauteur de cette épreuve, de ne pas m'inquiéter outre mesure, il me sortirait de là. Je regagnai ma cellule d'un pas léger, rasséréné.

Le jour du procès arriva. Dans son réquisitoire, le procureur ne versa pas dans la demi-mesure. Il me traita d'emblée de canard boiteux de la famille, d'énergumène irascible et violent, et requit dix-huit mois de prison ferme, sans retenir aucune circonstance atténuante. De mon côté, j'assumai encore une fois mes responsabilités, tentai de m'en expliquer, mais rien n'y fit. Le verdict, que j'accueillis en vacillant, marqua un tournant. À dix-neuf ans, après toutes ces souffrances... ces combats... ces manques, je me sentais à nouveau seul contre tous, j'en voulais à la terre entière.

Avec le recul, je pense que j'espérais une main tendue, un peu d'humanité et de compréhension.

Momo m'attendait dans notre cellule, son deuxième paquet de cigarettes sérieusement entamé. À ma mine défaite, il devina le résultat des courses. Ce soir-là, une fois n'est pas coutume, il garda le silence.

Quelques jours plus tard, je reçus la lettre d'une jeune femme prénommée Brigitte accompagnée d'une photo. Elle me plut tout de suite, ses mots avaient du sens et de la profondeur. Elle se trouvait dans la salle du tribunal en compagnie de Monique, m'avait jugé charmant, et souhaitait correspondre avec moi, plus si affinités. J'entamai donc une relation épistolaire avec Brigitte, vingt-huit ans, une belle frimousse, des yeux verts en demi-lune, un petit nez aquilin et un sourire exquis.

J'obtins mon BEPC, qui me valut trois mois de remise de peine et la possibilité de demander une libération conditionnelle. J'avais hâte de recouvrer la liberté, de retrouver Brigitte tant nos sentiments s'exacerbaient au fil des lettres que nous nous écrivions. Momo fut libéré en juin 1980. Il promit les yeux humides de venir me chercher le jour de ma sortie, prévue d'abord en juillet puis reportée au 20 septembre 1980. Les quarante-cinq jours de mitard cumulés, pour bagarres et refus de réintégrer ma cellule, m'avaient fait perdre deux mois de grâce.

Rue des Mauvais-Garçons

Promesse tenue, le jour J, 20 septembre 1980 à 9 h 30, derrière la grande porte métallique qui s'ouvrit en grinçant des gonds, Momo m'attendait sur le parking, une boîte de chaussures à la main, accompagné de son père. Leur joie et l'affection qu'ils me témoignèrent me bouleversèrent. Momo avait raconté à ses proches les péripéties de notre quotidien et ce qu'il appelait mon « dévouement ». Je fus reçu comme un membre de la famille. Le couscous royal de sa maman était délicieux, une renaissance pour mes papilles gustatives après plus d'un an de vaches maigres.

En début d'après-midi, après un passage chez le fleuriste, je courus honorer mon premier rendez-vous galant avec Brigitte. Elle habitait le quatrième arrondissement de Paris, rue des Mauvais-Garçons. Je n'eus pas besoin de sonner, la porte était entrouverte. Postée à la fenêtre, elle avait guetté mon arrivée. Dès que je franchis le seuil du studio, elle se jeta dans mes bras avec fougue et tendresse. Nous sommes restés l'un contre l'autre une bonne semaine comme les amoureux de Peynet, sans besoin de sortir, de dormir, ni même de faire de grands repas. Plus rien n'existait que cette passion qui nous unissait l'un à l'autre.

Au bout de huit jours, Brigitte dut retourner au travail. Son salaire de vendeuse au BHV assura les premiers mois de notre vie commune. Je repris le chemin de la salle de boxe, et finis par décrocher un intérim de chauffeur livreur. Après des journées à sillonner Paname avec mes colis, je retrouvais Brigitte qui m'attendait apprêtée comme au premier soir. Mes parents, mes frères et sœurs, l'avaient tout de suite adoptée. D'humeur joyeuse, avenante, elle avait toujours une attention, un mot aimable pour chacun. Deux ans d'amour, de rires, de tendresse, avant que je succombe au chant des sirènes.

Depuis ma sortie, je fréquentais de temps à autre un bar à Bastille où je retrouvais d'anciens codétenus, pour la plupart fichés au grand banditisme. L'un d'eux, qui s'entraînait dans la même salle de boxe, m'avait pris à la bonne. Un soir après la douche, il me proposa de monter sur un casse avec un ami spécialisé dans la fracture de coffres et un chauffeur. À la clé, le jackpot. Je rêvais d'emmener Brigitte en voyage, de lui offrir les tenues qu'elle convoitait dans les vitrines des grands magasins, de meubler l'appartement à moitié vide. D'avoir une vie un peu moins chiche.

L'opération consistait à s'introduire de nuit dans la salle des coffres d'une banque après avoir neutralisé l'alarme pour en ouvrir le maximum à la massette et au burin. Je n'avais moufté mot à Brigitte, mais lorsqu'elle me vit sortir de la salle de bains ce soir-là, accoutré en ninja et chaussé d'une paire de chaussons de danse, elle comprit qu'il se passait quelque chose d'inhabituel. Je revois ses yeux écarquillés alors que je prétextais une irrésistible envie de courir. Un joggeur, la nuit dans les rues de Paris, avec le look de feu Bruce Lee dans *La Fureur de vaincre*, c'était sans doute un peu singulier.

Dans la salle des coffres, les premiers coups de massette résonnèrent à m'en faire vibrer les tympans. Trente minutes d'efforts harassants pour vider la plus grande partie. Avec tous ces coffres éventrés, la pièce ressemblait à une conserverie géante.

Après avoir laissé la voiture devant la banque, le chauffeur devait en récupérer une autre stationnée depuis la veille sur le parking d'une résidence à dix minutes de là. Mais notre plan ne fonctionna pas comme prévu. Le concierge de l'immeuble, alerté par la présence d'un véhicule inconnu, montra la perspicacité de l'inspecteur Columbo. Il releva la plaque d'immatriculation et épia la nuit durant. Vers 4 heures du matin, il vit le chauffeur en tenue de ninja débarquer, puis s'engouffrer dans le véhicule et

démarrer en trombe. Aussitôt prévenus, les policiers ne tardèrent pas à faire le rapprochement avec le casse de la soirée. Le chauffeur, qui n'avait pas maquillé la plaque comme c'était pourtant convenu, fut arrêté chez lui. Durant sa garde à vue, mon nom fut cité et un mandat d'arrêt international lancé à mon encontre. Renseigné par une source proche, je pliai bagage et m'envolai de Bruxelles pour Aïn Defla, en Algérie.

L'étranger

Retour au pays natal, à la source, pour la première fois depuis notre départ en 1965. J'avais bien grandi, changé, tout comme mon oncle, mes tantes et mes nombreux cousins et cousines. Ils avaient eu vent de mes soucis judiciaires par mon père et me surveillaient comme le lait sur le feu. En Algérie, à cette époque, la moindre bagarre pouvait coûter dix à quinze ans de prison. Je n'étais jamais seul, ce qui me pesait, mais j'avais conscience que cette attention particulière venait d'un bon sentiment. Dans le village où je séjournais, tous reconnaissaient à ma démarche le touriste français. J'étais au centre de toutes les conversations et les regards curieux me mettaient franchement mal à l'aise. Je m'ennuyais ferme. Brigitte, les miens, les flâneries sur les quais de Seine à la nuit tombée, les concerts, les pianos-bars et les tournées avec mes ex-camarades d'infortune me manquaient cruellement.

Je me rendais régulièrement le week-end chez l'un de mes oncles résidant à Alger. J'empruntais un vieux train brinquebalant et poussiéreux dont les wagons étaient pris d'assaut à chaque station par de nombreuses familles et animaux de ferme (chèvres, moutons, poules, canards, etc.). Les portes restaient ouvertes et les marchepieds se trouvaient très prisés des petits voleurs à la sauvette qui, après avoir chapardé dans les wagons, sautaient du train en marche. Un dimanche, alors que je rentrais vers Aïn Defla accompagné de deux de mes cousins et de leur jeune sœur, celle-ci se fit importuner par un militaire bien éméché encouragé par ses copains dans le même état. Fousilla n'avait que treize ans, mais en Algérie l'uniforme militaire offrait un passe-droit pour tout et contre tous. Dès que le groupe quitta le wagon, je décidai de les suivre, flanqué de mon cousin Karim dont j'avais réveillé l'esprit revanchard. Karim me conseilla d'attendre de nous trouver à l'approche de Khemis Miliana, un petit bourg situé à cinq

kilomètres de notre village. Nous n'aurions ensuite qu'à sauter du train pour rejoindre Aïn Defla en courant. Tout se déroula selon notre plan. J'eus le temps d'arracher la bouteille de bière du type qui avait manqué de respect à ma cousine et de la lui fracasser sur le visage avant de prendre la tangente. J'espérais lui avoir laissé une trace indélébile.

Deux semaines plus tard, je décidai de rentrer en France. À l'aéroport d'Orly, devant les policiers de la PAF qui opéraient des contrôles au faciès, je ne me démontai pas. Je franchis les barrages sans encombre. Brigitte, qui m'attendait, se fendit en me voyant d'un sourire plus doux qu'un baiser, plus tendre qu'une caresse. Dans le taxi qui nous ramenait à Paris, nous pouvions sentir nos cœurs battre la chamade entre nos paumes.

Le 16 mai 1982, de retour d'un week-end chez mes parents et pressé d'honorer le premier couscous préparé par Brigitte, les yeux rivés sur la route à 174 km/h, je ne vis pas le flash. À l'inverse, je repérai immédiatement les gendarmes du peloton autoroutier de Senlis postés devant la barrière du péage en train de faire de grands signes. Je déclinai l'identité de mon frère Mahmoud, mais la supercherie ne résista pas aux vérifications d'usage. Au terme de quarante-huit heures de garde à vue, j'étais de retour à la case Fleury pour vol qualifié en réunion.

Le pointeur

Je fus condamné par le TGI de Bobigny à quatre ans de prison dont un avec sursis. Hors de question de passer trois ans à tourner en rond dans la cour de promenade et dans ma tête. Je fis mienne la philosophie du *Carpe diem*, me replongeant avec frénésie dans la lecture pour découvrir grands auteurs et aventuriers. Plus j'avançais dans mon exploration, plus ma devise se transformait en *Carpe minutem*.

À l'issue d'une séance de boxe, je sympathisai avec Bruno Sulak, ancien parachutiste, gentleman, braqueur, et Anthony Buchanan, dit Jama, une force de la nature, 1,90 mètre, athlétique, boxeur pieds-poings. Les détenus particulièrement surveillés (DPS) se mélangent rarement avec le reste de la population carcérale, par crainte de tomber sur un mouton. Les moutons, on dit aviseurs aujourd'hui, sont des balances dont l'Administration pénitentiaire se sert pour gagner la confiance puis recueillir les confidences d'un DPS qui projetterait de se faire la belle. Les

surveillants comme les détenus craignaient le binôme, mais Bruno était venu me demander quelques conseils sur les techniques et les différents enchaînements de boxe anglaise. Je prenais avec lui des cours d'agilité et de souplesse, c'était un chat ! Par ailleurs, nous accrochions plutôt sur le plan intellectuel et prenions plaisir à discuter ensemble.

Un après-midi, nous marchions tous les trois dans la cour du bâtiment D 2 quand j'entendis des gémissements en provenance du préau, une sorte de hangar à moitié plongé dans l'obscurité où les règlements de comptes trouvaient leur épilogue loin des regards des surveillants. Sans prévenir mes camarades, je décidai d'aller voir. Au fond du préau se trouvaient quatre détenus, l'un plaqué contre le mur, le pantalon aux chevilles, en train de se débattre. Je compris immédiatement. Une rage monstre s'empara de moi. Avant même que le plus costaud des trois charognards glisse la main dans sa poche, je lui décochai un coup de tête avec tout le poids du corps. Il chancela, le nez en bouillie et la bouche en sang. Je le séchai d'une droite plongeante et continuai de le frapper bien qu'il fût K.-O. Je cognais pour détruire, pour anéantir sans pitié sa monstruosité. Bruno et Jama débarquèrent et prirent à revers les deux autres alors que je leur fonçais dessus. Nous n'avons pas fait de quartier, d'autant qu'ils détenaient chacun une brosse à dents terminée de deux lames de rasoir fondues.

Une enquête interne fut ouverte par l'AP, non pour tentative de viol en réunion sur personne vulnérable – la victime avait un discernement altéré –, mais pour le nez cassé qui avait nécessité une extraction vers l'hôpital un dimanche. Comble du sort, j'écopai d'un rapport pour avoir exercé des violences envers un codétenu. Ça n'arrangeait pas l'AP de faire toute la lumière et de remonter la pelote de laine. Pour le directeur et le chef de détention, parler d'une agression sexuelle ou d'un viol, ça ne faisait pas bonne presse ! Et moi, par principe, je ne pouvais faire que motus et bouche cousue.

Dix jours plus tard, le pointeur était de retour en promenade, je voulus remettre le couvert, mais mes camarades m'en dissuadèrent. Pour eux, il avait déjà bien morflé. Le fait qu'il revienne comme si de rien n'était dépassait la provocation ou le déni, et j'eus tort de ne pas écouter mon intuition. J'étais sur mes gardes, mais un dimanche après-midi, alors que nous déambulions dans la cour, j'entendis crier dans mon dos : « Khaled, attention ! » Le temps que mon cerveau enregistre et traite l'info, le pointeur me porta en courant un coup de couteau à la nuque. Je pensais

avoir reçu un coup de poing. La douleur était supportable. Je le rattrapai alors qu'il tambourinait à la porte de la cour pour alerter le surveillant de garde. C'est là que je vis le couteau. Bruno et Jama firent front avec moi, hors de question de le laisser s'échapper malgré les risques. Il essaya par des mouvements circulaires de nous maintenir à distance, mais notre détermination et notre solidarité allaient triompher. Jama, qui avait enroulé son blouson sur son avant-bras, réussit à s'approcher suffisamment pour lui saisir la main, ce qui me permit de plonger sur lui, de le ceinturer et de le plaquer au sol. Bruno, aguerri aux techniques de *close combat*, lui fit une clé de poignet et récupéra le couteau.

Je ne m'étalerai pas sur le contenu de la sévère correction que reçut ensuite le pointeur au couteau, mes codétenus n'y allèrent pas avec le dos de la cuillère. Pour preuve, son extraction d'urgence par le Samu vers l'hôpital ! L'adrénaline dissipée, je sentis une douleur vive dans la nuque. Baissant la capuche de mon K-Way, Bruno remarqua une entaille profonde. De retour de promenade, je fus également extrait vers l'hôpital de Fresnes. Le lendemain de mon transfert, mes codétenus rossèrent les acolytes du pointeur. Une enquête fut diligentée par le procureur de la République d'Évry qui confirma la tentative de viol sous le préau ainsi que des agressions à caractère sexuel sous les douches, sur le détenu vulnérable dont j'avais pris la défense, et d'autres détenus. D'après la radio et le docteur, j'avais eu beaucoup de chance, quelqu'un là-haut veillait sur moi, à un centimètre près j'étais paralysé. Depuis ce jour-là, personne ne put s'approcher de mon cercle vital sans que mon instinct de conservation le détecte.

Bruno mourut quelques semaines plus tard lors d'une tentative d'évasion dont les circonstances n'ont jamais été éclaircies. Paix à son âme.

J'appris par ma petite sœur que Brigitte, dont les visites s'étaient espacées, avait trouvé un autre « prince charmant ». Je la comprenais.

Coup de foudre aux Champs-Élysées

Pour fêter ma sortie en mai 1985, mon père avait prévu de m'emmener une semaine avec mon frère Mahmoud sillonner quelques régions de France (Ardèche, Lot, Gers, Vaucluse) avant peut-être d'y acquérir une maison. Le voyage en 4 L ne s'annonçait pas de tout repos mais j'étais heureux de

passer du temps avec eux. Mahmoud avait dû préparer le trajet sur la carte Michelin afin de repérer les différentes étapes. Désigné copilote, la carte dépliée sur les genoux, stylo et calepin sous la main, j'avais pour instruction de noter la moindre indication de direction. Au fil de chaque étape, scrupuleusement respectée, mon bloc-notes se couvrait de hiéroglyphes. Je devais m'en débrouiller pour livrer mon résumé de fin de soirée. Assis à l'arrière, Mahmoud surveillait la jauge d'essence. Il ne la quittait pas des yeux de crainte de tomber en panne sèche. Je me souviens de nos regards complices, de nos fous rires contenus à l'occasion de cette semaine de « détente » aux allures de road-movie à huis clos. Au bout de huit jours à vérifier le niveau d'huile, d'eau, la pression des pneus, tous les feux ainsi que les réserves, relever les indications, valider les étapes, la campagne française ne m'apparaissait plus franchement bucolique.

De retour à Paris après cette burlesque odyssée, je décrochai un poste de réparateur d'équipements vidéo. Un soir, en rendant visite à ma sœur, je tombai sur une femme sublime, les bras chargés de courses, dans le hall de l'immeuble. Je lui tins la porte et la suivis, presque malgré moi, jusqu'à l'étage où habitait ma sœur. C'était sa voisine de palier. « Tu viens voir Nadia ? » me demanda-t-elle. Je me présentai avant de sonner à la porte. Personne ne répondit. Houria, c'était son prénom, proposa de dire à Nadia que j'étais passé. Je hochai la tête. Nous nous sommes regardés un moment, l'air gêné, et je lui ai finalement proposé d'échanger nos coordonnées. Je l'ai revue le lendemain puis le surlendemain et encore le jour d'après. J'aimais son côté sûre d'elle, sans concession. Houria, qui avait renoncé à une carrière de mannequin – pas le genre à sourire sur commande –, était responsable d'une boutique de vêtements au Drugstore des Champs-Élysées.

Nous venions d'emménager ensemble quand un événement dramatique se produisit. Un soir, en rentrant, je la trouvai prostrée, en larmes, dans les escaliers de la résidence. Je dus insister pour qu'elle se confie à moi, elle connaissait mon côté protecteur surdimensionné. Son patron, un Saoudien pour qui toute femme avait un prix, lui avait proposé d'acheter ses charmes pour une nuit. Elle l'avait rembarré sèchement, mais à la fermeture il s'était jeté sur elle. Elle s'était défendue en lui lacérant le visage avant de parvenir à lui échapper. À chacun de ses mots, mes jambes se dérobaient un peu plus, mon sang bouillonnait. Il me fallait déverser la lave qui circulait en moi sur le salopard qui avait fait du mal à une femme, la mienne. Sur mes

conseils insistants, Houria ne déposa pas plainte, je savais que le statut dont jouissait cette ignominie lui permettrait d'échapper à la justice, mais pas à moi.

Dès le lendemain à 14 heures, je giclai comme un bon grenadier-voltigeur à l'intérieur du Drugstore, muni d'une batte de baseball. L'effet de surprise fut total. Je lui assénai de toutes mes forces un coup de batte au visage, et entendis craquer ses dents avant qu'il ne hurle de douleur. Pas de quartier pour les ordures de cet acabit, j'enchaînai alors qu'il gisait au sol une pluie de coups sur toutes les parties du corps, sans discontinuer, tout en criant ma colère. La fulgurance de mon assaut et la violence déployée avaient tétanisé le vigile et les clients présents. Je retrouvai ma belle, dont le visage anxieux s'illumina en me voyant. Elle ne me posa aucune question, elle savait. Davantage que les taches de sang qui maculaient mes baskets et mon jean, mon regard apaisé montrait que j'avais châtié l'impudent. « Merci, mon gladiateur », me dit-elle en m'étreignant.

Dès le lendemain, une fiche de recherche était lancée contre moi, une amie d'Houria, témoin de la scène, avait été entendue par les policiers, qui lui avaient présenté ma photo. Nous prîmes le large chez un ami à la campagne. Durant ce court séminaire, Houria tomba enceinte et nous décidâmes de régulariser notre situation judiciaire, qui risquait de devenir plus qu'inconfortable avec l'arrivée d'un bébé. Au Drugstore, les langues s'étaient déliées en l'absence de l'ignoble, en arrêt de travail. L'avocat avait recueilli plusieurs témoignages de jeunes femmes victimes de harcèlement et, pour deux d'entre elles, d'agression sexuelle. Houria fut convoquée et entendue en tant que victime dans le cadre d'une information judiciaire pour harcèlement, violences volontaires et agressions sexuelles. Toutes les victimes et les témoins présents prirent finalement fait et cause pour moi. Leur amnésie soudaine devant les planches photographiques que leur présentèrent une nouvelle fois les agents de police me fit chaud au cœur ! Six mois plus tard, j'obtins un non-lieu, faute de preuves.

Houria fit une fausse couche due au stress, je la récupérai à la clinique de Levallois-Perret, dévastée par le chagrin. Nous étions peut-être trop jeunes, trop instables pour devenir parents, mais l'aventure inattendue de ce bébé vint sceller notre idylle. J'ai beaucoup culpabilisé, me sentant responsable de la fausse couche. Cet enfant, je l'avais désiré du plus profond de moi-même.

Sortie de route

J'avais incontestablement des prédispositions pour le sport et voulais en faire ma vocation. J'intégrai l'université Avicenne option boxe anglaise. Je travaillai sérieusement et obtins 17,5 de moyenne la première année. Mais, un après-midi, mon professeur principal me convoqua dans son bureau. Il affichait la mine grave des mauvais jours et je compris que le sujet devait être sérieux. Il l'était. Je ne pouvais pas me présenter à l'examen à cause de ma condamnation en 1983. Je devais en outre quitter les cours par demande expresse de l'académie. Sonné, je m'accrochai à mon bonheur avec Houria. Je l'avais convaincue de renouer avec sa famille. Nous passions la plupart de nos week-ends chez ses parents ou les miens. La vie, malgré mes déconvenues, était douce.

Un soir d'août 1987, le coup de fil de mon petit frère Nadjeme devait encore en changer le cours. Mon frère Mahmoud avait été victime d'une lâche agression sur son lieu de travail et se trouvait à l'hôpital. Mon père, pour la première fois, ne voulait pas que je sois mis au courant, il me savait heureux, stable, et craignait ma réaction.

Dès le lendemain après-midi, je pris la route pour Amiens, accompagné de trois de mes amis. Mahmoud était salement amoché, le visage méconnaissable tant il était tuméfié. Il souffrait le martyre à cause de ses trois côtes fêlées. Son regard absent me bouleversa. Je quittai l'hôpital pour me rendre dans la cité nord d'Amiens. J'avais la description des agresseurs et cherchai à les retapisser{6} dans un premier temps. Dès notre arrivée dans la cité, je les reconnus. À l'entrée du parking, alors que la voiture roulait au pas, je m'éjectai et fonçai comme un boulet de canon sur le groupe. L'un d'eux, le plus balèze, dont Mahmoud m'avait fait une fidèle description, prit la fuite. C'était celui qui l'avait piétiné alors qu'il gisait au sol dans une mare de sang. Je le rattrapai après une course à la Yamakasi à travers les jardins des pavillons avoisinants, le saisissant par les pieds juste avant qu'il n'enjambe un grillage. Ses doigts accrochés comme des serres lâchèrent prise et je me jetai sur lui. Assis sur son ventre, je le saisis à la gorge, exerçant une forte pression sur sa glotte, et de mon poing droit, lui martelai le visage comme on martèle une enclume. Son visage ensanglanté enflait à vue d'œil. Je le frappai encore et encore, hurlant qu'à cinq contre un le combat était inégal, qu'il avait continué de frapper mon frère alors qu'il était au sol et que tant que je serais vivant personne ne lèverait la main sur

l'un des miens impunément.

En me relevant, sur le point de partir, j'aperçus le manche d'un tournevis qui dépassait de la poche de son pantalon. La vision de mon frère le visage déformé, le regard blessé, me revint dans l'instant. Le caïd de la cité n'en était plus un, il était toujours à mes pieds, gémissant de douleur. Je saisis le tournevis cruciforme, et tout en criant « Tu as fait du mal à un membre de ma famille, tu dois t'en rappeler toute ta vie ! » je le lui enfonçai dans le genou gauche jusqu'à la garde. J'entendis son cartilage craquer sous la violence de l'impact, son cri aigu transperça l'air. Malheureusement pour lui, je me trouvais dans un état second, rien ne parvenait à apaiser ma colère. Je retirai l'acier du tournevis d'un coup sec, et à quelques mots près répétai ma phrase avant de lui perforer le quadriceps de la même jambe. Ma colère m'avait coupé de la réalité, je n'entendis les gens crier aux fenêtres qu'au moment où je repartais. Je fonçai vers mes amis aux prises avec les autres canailles. L'une d'elles tenait une batte de baseball en bois massif, je la lui arrachai des mains et, tandis que l'un de mes potes le tenait par le colback, lui assénai de plein fouet un coup à la mâchoire. J'avais fait mouche, mais touché aussi la main de mon ami, qui grimaça de douleur. Comme toujours, les mastards et autres cadors à deux balles de la cité ne montraient ni vaillance ni détermination. À l'inverse, j'étais prêt à mourir pour la bonne cause. Lorsque le car de Police secours arriva sur les lieux, nous avions déguerpi, ouf. Après une courte halte chez mes parents pour me laver et me changer, mon père, que je mis au courant, me conseilla vivement de rentrer à Paris et de me mettre au vert au vu de la gravité des blessures infligées. Mon ami, dont la main avait triplé de volume, passa tout le trajet du retour sans émettre la moindre plainte. Nous prîmes la mesure de son stoïcisme lorsque, après un crochet par la clinique, il arbora un plâtre tout frais courant du majeur au poignet. Il conserve encore aujourd'hui le stigmate de cette blessure.

Je quittai précipitamment Houria, qui partit rejoindre sa famille, pour me planquer chez un couple d'amis. Le lendemain, les nouvelles n'étaient pas bonnes, mes frères ainsi que mon père étaient en garde à vue. Mon père fut relâché après six heures et mes frères au bout de vingt-quatre heures parce qu'ils avaient tous un alibi. L'inspecteur chargé de l'enquête demanda à mon père une photo de moi récente. Il lui rétorqua que je travaillais comme chauffeur routier international et qu'il n'avait plus de mes nouvelles depuis deux ans. Sur la photo qu'il apporta à contrecœur, j'avais douze ou

treize ans. Je ne me serais même pas reconnu tant j'avais changé. L'inspecteur connaissait bien mon père pour ses nombreux différends avec le voisinage, mais aussi ses états de service, sa droiture et sa politesse singulière. Je crois qu'il lui vouait même une certaine admiration. Il n'insista pas.

Petit bout de laine

Six mois s'écoulèrent avant que j'apprenne qu'un non-lieu avait, là encore, été prononcé faute de preuves. Houria, qui avait trouvé un emploi à Lille, ne souhaitait plus rentrer à Paris. Nous ne nous voyions plus que les week-ends, puis, avec le temps, nos rencontres s'espacèrent. J'aspirais à la stabilité, à la paternité. Je désirais très fort un fils dont j'avais déjà choisi le prénom, Malik. En hommage à Malik Oussekine, un jeune étudiant d'origine algérienne qui trouva la mort à vingt-deux ans après un matraquage en règle par un peloton voltigeur de la police. Cette tragédie m'avait profondément remué.

Malik naquit le 16 mars 1989. J'étais fou de bonheur. J'avais rencontré sa mère, Héla, un an et demi plus tôt. Je faisais mes exercices dans le parc de la Courneuve quand elle avait débarqué entourée d'une ribambelle d'enfants. Belle brune aux yeux couleur amande, elle était animatrice de maternelle. Je m'étais investi à fond pendant sa grossesse, heureux de voir son ventre s'arrondir, de sentir les premiers mouvements du bébé.

Lorsque je pris mon petit bout de laine dans mes bras la première fois pour lui donner le bain, sous le regard attendri de la sage-femme qui guidait mes premiers travaux pratiques de papa, mon être tout entier frémit d'amour comme jamais auparavant.

Quelques mois après la naissance, nous partîmes nous installer à Montpellier. Je reprenais la gérance d'une supérette, loin des tracas et du fracas de la région parisienne. J'aspirais à une vie de famille dans un cadre plus épanouissant. Malheureusement, la communication avec Héla devenait chaque jour plus difficile. J'étais un père comblé mais un homme malheureux. Sur le point de m'enfermer dans mon propre labyrinthe, j'étais en vérité déjà seul.

La faillite et la vie

J'avais repris une société au chiffre d'affaires tronqué, de façon assez maladroite d'ailleurs, sur les trois derniers bilans. Comme devait me le confirmer le juge du tribunal de commerce de Montpellier : je m'étais fait berner. Il s'étonna même de ma naïveté. Malgré tous mes efforts – je travaillais sept jours sur sept –, je dus me résoudre la mort dans l'âme au redressement judiciaire, puis quelque temps plus tard à la liquidation. Mon banquier s'était engagé à me faire un prêt qui fut finalement refusé.

Mon deuxième fils, Walid, arriva à ce moment-là. Victime d'une occlusion intestinale, il fut opéré quelques heures après sa naissance. Pendant plusieurs semaines son pronostic vital resta sérieusement engagé. Lors de l'une de mes deux visites quotidiennes au service de réanimation néonatale de l'hôpital Gui-de-Chauliac à Montpellier, alors que je débranchais ses nombreux cathéters et autres tuyaux pour le sortir de la couveuse, le prendre dans mes bras et lui parler – « Reviens fiston, ton frère, ta maman et moi t'attendons, t'espérons, bats-toi, je t'aime » –, un cri de délivrance jailli du plus profond de mes entrailles rameuta soudain toutes les infirmières. Il venait d'ouvrir les yeux pour la première fois, m'offrant sa plus belle preuve d'amour, la vie.

La nuit nous a sauvés

Je n'avais plus aucun revenu, les dettes s'accumulaient, mon couple battait de l'aile. Walid à l'hôpital, Malik qui s'apprêtait à faire sa première rentrée de maternelle, je devais me démener pour assurer l'intendance. Grâce à ma maîtrise de l'arabe, je trouvai un poste dans une boîte d'intérim : responsable du recrutement. La boîte ferma quelques mois plus tard. Je touchais le fond. L'enfer chaque jour, celui d'un père qui ne parvient plus à nourrir ses enfants.

C'est dans cet état d'esprit que je tombai un après-midi, place de la Comédie, sur deux anciens camarades de Fleury. Ils étaient venus décompresser avant de reprendre du service.

Après un dîner copieux et bien arrosé au cours duquel je leur confiai mes problèmes financiers, ils me proposèrent un braquage à Lille. Une succursale du Crédit du Nord. Le frère de Nordine mettait un appartement à

sa disposition pour servir de base arrière. Je ne réfléchis pas très longtemps et, dès le lendemain matin, confirmai ma présence.

Rendez-vous fut pris pour la semaine suivante afin de repérer les lieux, l'environnement, et prévoir un deuxième itinéraire au cas où.

Nous devions pénétrer dans la banque à l'instant où les convoyeurs de fonds en sortiraient après avoir déposé leurs deux sacs.

Le jour J, les convoyeurs venaient à peine de quitter le sas que j'entrai avec un complice. Mon rôle consistait à emmener le directeur dans la salle des coffres pour récupérer l'argent. Opération exécutée en un temps record : les sacs n'avaient pas bougé.

À l'appartement, après avoir partagé le butin, nous être douchés et changés, nous avons attendu la fin d'après-midi pour mettre les voiles. Deux membres de l'équipe rentraient à Paris en train. Nordine et moi en voiture.

En situation irrégulière depuis plusieurs années, Nordine était toujours sur le qui-vive. Sur la bretelle d'autoroute, il scrutait le rétroviseur sans ciller. J'étais plutôt zen, jusqu'à ce qu'une Renault 19 blanche nous double et que je croise le regard du passager avant. Nordine eut le même mauvais pressentiment. Nous avons pris la première sortie. Grâce à mon sens de l'orientation, je parvins à le guider sur les petites routes. Mais, à un stop, Nordine, sans quitter le rétro des yeux, se mit à crier : « Les condés ! Les condés ! Ils arrivent à plusieurs voitures ! » Au même instant, le chauffeur d'une 309 beige arrêtée à deux mètres devant nous est sorti de son véhicule, un 357 à la main. Sans aucune sommation, il a tiré sur le pare-brise. Loupé ? J'ai hurlé à Nordine de se baisser alors qu'il enfonçait la pédale de l'accélérateur. Un autre coup de feu a retenti. Le policier en civil avait fait un pas de côté pour tirer en plein milieu de la portière passager. L'ogive est venue se ficher sur le pommeau de vitesse. Après une embardée, c'est en deuxième, le moteur de la Supercinq rugissant, que nous avons entamé notre gymkhana à travers les petites rues de la banlieue lilloise.

Il nous fallait les semer très vite et nous débarrasser de la voiture. Par miracle, alors que nous longions une ancienne voie ferrée, j'ai aperçu une vieille gare désaffectée flanquée d'un immense hangar. Nous nous sommes engouffrés à l'intérieur. Nous devions faire un choix : déguerpir le plus vite possible ou attendre la nuit noire pour fuir sans être vus, comme à l'armée. J'étais pour la deuxième solution, Nordine préférait la première. Après lui avoir donné l'accolade, je me suis camouflé dans un fossé. Je l'ai regardé

marcher puis se jeter au sol avant de revenir en rampant sur les cailloux qui lui tailladèrent les avant-bras. À bout de souffle, il s'affaissa sur moi.

Vers 22 h 30, la nuit était pleine. L'occasion de tenter une percée et rentrer à Paris. J'ai dissimulé mon T-shirt blanc dans mon jean et me suis mis en route torse nu, Nordine une dizaine de mètres derrière moi. Après avoir crapahuté une bonne partie de la nuit, mon camarade, loin d'être un sportif, souffrait de crampes et de contusions à cause du froid. J'ai dû lui frictionner énergiquement le dos, les bras, et étirer ses jambes.

Nous sommes parvenus cahin-caha à la gare de Douai, où j'ai forcé la porte d'une micheline hors d'usage. Nordine s'est endormi à peine allongé sur une banquette. Je l'ai réveillé avant l'aube pour traverser le quai encore désert.

Une fois sortis de la gare, nous sommes entrés dans le premier café venu, nous jetant comme des morfales sur le panier à croissants.

Nous avions parcouru 50 kilomètres, mais il nous fallait un moyen de locomotion pour rentrer à Paris. Nous avons finalement pris plusieurs taxis jusqu'à une gare de banlieue parisienne. De là, un TER jusqu'à la gare du Nord, où nous avons réussi *in extremis*, en nous engouffrant dans le métro, à éviter une escouade de CRS qui opérait des contrôles d'identité. Une fois arrivés en lieu sûr chez un de mes amis, après avoir récupéré et mangé, Nordine a pris congé.

Nous avions rendez-vous le lendemain aux urgences de l'hôpital de Montreuil. Je devais récupérer ses photos d'identité pour lui obtenir de faux papiers. J'ai attendu plus de deux heures, en vain. J'ai su le surlendemain par son avocat qu'il s'était fait arrêter la nuit même dans un train lors d'un contrôle de police. Nos deux complices s'étaient fait emballer par l'OCRB sur le quai de la gare de Lille. Ils étaient pistés depuis plusieurs mois pour d'autres braquages. J'ai compris à ce moment-là que non seulement je ne serais pas dans les temps pour accompagner Malik à sa première rentrée, mais que je risquais de ne plus le revoir avant longtemps. Je m'étais condamné à vivre en proscrit.

Pauses

Durant ces trois ans et trois mois de cavale, j'essayai tant bien que mal de garder le lien avec mes enfants. Il m'arrivait de me posticher pour leur

rendre visite tard dans la nuit, les embrasser, les serrer, les respirer pendant qu'ils dormaient. Je les emmenais parfois à la piscine après avoir pris soin de cacher mon arme de poing dans le casier à côté de leur goûter. Je les fis plusieurs fois récupérer par un ami dans un centre commercial pour passer le week-end à Eurodisney. Les centres commerciaux offraient plusieurs sorties et issues de secours ; le samedi en fin d'après-midi était idéal pour se perdre dans la foule. Ces moments volés, voire arrachés, me redonnaient de l'espoir et du baume au cœur. Nous redevenions une famille comme les autres, emplie d'amour et de tendresse.

Un matin très tôt, alors que j'observais, presque envieux, les gens se rendre à leur travail, germa une idée. Je récupérai l'attestation de Sécu d'un copain et postulai via une amie à un emploi de chauffeur livreur chez Interdiscount. Alléluia, après un entretien avec le directeur du personnel, je commençai à travailler.

Pour la première fois depuis le début de ma cavale, je me sentais libre, un peu plus serein. Je n'avais plus besoin de porter une arme. À 7 heures du matin, dans ma R 18 break, noyé dans le flot de la circulation, j'étais zen. Étonnamment, j'étais heureux de me lever, de déjeuner avec mes collègues du SAV, plus nombreux chaque midi à faire le pied de grue devant ma voiture. Je payais les additions, les laissant remballer leurs tickets-restaurants dans leurs portefeuilles. J'étais heureux d'entretenir des relations sociales. Le plaisir de la conversation m'avait cruellement manqué. La vie de prolo avait du bon. Dans le milieu du grand banditisme, les échanges extraprofessionnels étaient plutôt rares. Moins on en disait, mieux on se portait. Dès que je pus trouver des papiers d'identité, je repris, malgré les risques, une vie commune avec mes fils.

Je m'entendais bien avec le directeur du personnel d'Interdiscount. Willy Bour était un homme simple, joyeux, curieux de l'autre. Il m'invitait souvent à passer la soirée avec ses amis. Je me méfiais au début, mais au fil de mémorables troisièmes mi-temps je trouvai en lui un ami sincère. Le jour de mon faux anniversaire, il me réserva une drôle de surprise. Il avait loué, avec des amis, une salle dans un restaurant parisien assez chic. Parmi les convives, mes collègues du service après-vente... et des inspecteurs du SRPJ de Paris. Je les avais retapissés dès mon arrivée, mais vu leur descente, ils se trouvaient vraiment là pour faire la fête. Tard dans la soirée, incroyable mais vrai, ils nous ouvrirent la route, gyrophares allumés et toutes sirènes hurlantes, jusqu'au périphérique.

Au bout de six mois, malheureusement, je dus poser ma démission. Saad, l'ami qui m'avait fourni son numéro de Sécu, travaillait aussi et l'administration ne devait pas découvrir la doublette. À ma grande surprise, le directeur du magasin, un jeune cadre foncièrement humain et courtois, tenta de me faire changer d'avis. Il était pleinement satisfait de mon travail, de ma ponctualité, et, surtout, les vols de matériel avaient sensiblement diminué depuis que j'étais là ! Il me proposa une promotion, responsable du service après-vente, assortie d'une augmentation. Je quittai néanmoins l'entreprise un vendredi après un émouvant pot de départ.

En mai 1997, devant la cour d'assises de Douai, mon ami Willy viendra louer mes qualités humaines et assumer notre amitié. Il déclarera aussi vouloir me réembaucher à ma sortie.

C'est ce pont, certes fragile, que j'ai construit vers les autres, qui m'a gardé vivant, humain, et qui a nourri aussi mon espérance derrière les hauts murs. Je me disais, un jour, moi aussi, je me poserai pour vivre la vie.

Mon hirondelle

L'appel d'air provoqué par ma cavale avait offert un sursis à mon couple. Mais à la naissance de Yanis, que je suis allé reconnaître sous ma véritable identité, Héla et moi étions déjà séparés.

Aidé de vieilles connaissances, dont l'une était aussi en cavale, je préparais depuis plusieurs mois l'attaque d'un fourgon blindé. Je devais m'éjecter le premier d'un sous-marin garé juste à côté du fourgon, neutraliser à sa descente le chef d'escorte en le désarmant et le menottant. Un complice s'occuperait du deuxième convoyeur. Nous devions dans la foulée récupérer les sacoches de billets à l'intérieur du fourgon. Le troisième complice se chargerait de tenir en respect le chauffeur avec son fusil d'assaut. Le quatrième avait pour mission de surveiller notre véhicule et sécuriser le périmètre vital.

Le jour J, comme prévu, AK-47 à l'épaule, j'ai hurlé au premier convoyeur de ne pas bouger. Après l'avoir allongé, désarmé et menotté, j'ai entendu une détonation et ressenti tout de suite après une douleur vive comme un coup d'électricité dans le bas du ventre. Ma jambe gauche s'est soulevée toute seule et j'ai exécuté un demi-tour sur moi-même. J'ai annoncé par vox à mes complices que j'étais touché et qu'il fallait se

replier. L'autre convoyeur, que mon binôme n'avait pas neutralisé à temps, venait de me loger une balle dans l'aine, juste en dessous du gilet pare-balles.

Dix heures plus tard, le copain médecin d'un copain est venu m'extraire l'ogive à vif, muni seulement d'un scalpel, d'une pince à épiler et d'une bouteille de whisky. Il m'a charcuté une éternité avant que je n'entende le bruit singulier d'une ogive cognant le verre de la table basse. Mon pronostic vital est resté engagé plus de trois semaines. J'avais peur de m'endormir et de ne plus me réveiller, étrange et indescriptible sentiment. J'appelais mes parents, mes frères, mes sœurs, je tenais à tous les passer en revue pour leur dire adieu, tous les soirs, au cas où..., et les adjurer de prendre bien soin de mes enfants.

Après une longue convalescence de dix mois, une aventure donna vie à mon unique fille, Sarah. J'avais rencontré sa mère, Nadia, à une soirée. Une femme discrète et mystérieuse au charme singulier. Nous avions partagé quelques beaux moments avant que je ne reprenne ma vie d'aventurier et de proscrit. J'ai appris l'arrivée de Sarah deux mois avant le terme. Écoutant mon for intérieur et non mon entourage du moment, je lui rendis visite le jour de sa naissance à l'hôpital de Montfermeil. Elle s'est réveillée dans mes bras. Dès l'instant où nous nous sommes regardés, je l'ai aimée de toutes les fibres de mon corps et du plus profond de mon âme, lui faisant une grande place dans mon cœur à côté de ses frères.

J'ai choisi son prénom. Plus exactement, je lui en ai donné trois : Sarah, Inès, Aïssia.

Clair-obscur

Jamais je ne me posais, ne prenais le temps de faire le vide, n'arrêtais de gamberger, calculer, anticiper. Le mouvement, toujours le mouvement, ne pas rester longtemps sur place, bouger, aller toujours de l'avant, avoir un coup d'avance sur la police qui vous épie, vous traque nuit et jour. Mais la vie en cavale m'a aussi surpris, émerveillé, et procuré un sentiment de liberté que je n'avais jamais éprouvé. Vivre et partager des instants suspendus, magiques, des pluies d'étoiles et d'étincelles... Sur le fil du rasoir, je vivais chaque bon moment comme le dernier.

Un soir, après avoir dîné, je me rendis, accompagné de deux amis, au

piano-bar le Caf' Conf' à Châtelet. Malgré la musique et les éclats de voix de mes complices passablement éméchés, j'eus le loisir d'échanger brièvement avec deux jeunes femmes dont l'une m'avait tapé dans l'œil. Chahnaise, hormis sa beauté, pétillait de vie et d'intelligence. J'obtins son numéro, mais mis près de quatre mois à l'appeler, trop occupé à mener mes affaires courantes. Heureusement, elle se souvenait de moi. Nous nous sommes apprivoisés, charmés durant plusieurs mois, avant de tomber follement amoureux l'un de l'autre. Près d'un an plus tard, je lui avouai d'un ton faussement léger que je n'étais pas maître nageur mais braqueur en cavale. Après un léger flottement, elle comprit que je ne plaisantais pas et, à mon grand soulagement, me prit dans ses bras.

De toutes les femmes que j'ai rencontrées, Chahnaise est celle qui m'a le plus impressionné par sa trempe, son grain de folie. Je n'avais pas besoin de parler, elle me saisissait d'instinct. Avec elle, je me sentais la force d'escalader le toit du monde jusqu'à tutoyer les étoiles.

Les combats me manquaient, j'avais besoin de retourner sur le ring, de me frotter à des boxeurs expérimentés. Je me suis inscrit sous un faux nom à la salle de boxe d'Aubervilliers. Je ne quittais jamais de vue le casier où je planquais mon Beretta dans une sacoche. J'étais dur au mal. M'épuiser dans mes ressources, m'arracher, me surpasser en repoussant mes limites, était ma meilleure hygiène de vie. J'avais de par mon expérience, mon mental, mon sang-froid et mon physique affûté, des prédispositions pour l'art de la guerre. J'organisais et planifiais de façon quasi militaire chaque braquage. C'est pratiquement toujours en pleine forêt que nous répétions nos gammes. J'obligeais mes complices à venir faire du sport avec moi afin de tester leur cardio et, au cas où, les décrasser.

L'argent me brûlait les doigts, je dépensais sans compter, il me fallait arroser tout le monde. Hormis les sommes que je distribuais aux miens et aux proches – beaucoup plus nombreux à cette période de ma vie que quand je serais derrière les barreaux –, j'étais dans l'obligation d'acheter chaque service rendu. Les planques me coûtaient très cher, il me fallait en changer tous les quatre, cinq mois. Je partais sans les meubles, par sécurité, et en rachetais à chaque fois. Je jonglais avec trois identités.

Fin de cavale

Nous avions monté une équipe à tiroirs : si le braquage était gérable à quatre, les deux autres ne venaient pas et seraient du prochain. J'étais pour ma part de toutes les configurations, mon rôle consistait à neutraliser les convoyeurs et assurer la sécurité de tous. La prochaine opération consistait à braquer trois fourgons blindés dans la même journée à deux endroits différents. Un le matin et les deux autres, qui circulaient ensemble, l'après-midi. Nous venions de passer plusieurs mois à les filocher.

Le jour J, 6 décembre 1994, je descendis chercher les croissants à la fraîche, en profitant comme d'habitude pour faire le tour du pâté de maisons. Un type BCBG attendait au volant d'une BX immatriculée 13 parquée à une rue de chez moi, mais ne me parut pas louche.

Le braquage du premier fourgon vira au cauchemar. Les convoyeurs, malgré nos sommations, tentèrent de dégainer leurs revolvers. Deux de mes complices firent feu, blessant l'un des hommes à l'abdomen, l'autre à la hanche. Malgré tout, je décidai de suivre le plan. En cavale depuis trois ans, je voulais coûte que coûte ramasser un maximum d'argent pour quitter la France et m'installer en Amérique du Sud avec Chahnaise, enceinte de trois mois. Après avoir déposé ma part du butin à l'appartement, cassé une petite croûte et préparé le matériel pour les deux autres objectifs, je l'embrassai et lui lançai du pas de la porte, comme souvent : « À demain ou dans vingt ans ! »

À 14 heures, j'attendais mes complices dans un stade de foot, lesté d'un gilet pare-balles et de trois armes de poing dans des holsters. Deux sous les bras et un à la taille. À l'intérieur de mon sac de sport, une dizaine de fusils d'assaut et autant de chargeurs approvisionnés. Le stade était désert. Sur le qui-vive, je me tenais debout face aux tribunes, la parka fermée, les mains dans les poches, mon sac à mes pieds. En une fraction de seconde, une trentaine d'hommes cagoulés, sans aucun signe apparent, armes à la main, surgirent de je ne sais où, hurlant : « Bouge pas, t'es mort ! »

Je dévalai les escaliers du stade, l'escadron à ma poursuite. Je m'apprêtais à enjamber le muret d'un pavillon quand je fus violemment tiré en arrière. Après m'avoir menotté, les types me rouèrent de coups de crosse. Ils arrachèrent ma parka et au vu des trois armes prêtes à servir redoublèrent les coups. C'étaient des policiers de la BRI, mais j'avais d'abord pensé à des opportunistes qui s'intéressaient à mon bas de laine.

Chahnaise fut arrêtée chez moi. La perquisition permit de découvrir le stock d'armes caché dans le faux plafond ainsi que les uniformes de policiers, l'attirail du parfait braqueur.

Le court sur pattes et le grand escogriffe

J'étais de nouveau à Fleury-Mérogis et ne pouvais m'en prendre qu'à moi-même. À peine débarqué, je ne m'appartenais déjà plus : un numéro d'écrou, une « étiquette rouge », un détenu particulièrement surveillé, un paria carcéral. Fouilles intégrales à corps, humiliantes et déshonorantes, deux fois par semaine. Changements de cellule inopinés tous les quinze jours et de bâtiment tous les mois. Ces changements étaient exécutés par les surveillants, gare à l'incompatibilité d'humeur avec l'un d'eux. Tous les effets personnels, y compris les denrées alimentaires, étaient jetés pêle-mêle sur une couverture kaki nouée ensuite aux quatre coins façon fourre-tout. Bonjour les dégâts. Photos des enfants souillées, livres, écrits et vêtements maculés d'huile, de tomate, de café... Un non-sens dans l'exécution de la peine. À chaque heure de la journée, toutes les deux heures la nuit, l'œilleton se soulevait et vous étiez observé, épié, réveillé souvent.

J'avais déjà subi plusieurs mois de ce régime ultrasécuritaire et visité les bâtiments D 2, D 3, D 4 et D 1 lorsque mes jumeaux Sofiane et Rayane naquirent prématurés, le 3 mai 1995. Arriva le jour même un petit mot de la CPIP{7}, qui me félicitait, accompagné d'une échographie, vite récupérée « par sécurité ». Ils craignaient que je m'en serve pour faire sauter les trois verrous de la porte de ma cellule. J'avais failli sombrer dans la violence.

Le 7 novembre 1995, je fus transféré à l'aube au quartier d'isolement de la maison d'arrêt de Fresnes. Là-bas, rien ne prêtait à la vie.

Dans cette sale taule vétuste où je me retrouvais enfermé vingt-deux heures sur vingt-quatre, rien n'était fait pour maintenir et faciliter les liens affectifs et familiaux. Le parloir était limité à trente minutes. Un cagibi lugubre de deux mètres carrés situé au sous-sol, séparé en deux par une planche pour empêcher tout contact physique, deux tabourets et une porte vitrée de chaque côté. Humide et glacial l'hiver, un four en été. Ni aération ni eau pour les enfants et personnes âgées. Je ne faisais plus venir ma fille Sarah, qui souffrait d'asthme. La promenade durait une heure le matin, une heure l'après-midi, dans une cour de neuf mètres sur trois. Les surveillants

faisaient en sorte que les « étiquettes rouges » ne se croisent pas.

Les cellules étaient insalubres et sombres à cause des barreaux et des doubles grilles sur le vasistas. Tout était scellé, table, tabouret, placard. La gamelle nous était servie derrière la double porte dont l'ouverture donnait juste au-dessus d'une toilette turque. Trois livres, trois douches par semaine. Les surveillants avaient la réputation d'être les plus retors. Il y avait de la tension, voire des étincelles dans l'air. L'alarme retentissait plusieurs fois par jour à cause d'un incident provoqué par leur zèle. On ne peut pousser un homme qui souffre vers ce qu'il a de plus violent sans conséquence.

Un an de ce régime de paria avant que l'on me sorte de l'isolement sans autre explication, pour retrouver la deuxième division quatre mois avant de rejoindre la prison de la Santé. Je devais purger une peine, mais je pose la question : est-ce que son exécution devait se faire dans ces conditions ?

Je passai le mois de janvier 1997 au mitard pour avoir refusé de réintégrer ma cellule. J'avais protesté après une fouille qui n'était ni plus ni moins qu'un acte de vandalisme. Les photos de mes enfants, mes livres, mon matelas, mes draps, mes sous-vêtements ainsi que ma nourriture s'étaient retrouvés éparpillés à même le sol. Une altercation avec les deux surveillants responsables de ce carnage s'était ensuivie, c'était pour moi un abus de pouvoir et une atteinte à la dignité de la personne. En représailles, les surveillants du bâtiment au complet, une trentaine, m'avaient conduit *manu militari* au quartier disciplinaire pour trente jours. Il faisait froid, extrêmement froid cet hiver 1997. Je restais toute la journée en débardeur et caleçon dans la cage doublement grillagée où la température n'atteignait pas 10 degrés. Il me fallait aussi lutter contre les actes inhumains, mesquins, incompréhensibles, de deux surveillants. Leur animosité contre les détenus basanés était notoire.

Nous les avions surnommés « le court sur pattes » et « le grand escogriffe ». Ils se trouvaient affectés au quartier disciplinaire un jour sur deux. À la distribution du repas, vers 17 h 30, ils nous remettaient un baluchon contenant une couverture et un matelas infect qu'ils récupéraient le matin au petit déjeuner. Ils m'avaient pris en grippe, ce qui consistait à m'affamer. Dans l'écuelle me servant d'assiette, pas grand-chose à me mettre sous la dent. Ma ration de pain diminuait chaque jour un peu plus. À chacune de mes trois douches réglementaires, le ballon d'eau chaude était vide. Dieu merci, les épreuves subies depuis mes premières vicissitudes dans le sous-sol de notre maison à Villeneuve-sur-Lot m'ont permis de

surmonter ces agissements pervers. J'aurais pu m'aigrir comme certains de mes codétenus et sombrer dans la violence. Le soir du quinzième jour, alors que je récupérais mon baluchon pour la nuit et la couverture sale et malodorante, je constatai qu'elle était mouillée. En poste ce jour-là, le court sur pattes et le grand escogriffe. Je tambourinai à la porte, criai, hurlai, sans aucune réponse. Ils avaient profité de ma « promenade » – une minuscule cage grillagée d'où le ciel se faisait mirage trente minutes durant – pour arroser ma couverture au jet d'eau. Leurs nuits de service étaient blanches pour moi. À chacune de leurs rondes, toutes les deux heures, ils me réveillaient en faisant bien claquer et résonner l'œilleton, ou bien ils frappaient à ma porte et laissaient la lumière aveuglante du globe. Ce cauchemar se terminerait bientôt ; je prenais mon mal en patience et, au lieu de broyer du noir et de remuer une quelconque rancune, toujours stérile, je m'évadais grâce à la lecture des auteurs russes. Tolstoï, Pouchkine, Dostoïevski ont agi comme une catharsis sur mon esprit. En lisant *Les Frères Karamazov* et *Crime et Châtiment*, je trouvais de quoi relativiser mon triste sort. J'écrivais souvent à une amie pour lui faire part de ce que je subissais au quotidien. L'une des missives, mentionnant « les gestapistes en mal d'Auschwitz », fut saisie et un rapport disciplinaire établi pour diffamation.

Je comparus la veille de la fin de mes trente jours. Devant le prétoire présidé par le directeur, une coalition s'était formée contre moi. J'avais conscience qu'il me fallait quitter Fresnes-la-Vilaine au plus vite, avant que mes nerfs lâchent. Je m'en étais ouvert par courrier à mon juge d'instruction, invoquant mon droit à la liberté d'expression, d'autant que les propos que l'on me reprochait ne désignaient personne en particulier et étaient adressés à un proche, titulaire d'un permis de visite. Au prétoire, je pris pour appuyer mon argumentation l'exemple des *Guignols de l'info* qui ridiculisaient tous les soirs à 20 heures le garde des Sceaux de l'époque, M. Jacques Toubon, sans autre forme de procès. Je fus relaxé au nez et à la barbe de mes geôliers. Ils fulminaient. Le lendemain matin, un fax du magistrat instructeur du TGI de Bobigny ordonna mon transfert immédiat pour la maison d'arrêt de la Santé.

Le 11 mars 1996, j'arrivai à la Santé, où je devais séjourner cinq mois en attendant mon transfert vers la maison d'arrêt de Douai pour y reconnaître le président de la cour d'assises avant de comparaître pour le braquage du Crédit du Nord. Cet entretien très formel consiste à donner son

état civil complet et à se faire expliquer le déroulement du procès dans l'ordre défini par le président, sans discuter du fond du dossier. Mon impression fut bonne, je rencontrai un président serein et courtois montrant une entière neutralité.

Dans cette petite maison d'arrêt de Douai où je restai dix-huit jours, j'étais surveillé comme le lait sur le feu. Mon profil, mon dossier et mon étiquette de DPS leur faisaient craindre, à tort, une évasion imminente. Fouillé intégralement deux fois par jour, j'étais interdit de terrain de sport, de centre scolaire, d'activités culturelles, de travail.

De retour à la Santé, je retrouvai pour un temps la détention ordinaire. Inscrit à l'atelier de théâtre, je jouai *Christophe Colomb* mis en scène par Gérard Lorcy, puis travaillai sous la direction de la metteuse en scène Brigitte Sy à une adaptation du mythe d'Orphée et Eurydice incluant nos propres textes, en collaboration avec des comédiennes du Théâtre de Chaillot. Je ne devais malheureusement jamais l'interpréter. Quelques jours avant la représentation, je fus transféré pour suspicion d'évasion. Décidément, je n'étais pas crédible aux yeux de l'AP en comédien néophyte, pourtant enthousiaste. On me préférait au quartier d'isolement de la maison d'arrêt d'Osny plutôt que sur les planches. Quel gâchis ! Peut-être pas pour mes éventuels spectateurs, mais ce projet artistique me tenait vraiment à cœur et j'aurais voulu le concrétiser. L'AP me prêta encore d'autres desseins du même acabit, sans apporter la moindre preuve ni me faire comparaître devant un tribunal ou un prétoire. Juste un fantasme sécuritaire. Je n'avais pas le bon profil et pratiquais des activités sportives régulières et intenses. Sur des rumeurs, on me suspecta par exemple de vouloir m'évader du toit de la deuxième division en hélicoptère. Rien que ça. Où que je sois détenu, j'étais considéré comme le client idéal pour la belle. Et mes conditions de détention s'en ressentaient fortement.

Au nom du peuple souverain

14 mars 1997 : retour à la maison d'arrêt de Douai, même topo, mêmes conditions de détention. À peine le temps de me plonger dans mon volumineux dossier qu'il me fallut comparaître devant ma première cour d'assises pour le jugement de l'attaque de la banque de Lille, en 1991, qui avait précédé ma cavale. Le président sut mener les débats avec équité et

courtoisie et tira finalement le meilleur de nous-mêmes. Nous étions quatre poursuivis pour vol à main armée. Chacun assuma ses responsabilités avec sincérité et dignité. Les peines requises couraient, selon les antécédents judiciaires, de sept à dix ans, j'écopai de huit. Je n'eus que quelques minutes pour encaisser la condamnation avant d'être ramené sous bonne escorte en région parisienne.

24 juin 1999. Arrivée à la centrale de haute sécurité de Clairvaux, une ancienne abbaye de moines trappistes du XII^e^ siècle située dans une cuvette au sein d'une immense forêt. Ma première centrale et certainement la plus funeste. Les derniers condamnés à mort en France y avaient été détenus. À l'intérieur, un mouroir : des cellules vétustes, insalubres. En tendant les bras dans le sens de la largeur, je pouvais presque toucher les murs. Nous étions livrés à nous-mêmes, sans accès à la moindre activité. L'oisiveté dans le microcosme de la prison conduit les hommes à se jalouser, se détester, se quereller, se battre, et parfois à se tuer.

Venir au parloir relevait pour les familles du parcours du combattant. Il fallait vraiment avoir envie. Nombreux sont les détenus longue peine et classés DPS à se retrouver coupés de tous liens affectifs et familiaux, en raison de l'éloignement géographique et des nombreux transferts. Les proches sont mis dans le même sac que les prisonniers auxquels ils rendent visite, surveillés, stigmatisés, souvent méprisés, condamnés à leur tour. Parfois, un léger retard sur l'horaire du parloir oblige à rebrousser chemin, en espérant trouver de la place la semaine suivante. Près de la plupart des maisons centrales, ce sont bonnes sœurs et bénévoles qui accueillent et réconfortent les familles logées pour une modique somme durant le week-end, souvent après un long voyage. Qu'ils soient remerciés.

J'eus la chance de maintenir des liens avec mes enfants, ma famille, mes proches, et même d'en tisser de nouveaux grâce à la culture. Je lisais, écrivais et réussis à suivre des cours de philosophie et psychologie par correspondance. Je lisais pratiquement tout ce qui concernait la psychologie des enfants, et notamment des jumeaux.

Après avoir purgé mes huit ans, je fus remis en liberté provisoire, car le délai raisonnable de l'instruction avait été dépassé pour la deuxième affaire, celle du fourgon blindé. Cela faisait plus de quatre ans que j'attendais le procès. Je devais pointer une fois par semaine à la gendarmerie de Bourges, avec interdiction de quitter le territoire du Cher.

La sortie

Dès les premiers jours de ma sortie, sans emploi, je fus rattrapé par les nombreuses dettes contractées par Chahnaise qui élevait nos jumeaux. Nous devions aussi apprendre à vivre ensemble. Il me fallait devenir un père pour Sofiane et Rayane, qui ne me connaissaient qu'au travers des rares parloirs que nous avions partagés. Ce fut une période déchirante, loin, très loin de tout ce que j'avais imaginé. Ils me repoussaient, me frappaient, refusaient mon affection, mon autorité. J'étais l'étranger venu voler leur maman.

Malgré l'interdiction de quitter le département du Cher, je me rendais en région parisienne voir leurs frères et sœur. Incarcéré, je pouvais à peu près maintenir des liens affectifs, alors qu'en liberté provisoire, impossible d'approcher mes enfants. Allez comprendre l'incompréhensible !

À l'été 2000, je pus enfin les réunir une semaine. J'étais aux anges, je profitais de chaque instant pour les admirer et m'emplir d'eux. Chaque jour, j'organisais de grandes balades dans la nature avec pique-niques, baignades et visites culturelles. Au dîner, en bout de table, j'étais heureux, pleinement heureux. Ils ne se connaissaient pas, et les observer nouer des liens, avec cette tendresse toute particulière dont les enfants font preuve, me ravissait. Chaque matin, ils me rejoignaient l'un après l'autre dans mon lit, et les bisous pleuvaient, les rires fusaient. Le soir, je les rassemblais autour de moi, assis en tailleur, et leur contais une histoire avant de les mettre au lit, du plus petit au plus grand. Seul, je passais encore quelques minutes à me repasser le film de la journée. Au terme de cette semaine magique, je n'avais qu'une hâte : recommencer.

Mais la vie que je menais ne me convenait pas. J'étais redevable à ma famille, à mes beaux-parents, à mes proches, et aux nombreux huissiers qui se bousculaient derrière la porte d'entrée. Il ne me fut pas très difficile de trouver un plan.

Le 26 avril 2003, je participai au braquage d'une joaillerie à Rouen. Une connaissance, qui me trahira par la suite en faisant preuve d'une singulière ignominie, me l'avait proposé. Au retour, un car de police tenta de percuter notre moto. Je tirai un coup de feu dans une portière après avoir pris la précaution de baisser le canon de mon fusil à pompe pour éviter de blesser ou de tuer. Comme je le reconnus par la suite aux assises, je voulais juste couvrir notre fuite et éviter une collision qui nous aurait été fatale. Un peu plus loin, alors que nous rangions la dernière moto dans une

camionnette, le conducteur d'une Clio banalisée se mit à me canarder sans sommation ni signe apparent de sa qualité – décidément, les fonctionnaires de police ne respectaient pas leur code déontologique avec moi. Les quatre premiers tirs de l'intérieur du véhicule – je me trouvais à trois mètres – me rasèrent la tête. Par instinct de survie, je saisis immédiatement le 11,43 qui se trouvait dans mon plastron et ripostai. Tandis que je ramassais le chargeur vide tombé par terre, mes complices en profitèrent pour m'abandonner sur place. Je réussis après un sprint à rattraper les trois poltrons qui s'enfuyaient à moto. Deux d'entre eux s'engouffrèrent dans la première voiture qui passait, j'en profitai pour sauter à l'arrière de la moto. À l'entrée d'un rond-point, le pilote, tétanisé par les fusillades, se trompa de sens. Deux Ford Mondeo nous percutèrent de plein fouet. Nous aurions dû nous écraser contre un mur, mais quelqu'un là-haut veillait encore sur moi : la moto fut projetée à plusieurs mètres de hauteur et me retomba dessus. Mon gilet pare-balles amortit l'impact sur mon dos et m'évita de graves brûlures. Le bloc-moteur était bouillant. Allongé joue contre terre à même le caniveau, je vis le visage des miens défiler. La fracture au métacarpe que me fit le policier en me passant les bracelets ne m'arracha pas un cri. Étrangement, après cette fuite en avant, je ressentais une forme de délivrance.

Retour à la case prison

Quartier d'isolement de Bonne-Nouvelle, un nom curieux pour une prison, à Rouen. Cette fois, je savais que je croupirais en cellule de longues, de très longues années.

La porte se ferma, les trois verrous claquèrent. Je fis un pas et restai comme paralysé ; mes jambes ne répondaient plus, mon cerveau s'était éteint. Je ne pouvais, je ne voulais plus avancer devant les abysses qui me tendaient les bras. J'étais seul, et je voulais mourir là, tout de suite. Pourquoi attendre ? La vie n'était pas faite pour moi. Je l'avais gâchée, je l'avais détruite, pulvérisée en mille morceaux. Et ces morceaux s'étaient fichés en moi.

Le juge, dont c'était le premier gros dossier, voulait impérativement et par tous les moyens légaux et illégaux mettre un nom sur le braqueur tireur. Il me plaça en isolement judiciaire puis multiplia les démarches auprès du

directeur de la maison d'arrêt, dont il était proche, pour accentuer les mesures coercitives à mon encontre. Je devais commencer à payer, bien que je fusse d'après la loi toujours présumé innocent. Une seule, une unique heure de promenade par jour, dans une petite courette de trois mètres sur six. Le juge m'accorda d'abord deux parloirs avec la mère de mes jumeaux et la mère de ma fille, pour les supprimer quelques jours plus tard et m'interdire toute visite. Je le vécus très mal. La prison engourdit l'esprit, l'isolement ankylose le corps. Je me laissais aller. Affligé d'un acouphène, j'entendais continuellement un bourdonnement dans mes oreilles. Je crus devenir fou.

La question

Je me la suis posée, la question.

Pourrais-je continuer de vivre dans une cage ?

Sans une émotion. Un désir. Un rêve. Un chagrin. Un sourire. Un souvenir. Un baiser. Le toucher d'une main.

À sentir. À décrire. À partager. De moi pour moi. De moi pour les autres.

J'avais le choix.

La corde ou la plume.

La corde, deux draps que j'avais méticuleusement préparés, tressés, avec à une extrémité un nœud coulant, avait l'allure et la forme antipathique d'un serpent, d'un serpent venimeux. Lové sur lui-même et trônant sur la chaise face à moi.

À côté, posés sur une vieille table en bois, un bloc-notes et un Bic à encre noire.

Cloîtré dans ma cellule, je suis resté plusieurs jours, plusieurs nuits, à me morfondre, à me vomir, à me haïr, aveugle enfermé dans mon propre labyrinthe.

Ma vie, cet uppercut, ce champ de mines, repassait en boucle depuis mon premier souvenir. Je vivais les réminiscences des mauvais jours, ressentais la morsure de leurs dents acérées. Entamé, cisaillé, ma chair en lambeaux.

Dans la balance : la vie ou la mort.

Ils ont pesé, lourd. Mes enfants. J'étais dans un cercueil, prêt à être

inhumé, et ils déambulaient un à un devant moi, sanglotant, s'inclinant au-dessus de ma dépouille.

J'ai entendu leur peine, leurs derniers mots, et je me suis senti lâche.

Lâche de les abandonner, de les rendre de ma main orphelins de leur père, eux, si jeunes, qui souffraient déjà tant de mon absence.

En me libérant de mes peines, des redoutables épreuves que je devais affronter et surmonter, je les condamnais à vivre avec mon boulet.

Un soir, après m'être débarrassé de la corde, de la boîte de somnifères, malgré les vrombissements incessants d'un acouphène, j'ai entendu une voix, une voix intérieure venue de très loin.

Elle m'a sorti de ma torpeur et m'a poussé, m'a guidé vers les feuilles à lignes bleues du bloc-notes. Je me suis assis, et les premiers mots qui sont sortis étaient *nebrik'oum, nebrik'oum, n'mot aleykoum*.

Je vous aime, je vous aime, je me meurs sans vous.

Je me suis effondré. J'ai pleuré.

Longtemps j'ai pleuré cette nuit, toutes les larmes, les vieilles aussi qui débordaient de mon aquifère.

Plus je me pleurais, plus mes larmes me rafraîchissaient, me réveillaient.

J'ai senti quelque chose.

Un souffle de vie, un bruit de l'âme.

Cette nuit-là, sans chercher mes mots, j'ai écrit un poème, mes premiers pas vers l'espérance, l'amour, la vie.

L'écriture, dès le lendemain, est devenue ma canopée, ma rencontre intérieure, ma mise à jour.

Isolement

Le courrier était frappé d'une mesure de censure, transitant chez le juge avant de me parvenir trois semaines, un mois plus tard. À l'heure de la distribution, tous mes sens étaient en alerte, suspendus aux pas du surveillant qui devait marquer un bref temps d'arrêt devant ma cellule, regarder à l'œilleton pour enfin le glisser sous la porte. Je respectais tout un cérémonial avant d'ouvrir les enveloppes. Je regardais d'abord le nom de l'expéditeur et cherchais les tranches de vie, d'amour et de joie que nous avions partagées. Par ce voyage immobile, j'entrais ainsi en communion

avec l'autre qui m'écrivait. La lecture de ses mots et leur cheminement me donnaient quelques forces pour continuer d'avancer et d'espérer.

Le docteur avait tenté de me rassurer sur mon acouphène, m'expliquant qu'il n'était que temporaire, dû au stress et à l'absence de verbalisation. Parfois, pour entendre une voix, il m'arrivait de me parler tout haut ou de m'inviter à un débat télévisé. Je me plaçais face à l'écran, reprenais la dernière phrase de l'interlocuteur virtuel, coupais le son et lui servais une diatribe sur mes conditions de détention et mes droits fondamentaux bafoués. J'alternais les accents et les arguments selon la personnalité du contradicteur ainsi désigné, et finissais par éclater de rire. Plus je riais, plus je me disais : « Ça y est ! Ils m'ont eu, je suis devenu fou ! » Et ça repartait de plus belle.

À chaque sortie et retour en cellule, pour la promenade ou la douche, je subissais une fouille à corps intégrale. Il arrivait que l'on me fouille à quatre ou cinq reprises dans la même journée quand bien même je n'avais vu ni croisé personne. J'aurais encore tant à dire sur les souffrances, les traitements dégradants et inhumains, les iniquités, les abus de pouvoir et les actes racistes dont j'ai été victime de la part de certains surveillants.

En janvier 2005, je fus transféré à la maison d'arrêt de Villepinte en semi-isolement. J'avais accès au terrain de sport deux fois par semaine. Je n'oublierai jamais la sensation de mon premier footing. J'en profitai pour reprendre mes leçons de philosophie et de littérature par correspondance tout en préparant ma défense pour les deux cours d'assises qui m'attendaient.

Les procès

Le 18 mars 2005, onze ans après les faits, je fus condamné à vingt ans de réclusion criminelle pour l'affaire du fourgon blindé. Une heure vingt de délibéré sur un gros dossier comme le mien n'augurait certes rien de bon. Seul dans le box pendant les trois jours de procès, je ne pouvais répondre qu'en mon nom. Le président et l'avocat général souhaitaient que je jette mes complices en pâture, ce que je refusai catégoriquement. J'avais annoncé dès l'ouverture des débats que je m'expliquerais sur mes responsabilités et uniquement sur celles-ci. La cour n'avait pas apprécié. Au cours d'une suspension d'audience, le président tenta de faire pression sur

moi de manière peu conventionnelle, agitant le chiffon rouge de la perpétuité et jouant sur la corde sensible des enfants. Je restai droit comme un I. À l'énoncé du verdict cependant, la terre s'effondra sous mes pieds. Dévasté par tant d'incompréhension et de sévérité, je décidai de faire appel.

Depuis ma première incarcération à la Santé, en 1997, les conditions de détention s'étaient considérablement détériorées. Les locaux avaient encore gagné en insalubrité et les activités, culturelles ou sportives, étaient inexistantes. Je profitai cependant de l'accès au centre scolaire pour préparer une licence d'histoire ; malheureusement, comme tout au long de ma peine jusqu'en 2014, l'AP m'imposait un rythme de rotations sécuritaires soutenu. Les règles dépendant de chaque prison, je serais dans l'impossibilité de reprendre les cours après un transfert à Fresnes, le centre scolaire étant interdit aux détenus DPS.

J'avais cinq mois pour préparer ma défense dans deux gros dossiers où je risquais la réclusion criminelle à perpétuité.

Les 13, 14 et 15 mai 2007, je comparus en appel devant la cour d'assises de Paris, toujours à propos des faits du 6 décembre 1994. J'avais quarante-cinq ans, dont dix et demi passés en maison d'arrêt.

J'assumai mes responsabilités devant la cour avec humilité et dignité. Celle-ci, au bout de quatre heures de délibéré, confirma la peine de vingt ans de réclusion criminelle pour vol à main armée et tentative de meurtre sur un convoyeur.

Le soir même, je fis un courrier à la présidente qui menait les débats, revenant sur mon sentiment de désarroi et d'incompréhension face à la chose jugée. Je n'avais pas tiré, cela avait pu être démontré et prouvé lors des débats, et l'on me condamnait pour les absents. Je formai un pourvoi en cassation, qui fut accepté.

Pas le temps de me remettre du choc qu'il me fallut à nouveau comparaître devant une cour d'assises. Le quartier d'isolement de la maison d'arrêt de Rouen avait été spécialement vidé pour nous recevoir, mes coïnculpés et moi. Les conditions pour préparer ma défense n'étaient pas réunies, chaque jour apportait son lot d'incidents en tout genre. Nous étions gérés par les ERIS[8], qui occupaient la cellule voisine de la mienne. Ils firent tout pour me faire sortir de mes gonds. La veille de mon procès, au cours d'un parloir avec la mère de Sarah, je faillis tomber dans le piège. Les ERIS étaient venus se poster juste derrière la porte vitrée du parloir. Je ne remarquai leur présence qu'au regard apeuré de Nadia, qui fut prise de

tremblements incontrôlés. Cagoulés et harnachés, ils semblaient prêts à donner l'assaut, enfreignant la procédure. Il leur était strictement interdit d'apparaître ainsi devant les familles. Je mis fin au parloir. C'en était trop. J'étais prêt à en découdre. Ils m'enfermèrent dans une cellule avant de me gazer à travers la porte.

Le 3 juin 2007, ouverture de mon procès pour le braquage de la joaillerie devant la cour d'assises de Rouen. J'encourais la plus lourde peine. Les faits extrêmement graves que j'avais commis, en état de récidive légale, risquaient de me coûter la réclusion criminelle à perpétuité. Je restai digne lors de l'examen de ma personnalité, de ma naissance à juin 2007, et ne cherchai aucune circonstance atténuante. Je dois dire que les témoignages des victimes m'ont profondément choqué. Je leur devais d'assumer dignement et avec humilité toutes mes responsabilités. Jamais pendant mes procès je n'ai, par respect, cherché à polémiquer avec les victimes, même quand la défense soulevait des contradictions. En prenant une arme, j'exposais l'intégrité psychologique et physique d'autrui. Personne n'avait été blessé, Dieu merci. Mais même si à aucun moment je n'en ai eu l'intention, j'aurais pu, dans la spirale dangereuse où je m'étais enfermé, tuer quelqu'un ou le détruire psychologiquement.

L'audience dura trois semaines et demie. Chaque soir, au retour du palais, exténué physiquement et psychiquement, je regagnais ma cellule saccagée par les ERIS. L'avocat général requit trente ans de réclusion criminelle, dont vingt de sûreté, une peine extrêmement lourde, une peine éliminatoire. Je fus finalement condamné à vingt-cinq ans cumulés aux vingt déjà prononcés.

Après le verdict, mon avocat descendit dans les geôles. Au lieu de saisir la main que je lui tendais, il me prit dans ses bras. Les policiers furent les témoins d'une sincère accolade. Je le remercie ici de m'avoir défendu avec cœur. Tous deux passionnés de poésie, nous avons par la suite entretenu une correspondance.

À l'issue de ce procès, au bord du *burn-out*, je décidai de me désister du pourvoi en cassation pour l'affaire du fourgon. J'avais hâte d'être transféré en maison centrale, même si je savais que j'y passerais de longues années. Les conditions de détention y sont plus souples au quotidien qu'en maison d'arrêt et le personnel mieux formé pour gérer les longues peines. Les cours de promenade sont plus grandes, on y trouve parfois quelques arbres, des fleurs et même des potagers. Les parloirs ont lieu le week-end et les jours

fériés, un avantage pour les familles et les proches. Les salles de sport sont accessibles tous les jours ainsi que les gourbis, petites salles dédiées à la cuisine où l'on peut partager des repas communs. À l'inverse, les activités culturelles et artistiques sont plus nombreuses et variées en maison d'arrêt.

À l'issue de ces procès, j'étais donc condamné à quarante-cinq ans de réclusion criminelle assortis d'une période de sûreté administrative de vingt ans pour des faits commis treize et cinq ans plus tôt. Mon cheminement intérieur avait déjà transformé l'homme que j'étais et mon regard sur l'essentiel.

Deux ans plus tôt, lors d'un parloir que jamais je n'oublierais, mon fils aîné, avec ses mots d'adolescent et ses sanglots, m'avait fait comprendre toutes les souffrances que je lui avais infligées. Il se passa définitivement quelque chose en moi ce jour-là. Malik avait seize ans, je l'aperçus d'abord derrière la vitre du parloir et le trouvai beau. Alors que je lui avouais les raisons de mon incarcération, son visage se crispa. Figé, les yeux rougis, il me demanda : « Tu as récidivé, papa ? » J'acquiesçai piteusement. Il approcha son visage, la voix étouffée par un sanglot. Je ressentis dans l'instant la douleur que mon absence lui causait. Ce n'était pas de cadeaux, de jouets ou de vêtements qu'il avait besoin, juste de ma présence. Nager, courir ensemble et venir parfois le chercher à l'école. Nous avons pleuré, serrés l'un contre l'autre. Je lui demandai pardon à plusieurs reprises. À la fin du parloir, au seuil de la porte vitrée, il me laissa sur ces mots : « Tu es pardonné papa, je t'aime et je t'écrirai souvent. » Regagner ma cellule me demanda un effort considérable, mes pieds étaient comme collés au sol. J'étais bouleversé par les mots de Malik. Et si coupable. Le sage c'était lui, l'idiot c'était moi.

Mohamed Miloudi

Transfert à la maison centrale de Saint-Maur. Le lendemain de mon arrivée, au cours de la promenade de l'après-midi où je rencontrai mes nouveaux camarades d'infortune, des détenus du troisième âge me demandèrent quelle était mon addition. Je répondis : « Trente ans de RC. » Sans hésiter, les trois commentèrent d'une même voix : « Ce sont les dix premières les plus longues. » L'un d'eux ajouta : « Sur trente, au bout de la quinzième, tu sors la tête de l'eau. » Je me pensais préparé à passer encore

quinze ou vingt ans derrière les barreaux, mais, de retour en cellule, je sentis un froid glacial tétaniser mon corps et mon esprit. On ne peut se préparer à ça, et je venais de l'encaisser de plein fouet.

Dix jours à peine après mon arrivée, le 25 décembre 2007, je lisais l'*Iliade* sur ma couchette lorsque la porte de ma cellule s'ouvrit sur le CPIP. C'était Noël, un jour férié. Je me levai d'un bond. Avant qu'il ne prononce un mot, je lui demandai si quelque chose était arrivé à mes enfants. Il fit non de la tête puis m'annonça le décès de mon père. Je ne me souviens plus de ce qu'il me dit ensuite. Une fois seul, je pleurai mon père. Je l'ai pleuré longtemps, ce père si singulier qui me laissait à l'âme quelques traces indélébiles.

Le juge de l'application des peines avait donné son accord pour que je sois extrait vers Amiens, mais, alors que je me préparais, le chef d'escorte refusa l'extraction sous prétexte que la sécurité de mon transfert ne pouvait être assurée à cause du manque de personnel, et que je risquais de profiter de ma présence au cimetière pour m'évader. J'étais dévasté par la douleur d'avoir perdu mon père et abasourdi devant tant d'inhumanité.

Je m'étais toujours montré exemplaire lors de mes extractions. Jamais je n'ai encouru la moindre sanction disciplinaire, la moindre poursuite. Avant de quitter la prison j'étais fouillé intégralement deux fois, les pieds entravés par des chaînes, les mains menottées à une ceinture à la taille, et, selon les consignes du chef d'escorte, on me mettait un bandeau sur les yeux. Deux motards, suivis d'une voiture de policiers ou de gendarmes avec trois occupants mitraillette à la main, et d'une autre voiture banalisée, ouvraient le convoi. Puis venait le véhicule dans lequel je me trouvais entre deux cagoulés, armes au poing pointées vers les fenêtres. Deux autres voitures, abritant au minimum trois policiers, fermaient la marche.

J'aurais dû comme tous les détenus, malgré mon statut de DPS, avoir le droit de rendre un dernier hommage à mon père. Après avoir manqué la naissance de mes jumeaux, ce fut le plus gros crève-cœur de mon incarcération.

Toute peine de prison, *a fortiori* sous couvert d'une décision rendue par un jury populaire au nom du peuple souverain, doit-elle s'exécuter dans ces conditions d'un autre âge ? La prison, quand elle prend les traits d'une société vengeresse envers ses bannis, perd son but premier, dilue même le sens de la peine en annihilant la réflexion, la reconstruction, l'humanisation. Malgré ces iniquités et les brimades subies, je continue de croire qu'il est

toujours temps de rectifier le tir et de redonner du sens, de l'espoir et de l'humain à la peine que doit exécuter n'importe quel justiciable. La sanction ne doit jamais ressembler à une vengeance. Pourtant la majorité des détenus la perçoivent ainsi, particulièrement les longues peines. Et ce sentiment alimente la haine.

Sept pas, et puis je tourne

Le 10 juin 2008, à 6 heures du matin, je dormais à poings fermés quand une escouade d'ERIS me sauta dessus. Après m'avoir menotté et entravé, ils m'embarquèrent *manu militari* dans leur véhicule qui démarra en trombe, sous bonne escorte. Je me retrouvai dans le 807 en short, torse nu. J'étais glacé. On me jeta une couverture sur les épaules et plaça un bandeau sur mes yeux. Ce transfert inopiné, aux mesures de sécurité disproportionnées, vers la centrale de Lannemezan dura sept heures. Je rejoignis sans aucune explication le quartier d'isolement, en short, sans mon paquetage. Le chef de détention de la centrale de Saint-Maur avait recueilli les soi-disant confidences d'un détenu, auquel je n'avais jamais adressé la parole, m'impliquant dans des préparatifs d'évasion.

J'avais choisi la plume pour m'évader, vivre des voyages immobiles, résister au temps et rester vivant. Je ne voulais plus renouer avec le passé. Mes enfants étaient le phare qui me guidait vers la liberté, malgré ma longue peine rien ne pouvait m'en détourner. L'espérance était née et chaque jour qui s'écoulait me rapprochait un peu plus d'eux. J'avais échangé l'inessentiel pour la vérité, mes certitudes pour des questions, ma fuite en avant pour un face-à-face, ma peau pour une autre peau. Écrire était ma bulle, mon oxygène pour le cœur et l'âme, comme une fenêtre sur la liberté.

J'avais été déplacé à plus de 900 kilomètres de ma famille. De ma cellule, j'apercevais les Pyrénées et la frontière espagnole. Peut-être que ce paysage m'a donné la force de me battre pour me rapprocher des miens. J'ai saisi le tribunal administratif, puis en appel les sages du Conseil d'État, qui annulèrent la décision du juge des référés par la jurisprudence M. Spinosi/Miloudi. L'arrêt me confortait dans mon droit fondamental et sommait l'AP de me détenir dans une centrale à moins de 300 kilomètres de mes enfants et de ma famille.

En promenade, la majorité des détenus tournent en cercle dans le même sens. Moi, l'éternel DPS si souvent à l'isolement, lorsque j'étais transféré dans une prison où la cour était plus grande que celle que je venais de quitter, j'effectuais de simples allers-retours à l'intérieur d'un carré délimité dans ma tête pour me préparer aux dimensions de la prochaine petite cour.

Mon corps connaissait chaque millimètre de ma cellule. Je marchais souvent les yeux fermés pour faire le vide ou réfléchir, jamais je ne me cognais. J'avais intégré au fil des années l'espace où je devais survivre.

Sept pas, et puis je tourne.

Une escapade réussie

Heureusement, la lecture et l'écriture, ainsi que les différents centres d'intérêt que je me découvrais, permettaient d'occuper à bon escient mon cerveau. En 2010, je réussis, après moult négociations avec l'AP et grâce au soutien de la CPIP, à faire venir une metteuse en scène pour créer un atelier de théâtre en impliquant des codétenus au demeurant réfractaires à la culture et à l'art.

Lors des premières séances, ils rechignaient, râlaient et traînaient les pieds pour monter sur scène. Peur du ridicule, des regards en coin et des railleries des autres. Au fil des répétitions, ils se sont pourtant pris au jeu. Sur scène, nous cumulions parfois trois siècles de condamnation pour cinq comédiens. Nous avons commencé par nous frotter à une pièce sociétale tibétaine qui racontait le triste et harassant quotidien de la vie des sherpas, ces porteurs qui gravissent les cols des montagnes chargés comme des mulets pour le compte de touristes en mal de sensations fortes.

L'élan culturel de l'AP, après s'être gargarisée de voir les quelques détenus fichés au grand banditisme et classés DPS qu'elle avait sous sa garde se prendre réellement au jeu, n'a pas tenu longtemps. Ces détenus qui hier encore se faisaient prier et débarquaient maintenant à l'atelier de théâtre parfaitement à l'heure, habillés et parfumés comme des dandys, lui ont soudain semblé louches. L'ambiance scolaire, studieuse et créative de nos travaux ajoutait encore à la suspicion. Au bout de la sixième semaine, la metteuse en scène a été remerciée.

L'atelier de théâtre était devenu une source de vie et d'énergie intarissable pour nous, mais l'AP jurait *mordicus* qu'il nous servirait tôt ou

tard à fomenter une évasion, peut-être déjà en préparation, voire imminente.

Foutaises, nous sommes tous restés dans l'horizon clos de la ronde. C'est bien connu, quand on veut tuer son chien, on dit qu'il a la rage.

La reconnaissance

Le 27 juin 2014 – j'étais alors détenu à la maison centrale de Poissy – n'a ressemblé à aucun autre jour. Nous avons joué *Caligula* d'Albert Camus. Jamais au cours de mes longues années d'incarcération je n'ai reçu un flot aussi vivifiant de reconnaissance et de souvenirs lumineux. J'entends encore résonner en moi l'écho de nos émotions partagées.

26 septembre 2014, seconde représentation de la pièce. Autre rare et bon moment comme seul l'art peut en offrir, parce qu'il est le passage de soi aux autres, parce qu'il rend le monde commun.

En octobre 2014, la directrice du centre scolaire m'a remis, connaissant mon goût de la poésie, une fiche d'inscription au prix national Blaise-Cendrars. J'avais une date limite et quelques poèmes à taper et finaliser avant leur envol. Comme je n'avais pas d'ordinateur, j'ai sollicité mes codétenus. Désireux d'avoir un retour sur mes écrits, je profitais de la moindre occasion pour leur déclamer un poème sur le palier de leur cellule, un surveillant l'air ahuri sur les talons. Pendant plusieurs semaines, les coursives de la centrale se sont transformées en un joyeux symposium. Ces joutes verbales, micro-saynètes surréalistes dans ce lieu sombre et obscur, prenaient à nos yeux tout leur sens athénien. N'en déplaise à ceux qui conspuent la culture et la poésie.

Le 25 février 2015, j'ai reçu le courrier réponse de ma participation au prix. En rouvrant l'enveloppe – le courrier étant toujours frappé par la censure –, j'ai dû m'y prendre à deux fois pour comprendre ce que je lisais. « M. le Maire de Vannes, David Robo, M^{me} Miriam Gilou-Cendrars, présidente du jury du prix national Blaise-Cendrars, sur le thème "Combattre", ont le plaisir de vous féliciter de votre prestation et vous invitent à venir recevoir votre récompense lors de l'animation poétique du vendredi 20 mars 2015. » L'un de mes poèmes était primé !

Battle de poésie

Pour la première fois depuis mon incarcération, un atelier de poésie nous était proposé. J'incitai trois codétenus à m'accompagner. Sur leurs visages, distance et étonnement. La poésie peine à creuser un sillon chez les hommes et les femmes de l'ombre, mais peut-être pas seulement. Bruno Doucey, poète, auteur et éditeur, animait l'atelier.

J'étais parvenu au cours de ma détention à initier quelques codétenus à la lecture, à l'écriture, à la poésie et au théâtre. J'avais rencontré Michel à la centrale de Clairvaux. Il purgeait depuis vingt-cinq ans une peine à perpétuité. Lors d'une pause-café dans sa cellule, alors que je lui parlais du dernier livre qui m'avait servi à voyager quelques nuits, il m'avoua ne pas en avoir ouvert un seul depuis son incarcération. Je le quittai triste et amer. Comment survivre dans une cage sans lire ? Sourire sans écrire ou sans créer ? Cela me paraissait impossible. Le lendemain, je lui proposai la biographie de Spartacus, introduisant ce célèbre prisonnier qui osa un jour se dresser face à Rome, se libérer de ses chaînes et fédérer tous les opprimés et les esclaves lors de son périple pour la liberté.

Le livre plut à Michel. Il le lut en une semaine, pris par cette incroyable épopée. Le bouche-à-oreille fonctionnant à plein en prison, d'autres codétenus souhaitèrent l'avoir. Je profitai de la brèche pour revenir quelques jours plus tard avec plusieurs ouvrages, dont deux de Jack London qui les fit voyager avec son *Vagabond des étoiles* et ses aventures à travers les forêts du Grand Nord canadien. Les promenades donnèrent lieu à de vifs échanges, dignes du *Masque et la Plume* ! C'était agréable et gratifiant de les entendre évoquer d'autres sujets que la prison, leurs arrestations et leurs procès.

Dans l'atelier de poésie, nous étions neuf, assis en cercle. Après plusieurs tours de lecture, Bruno Doucey nous demanda si l'un de nous connaissait un poème et s'il pouvait le déclamer. Un silence de cathédrale s'ensuivit, chacun regardait ses chaussures ou son voisin d'un air gêné. Je levai la main. Bruno Doucey me demanda de me mettre debout, et ce fut dans une salle du centre scolaire de la maison d'arrêt de Poissy, atelier de poésie éphémère mais ô combien vivant, que je déclamai mon premier poème. Il prit la suite, j'enchaînai et, tout en nous regardant, nous fîmes une *battle* de poésie. À toi, à moi. Je pus en déclamer sept, des poèmes autobiographiques venus au fil des années, remontés du fond de ma

mémoire. Il me demanda de dire à nouveau le dernier poème, *Rien qu'un pont*, qu'il trouvait très beau. Il le publia quelques mois plus tard.

Sarah

En août 2015, un parloir avec Sarah, que je n'avais pas vue depuis près d'un an, vint illuminer mon être tout entier. Un moment de grâce d'une rare et profonde intensité, un de ceux dans la vie d'un père qui vous marquent et vous élèvent chaque jour un peu plus. Nous avions tissé malgré le contexte des liens solides, et nos échanges étaient pour moi aussi éblouissants qu'enrichissants. En apprenant qu'elle chassait son stress en se plongeant dans la lecture des grands philosophes, je repensai à cette phrase de Montesquieu : « Je n'ai jamais eu de chagrin qu'une heure de lecture n'ait dissipé. »

Adolescente, Sarah avait déjà la capacité mentale de surmonter une épreuve ou un échec avec un discernement et une faculté d'autoanalyse singulière. Au fil de nos parloirs, j'avais remarqué sa créativité ainsi que son joli coup de crayon. Elle dessinait souvent sur un coin de table. Et je récupérais discrètement les esquisses mises en boule, prêtes à être jetées, pour les emporter tels de petits trophées dont je tapissais ma cellule. Peu survécurent aux multiples fouilles et nombreux transferts.

J'avais vu juste, Sarah poursuivait des études de styliste et modéliste à l'école ESMOD de Tunis, recevant chaque année un prix avec mention du jury. Elle avait même participé à un prestigieux défilé de mode en free-lance et obtenu le deuxième prix de stylisme.

Dans la peau d'un taulard

Poissy, lundi 25 janvier 2016. Le chef du bâtiment me convoque pour m'annoncer mon transfert au centre pénitentiaire de Lille-Annœullin. Je vais quitter pour la première fois le circuit infernal des maisons d'arrêt et des centrales, une étape cruciale pour mes perspectives d'avenir. Les CP sont le passage obligé avant un aménagement de peine. Les conditions de détention y sont plus souples, on peut obtenir des permissions de sortie.

Mardi 2 février. Départ de la maison centrale de Poissy, on se souvient longtemps de la première fois de quelque chose. J'y pense en franchissant l'imposante porte en fer forgé de la centrale sans l'effervescence sécuritaire d'un attroupement de gardes armés auquel on m'a habitué. Sur le trajet, dans la camionnette blanche sérigraphiée aux lettres de l'administration pénitentiaire, nous sommes seuls, au calme, les cinq surveillants accompagnateurs et moi. Si je n'étais pas menotté, les chevilles entravées, le transfert m'apparaîtrait bucolique, une promenade touristique.

13 h 30, arrivée au CP d'Annœullin. Après une fouille à corps intégrale toujours aussi humiliante, me revoilà au quartier « arrivants », un euphémisme, en semi-isolement pour huit jours. La règle avant de rejoindre le milieu ordinaire. *Bis repetita*, après les huit jours, je suis dirigé vers un autre quartier des punis pour encore quinze jours d'observation des observations. Ubuesque. Ma cellule donne sur la maison d'arrêt. Je dors par intermittence, sans cesse réveillé par des cris, des hurlements, des obscénités.

La majorité des détenus sont jeunes. Pour la plupart désœuvrés, incultes, avec une prédilection compulsive pour la téléréalité. Je profite d'une accalmie vers 6 heures pour écrire.

Mardi 9 février. Depuis que j'ai appris que j'allais prendre du galon, devenir grand-père, j'appelle chaque jour, deux fois par jour, mon fils, ma bru. Aujourd'hui, après le sempiternel « Salam Aleykoum, Walid, c'est papa, je ne vous dérange pas ? » il m'annonce avec la voix émue d'un tout jeune père : « Ça y est, papa, t'es grand-père ! » Aliya est née le dimanche 7 février 2016 à 17 h 45.

Tout ce que l'on s'est dit après, je ne m'en souviens pas. Une émotion intense a décollé mes pieds du carrelage anthracite. Mon corps a tangué un peu, puis de plus en plus à mesure des convulsions, chamade, bazar et montagnes russes de mon cœur.

Un peu plus tard, un flot de sentiments aussi fort qu'un raz de marée a menacé de me submerger. Mais ni le lieu ni ses occupants ne se prêtaient à un tel débordement. C'est avec les pores de ma peau et de mon âme que j'ai partagé discrètement, presque physiologiquement, la joie profonde qui me traversait.

Tard, dans la nuit, des larmes de la solitude creusent quelques sillons sur mes joues. Un court écho silencieux.

La nuit tombée,
Précipiter le songe,
La porte fermée,
Détacher l'esquif,
Le verrou claqué,
Hisser la voile.
On a moins mal quand on rêve.

Les clés

23 février 2016. Le chef du bâtiment m'a fait appeler pour me remettre la clé qui me permettra, à l'étage dit de confiance, de sortir et rentrer pendant les horaires d'ouverture : 7 h 15-12 heures / 13 h 15-17 h 30. Lorsqu'il me tend un porte-clés de couleur rouge portant le numéro 324 au bout duquel pend non pas une clé mais deux, ma main droite reste collée le long de mon corps. Je finis cependant par saisir l'objet. Les clés, quelles que soient la forme, la taille ou la matière, n'ont jamais trouvé grâce à mes yeux. Sans doute les mauvais souvenirs derrière la porte du cagibi, au sous-sol d'une HLM. Quand mon père fermait à double tour avant de dissimuler le sésame dans la petite poche intérieure de sa veste.

L'unique clé à m'avoir fait rêver, c'est la clé des champs, que nous empruntions à la volée, mon camarade de classe Pascal et moi. Nous en profitions pour chaparder des cerises mûries d'un rouge vif, juteuses, presque dégoulinantes, dans le verger qui jouxtait l'école. Agapes que nous disputions âprement aux guêpes et aux frelons déjà sur le coup, dont les bourdonnements et surtout les piqûres finissaient toujours par nous faire battre en retraite.

Je prends congé du chef de bâtiment, deux clés dans ma main, la paume toujours ouverte. Je me rends bien compte du ridicule, mais je n'ose refermer mes doigts sur l'acier froid. La seconde clé donne accès à un petit coffre qui permet de déposer ce qui nous semble avoir de la valeur et pourrait faire le menu larcin d'un codétenu malveillant.

Je remarque une inscription : EUROLOCKS, et fais immédiatement le parallèle avec la triste et honteuse actualité concernant le sort de milliers de migrants, dont nombre d'enfants, chahutés par les flots, puis à terre par les extrêmes, démunis, harassés de fatigue, laissant derrière eux un pays à feu

et à sang. J'aimerais dans l'instant ouvrir avec cette petite clé les portes de l'Europe et du monde.

Une frontière,
Un enfant réfugié qui rampe.
Les barbelés de l'espoir.

La frontière de la langue

On peut se trouver exclu par la barrière de la langue. En remontant très loin dans mes souvenirs, je revois les sourires moqueurs qui accompagnaient mon père lorsque nous entrions dans un magasin ou cherchions à récupérer, de bureau en bureau, un document administratif. J'entends encore les commentaires douteux sur son illettrisme, son accent arabe prononcé. Je ne saisissais pas tout, je maîtrisais encore mal le français, mais je devinais dans l'expression des visages le mépris pour l'étranger.

Mon père était certes illettré, mais pas dupe. De retour à la maison, il revenait sur le sujet, les yeux vitreux, l'air dépité, et m'exhortait à manier convenablement la langue. J'avais mal pour lui, c'était si rare de le voir la mine défaite, lui l'analphabète blessé par un obus en 1944, lui qui tirait de sa singulière bravoure sur les champs de bataille, de Monte Cassino à Diên Biên Phù, une fierté légitime.

Inconsciemment, à travers son désarroi, je compris très tôt l'importance de la rhétorique et du verbe. Pour apprendre, je lisais parfois jusque tard le soir, à l'aide d'une lampe torche afin d'éviter de réveiller mes frères. Souvent, je tombais de sommeil, les yeux brûlants, sableux, mais la tête fourmillant de voyages, d'épopées, de romances. Promesses du bonheur à venir comme les déclarations d'amour enflammées, les petits billets que je glissais discrètement dans la trousse ou le cartable des filles et qui me valaient quelques francs succès.

Face contre sable

J'ai tout de suite reconnu mon écriture sur l'enveloppe. J'ai déposé la

lettre sur la table avant de vérifier le nom de l'expéditeur : « Jeux poétiques de Vannes ». J'avais reçu l'an passé le même courrier m'annonçant que l'un de mes poèmes était retenu et primé. Je me suis débarrassé de l'agrafe retorse pour lire : je venais de remporter à l'unanimité du jury le prix national Blaise-Cendrars 2016 pour mon poème *Face contre sable* sur le thème Guerre/Paix.

Je n'en croyais pas mes yeux, mais le carton d'invitation officiel signé du maire de Vannes, accompagné du menu du repas donné à l'occasion de cette joute poétique, a battu en brèche mes derniers doutes. J'étais ému et fier d'être reconnu pour mon travail, ma sensibilité et ma passion des mots.

La nuit a été mouvementée. Mes rêves m'ont transporté çà et là à travers le monde et les océans aussi loin que Gilgamesh lors de son épopée. Je me souviens de m'être vu perché sur le grand mât d'une caravelle, les voiles battues par un vent du sud. Je profitais de cette chaire improvisée pour déclamer à tue-tête, sans être entendu, ni même écouté, un peu à la manière du poète que l'on croit fou dans *Chronique des années de braises* de Mohammed Lakhdar-Hamina.

Comme la remise du prix avait lieu le 20 mars, j'ai rempli un dossier de permission. Refusé. La JAP reconnaissait mon travail d'écriture, mais une permission lui semblait prématurée, compte tenu de mon arrivée récente dans l'établissement.

FACE CONTRE SABLE

Il fuyait la guerre et ses atrocités
C'était un réfugié
Il venait de Kobané
Une terre assiégée.

Durant le périple
Pour rejoindre l'Europe
Il avait pour seule couverture le ciel et les étoiles
Pour unique matelas les pierres et la terre

Sur une mer chahutée
Son bateau a chaviré

Son père n'a pu le sauver
On l'a retrouvé échoué

Face contre sable
Joues à demi immergées
Les bras le long du corps
Il ne jouait pas, il ne dormait pas
Le petit garçon sur la plage

Il était mort le Gavroche
Linceul d'émotion
À la face du monde

Il s'appelait Aylan
Il avait trois ans
Il ne dormait pas, il ne jouait pas,
Le petit garçon sur la plage.

Une semaine après l'annonce de mon prix est née ma seconde petite-fille, Laya, premier enfant de mon fils Yanis, avec un mois et demi d'avance. Dieu merci, elle va bien, sa maman aussi. Que d'émotions, de joie et de tristesse à la fois.

J'étais un père absent, je suis un grand-père absent.

La mélancolie d'un dimanche matin

En octobre, je me suis inscrit à une formation vidéo. Sous la houlette du réalisateur Joseph Césarini, nous disposions de dix jours pour réaliser un court métrage à partir d'images d'archives. Une première pour moi qui ne m'étais jamais essayé à associer les trois moyens d'expression que sont les mots, l'image et le son.

Nous avons commencé par visionner une heure d'archives de l'INA avant de dessiner les quatre images qui nous avaient le plus marqués. Mises bout à bout, nos esquisses donnaient une direction. À nous d'imaginer ensuite un story-board, de raconter une histoire. Pendant quelques jours j'ai douté, ramé. Alors que je commençais à perdre confiance en mes mots,

Joseph Césarini a su me remobiliser. Il m'a demandé de prendre un peu de recul, et là, eurêka ! Les mots sont revenus et ont pris finalement tout leur sens à l'écran.

Au-delà de la joie d'avoir réalisé mon premier court métrage, *La Mélancolie d'un dimanche matin*, de l'accord de principe de la JAP pour ma première permission à l'occasion de la projection, j'étais heureux d'avoir rencontré une personne telle que Joseph Césarini, dit José. Au moment de son départ, alors que je lui tendais la main pour le saluer, il a tenu à me faire la bise. Nous nous sommes retrouvés dans les bras l'un de l'autre pour une franche et fraternelle accolade.

De retour en cellule, je n'ai qu'une hâte, créer le plus possible, mélanger les genres en me confrontant chaque fois à quelque chose de nouveau. À l'écriture et à la poésie devenues mon quotidien, je veux associer le cinéma, le montage, le théâtre, les ombres chinoises et images animées, le reportage... Je rêve de créer une représentation poétique et musicale avec Raphaël et Sébastien, deux amis qui ont participé activement à la mise en scène de *Caligula*.

Ce rêve se réalisera deux ans plus tard, en mai 2018, au collège des Bernardins. À l'occasion d'une permission.

Un rêve,
Un espoir qui jaillit,
L'anticipation du bonheur.

Mercredi 12 avril 2017.

Départ précipité vers le centre national d'évaluation (CNE) de Fresnes, après six heures passées non à méditer mais à subir le temps oppressant de la salle d'attente de la maison d'arrêt. Ses premiers occupants avaient vu juste en la surnommant « Fresnes-la-Vilaine ». Rien n'a changé depuis mon départ dix ans plus tôt. L'accueil tout d'abord, froid comme l'hiver. On tient à la réputation de la maison qui régale : on me scrute, on me fait mettre tout nu, on met mes affaires sens dessus dessous, bref, on me réduit à un numéro d'écrou, à une empreinte papillaire.

Jeudi 11 mai.

Un atelier de poésie s'est ouvert dans une vieille salle aux murs décrépis couleur chaux où l'on n'a moufté mot depuis belle lurette. Un endroit aussi incongru qu'inattendu. Et puis un vieil homme apparaît. Jacques se présente. Ancien ingénieur des Ponts et Chaussées, il raconte son métier et retrouve les étoiles de cette époque. Ses yeux battent des cils, comme un jeune goéland des ailes, étonné de son premier vol. Depuis dix-sept ans, il s'est fait du haut de ses quatre-vingt-quinze printemps passe-muraille, passe-mot, passe-peine à la maison d'arrêt de Fresnes. Il a su garder l'esprit vif, le pied alerte, ainsi que l'enthousiasme des mots et des premières fois. Cet atelier, malgré le contexte, l'ambiance délétère, est propice à de nombreux voyages, à de riches échanges et à une émotion communicative.

Vendredi 19 mai.

Cet après-midi, nous avons la chance d'assister à une conférence sur le Louvre. Gagné par l'enthousiasme des intervenantes, je les suis tel un touriste débarqué à Paris le long des salles et des œuvres du musée. Un voyage immobile dans le temps de l'histoire et des hommes.

Mardi 23 mai.

Une matinée pas tout à fait comme les autres, une couleur différente, une chorale de gospel dont les voix reviennent de très loin et racontent des histoires, des histoires humaines. Nous avons quitté la salle vidéo pour traverser un champ de coton. Les esclaves arpentent les terres et les bâtisses cossues de leurs bourreaux. Leur chant se mêle au cliquetis des fers.

Samedi 17 juin.

La vie me manque, ici on ne vit pas, on survit. Dans une ellipse de temps et des flash-back incessants. La dynamique de la vie, il faut l'ancrer chaque matin en soi ou risquer de rejoindre le panier à légumes. L'oisiveté est le sédatif le plus commun du détenu. Tout me manque, comme ces matins où dès l'aube je me levais d'un bond, trop heureux d'être libre. Le Vieux-Port de Marseille s'éveillait, le chant des mouettes perçait le silence, les commerçants déballaient leurs étals, les cafetiers installaient leurs terrasses face à une mer d'huile aux reflets d'argent. À l'horizon, le soleil pointait ses premiers rayons.

J'entrais dans une boulangerie artisanale, l'odeur du pain chaud et des viennoiseries appétissantes me chatouillait les papilles. Je faisais une razzia sur les pains au chocolat, les croissants au beurre et les pains aux raisins. Chez le primeur d'à côté, j'achetais les fruits dont ma mère raffole. Des nèfles, des grenades, des fraises et des abricots. Un petit bout de l'Algérie se profilait à l'horizon de la grande bleue. Je retrouve, intactes dans ma mémoire, les petites ruelles aux effluves de poissons, les échoppes colorées du haut d'Alger que j'arpentais avec mon père avant de redescendre vers le port. Je regardais, envieux, les passagers des bateaux qui filaient vers le large, sans savoir qu'un jour je traverserais la Méditerranée pour émigrer en France.

Lundi 21 août.

Ça y est, je suis à nouveau l'heureux grand-père d'un garçon cette fois, prénommé Adam, né le 14 août 2017 à 18 heures. Longue vie à lui et félicitations à ma belle-fille, Rebecca.

Je me sens porté et grandi par ce merveilleux cadeau de la vie.

Jeudi 4 janvier 2018.

Me revoilà devant ma table d'écriture à l'heure où les brumes se dissipent lentement avant de s'élever et de disparaître dans le ciel, volutes évanescentes. Le silence est là, bien présent, comme par magie, dans la prison qui somnole.

Je revis les deux jours de permission passés chez mon ami Fabrice, à Paris. Le matin, je me suis précipité par la fenêtre du salon pour grimper sur le toit et scruter l'horizon, telle la vigie sur le mât du bateau. Chaque fenêtre éclairée, un phare. Chaque forme humaine, une rencontre. Après avoir voyagé à 360 degrés avec les yeux de la première fois, je suis descendu prendre un double expresso au café du coin, saluant chaque quidam que je croisais. Je me suis installé en terrasse, le jour à peine levé, il flottait une tranquillité dans l'air. Je me sentais bien, l'esprit léger, l'âme apaisée, dans ce nouveau monde. Assis là à regarder la comédie humaine s'éveiller sous mes yeux, je retrouvais ma place, mon altérité, mon humanité. J'étais à l'intérieur de l'intérieur, et non une parenthèse, un matricule, un dossier. Au plus profond de moi vibrait la membrane de la joie, la joie d'exister. Un miracle.

La prison aurait pu me tuer, l'exécution de ma peine me détruire. À plusieurs reprises, j'ai failli sombrer dans la violence, la haine, le ressentiment. Seul contre tous, claquemuré des années dans une cellule d'un quartier d'isolement. Dieu merci, ils n'ont pas réussi à me couper des autres, de moi-même. La lumière de la vie est restée allumée en moi comme une liseuse, pour éclairer chaque nuit ma solitude, mon désarroi.

Mercredi 24 janvier.

Bientôt six jours que nous sommes enfermés vingt-trois heures sur vingt-quatre à cause de la grève scélérate des surveillants. Nous subissons de plein fouet la privation de liberté avec tout ce que cela englobe et, depuis vendredi, nous sommes devenus les otages des syndicats de l'administration pénitentiaire. Ni plus ni moins. Leur véritable but est de nous faire péter un plomb afin de prouver la dangerosité de leur métier, bénéficier d'une prime, de matériel de sécurité et de défense, de Taser, voire d'armes de poing ou de fusils à pompe. La chouette panoplie du cow-boy dans une coursive, comme au bon vieux temps du Far West.

En plein spleen. François Cheng, invité de *La Grande Librairie*, me tire

de mon « cachot humide » et me redonne l'envie de partager des mots. Je l'écoute, captivé, dire le magnifique quatrain de Jeanne d'Arc :

Puis vint cette voix,
Environ l'heure de midi,
Au temps de l'été,
Dans le jardin de mon père.

Je suis traversé par une vibration dont il reste quelque chose : une pelote de mots. En fermant les yeux, le soir, je la prends dans mes mains et la déroule petit à petit. Peut-être le fil d'Ariane pour trouver l'issue de mon propre labyrinthe, méditer paisiblement les mots, mieux décrire le soi, mieux entendre la vie, pour m'ancrer plus profondément au cœur de l'émotion et la partager. Les nuages se dissipent, l'horizon s'éclaircit. Je devine la tendresse qui m'attend dans les bras de ceux que j'aime.

Samedi 17 mars.

Cinq jours de permission, cinq jours de bonheur et d'émotions, les unes plus fortes que les précédents. Ah, mon cœur, ces montagnes russes... Quelle joie d'être entouré, choyé par ses enfants, ses amis, cela faisait une éternité que les sentiments n'avaient plus cours au quotidien. Mes errements, comment pouvait-il en être autrement, avaient laissé des traces. Je n'avais pas vu mon fils Rayane depuis trois ans. Je l'ai trouvé changé, amaigri. Ses yeux tristes se sont embués lorsqu'il m'a pris à part et m'a dit : « Papa, donne-moi des souvenirs avec toi. »

J'ai étouffé les sanglots qui menaçaient de m'emporter. Je venais de ressentir la souffrance de mon fils, celle que j'ai infligée à tous mes enfants. L'amour que je ressens pour eux m'a sauvé. Tout au long de ma détention, il m'a porté, élevé, bonifié. Il m'a aussi permis de tirer un trait définitif sur mon passé et de découvrir l'essentiel. Mais la culpabilité, je le sais bien, restera jusqu'à mon dernier souffle. Mes enfants sont les victimes collatérales de mes actes. Ma peine exécutée, je devrai leur rendre des comptes sur mes mauvais choix, mes longues absences et le manque affectif indéniable sur lequel ils se sont construits.

Je devrai aussi, *inch Allah*, leur donner des souvenirs.

Dimanche 8 avril.

La porte sculptée du musée de l'Institut du monde arabe une fois franchie, je me trouve catapulté dans un conte des *Mille et une Nuits*. Les toiles, céramiques, tapis et calligraphies évoquent les échoppes colorées d'un souk et racontent en silence une aventure singulière. Je découvre des artistes arabes contemporains ainsi que des poèmes préislamiques. La guide du musée, passionnée et passionnante, m'embarque littéralement. Le génie de la lampe sourit en moi.

Quelques jours auparavant, nous avions honoré un rendez-vous tout aussi étonnant au palais de justice de Lille, non pour être jugés, mais pour présenter nos travaux vidéo. Une haie d'honneur composée de hauts magistrats flanqués de leurs greffiers nous attendait. Notre reportage portait sur leur travail. Après la projection, j'ai lu un texte au nom de tous les stagiaires de la formation :

« À l'initiative du projet et de ces rencontres citoyennes inédites et improbables, M^{me} Cécile Dangles, juge de l'application des peines, nous a permis de poser un autre regard sur les femmes et les hommes de loi. Cette proximité a favorisé l'échange et la découverte de l'autre dans un contexte très différent de la mise en accusation. Nous avons aussi pris conscience de nos propres responsabilités et du besoin inextinguible de recouvrer notre place dans la société. Nous plaidons tous pour l'entrée concrète de la justice restaurative au sein des établissements pénitentiaires. "L'espérance est une vertu héroïque." Georges Bernanos. »

Après la salve d'applaudissements de circonstance, j'ai vu arriver vers moi, à ma grande surprise, un groupe de magistrats. À sa tête, une procureure de la République et sa greffière qui tenaient à obtenir une copie de mon texte.

Je me suis entretenu un moment avec la procureure, elle officiait au tribunal de l'application des peines de Versailles et se souvenait du *Caligula* que nous avions joué à deux reprises à la centrale de Poissy, en 2014. Elle se souvenait également qu'*alias Caligula* était incarcéré pour vols à main armée. Le déjeuner dans un kébab couru de Lille s'est montré à la hauteur de nos attentes et a eu raison de notre faim de loup.

Mercredi 25 avril.

Un long et âpre combat s'annonce, peut-être le plus larvé, à mener de

front, seul. Le sentiment d'injustice atteint son paroxysme lorsqu'on est détenu dans une prison où l'on bafoue vos droits les plus élémentaires, où l'on vous stigmatise par votre profil pénal – c'est le cas depuis mon incarcération –, mais aussi en raison de vos origines, votre couleur de peau, votre religion. Jamais tout au long de ma détention je n'ai rencontré autant de mépris pour l'autre. Un quarteron de fachos sous le couvert d'un uniforme suffit à donner le *la* de l'ignominie la plus basse, la plus vile, au mépris de toute déontologie. Leur comportement et leurs agissements poussent au repli sur soi, au communautarisme, au radicalisme, et sont contre-productifs pour l'homme et la société. Pousser les hommes vers leurs instincts primaires laisse des traces indélébiles.

Lundi 7 mai.

La cour de promenade est ensoleillée,
je marche seul, les souvenirs emmêlés,
retrouvant à peine le parfum et la couleur d'un instant,
je devine des formes aux visages évanescents.

Des choses à raconter, des bouts de rêve éveillé, des émotions et leur chamade. J'ai pris une grande bouffée d'oxygène, bienvenue, un peu comme celle que l'on attend, les poumons prêts à exploser, avant de remonter à la surface et d'inspirer profondément.

J'ai retrouvé mes amis autour de dîners merveilleux où chacun y est allé de sa boutade, de son bon mot, surtout après quelques verres de vin.

J'ai aussi eu la chance de pique-niquer trois fois de suite avec ma fille au bord du canal Saint-Martin. J'avais vu Sarah se transformer au fil des parloirs. La petite fille d'hier est désormais une femme accomplie, heureuse dans sa vie. Malgré la séparation, la prison, nous n'avons jamais cessé de nous parler. À chaque parloir, à chaque appel, nous nous apprivoisions un peu plus. Et nos retrouvailles à l'air libre nous rapprochent encore.

Les retours de permission sont d'une violence difficile à exprimer. Dans le taxi, j'aperçois au loin les miradors et les murs d'enceinte de la prison. Ils se rapprochent, s'agrandissent, se dilatent, comme si leurs ombres, parasols de béton, ne voulaient rien laisser filtrer de la clarté du soleil aux hommes qui tournent et tournent en promenade. Devant la grande porte, solitude et désarroi.

Jeudi 26 juillet.

Tôt ce matin, j'ai senti la brise effleurer mon désir de liberté. L'air a un goût de fraises acidulées, un peu comme les bonbons que j'achetais en cachette à l'épicerie proche de notre maison à Villeneuve-sur-Lot, avant d'aller à l'école.

Un grand jour, mon fils Malik, l'aîné, m'apprend la naissance de mon second petit-fils, Aïmen, le béni. Après avoir raccroché, je regagne ma cellule d'un pas léger, mais la gorge nouée et le cœur en bazar.

Mercredi 22 août.

De retour de ma perm de dix jours, par où commencer ? Si je me pose cette question, c'est que ma tête est pleine de souvenirs, de vie, de liberté et de rencontres. Cinq jours de joies intenses et profondes, auprès de ma mère. Un séjour qui m'a revigoré. J'ai retrouvé auprès d'elle et de mon petit frère l'amour en famille, la tendresse, l'affection, et l'odeur alléchante de son café tôt le matin. Puis vers midi, le fumet de ses bons petits plats. Je garderai intactes ces matinées, ces soirées où, assis l'un en face de l'autre sur son balcon fleuri de bégonias et d'hortensias, nous avons revisité avec mélancolie et beaucoup d'humour notre passé. À mesure que remontait l'aiguille du temps, son visage tantôt s'éclairait, tantôt se figeait. Pas toujours drôles ni simples, les histoires de famille. Trente ans que je n'avais retrouvé le giron familial, un bout de famille, ni même touché et ressenti, tout près, l'amour d'une mère, d'un frère. Dans la grande bleue, je nageais, je flottais dans le bonheur, et ce bonheur, pour la première fois, s'étendait à perte de vue. Au-delà de l'horizon, au-delà de toutes mes espérances et de mes prières. Je marchais, je marchais, le regard curieux de tout, je souriais à tous ceux que je croisais, même aux chiens, je marchais, j'étais libre, j'étais heureux, j'étais ici et maintenant, bien présent, bien vivant, bien enraciné, bien humain.

Après ce merveilleux séjour à Marseille, mon ami Raphaël, qui m'hébergeait à Paris, m'a proposé de le rejoindre sur un terrain de boules au bord du canal Saint-Martin où il disputait une partie avec ses amis Clément et Fifi. Les loupiotes accrochées aux branches des arbres donnaient au canal un air de fête. Leurs reflets irisés dansaient sur les vaguelettes laissées par le passage des bateaux.

Me voilà donc à 22 h 30, une boule de pétanque à la main, en train de

placer. Je tenais avec Raphi et Clément avec Fifi. La partie, disputée avec fair-play, s'est éternisée. Ils marquaient un point, on revenait au score. J'ai beaucoup ri avec ces camarades de jeu qu'à l'exception de Raphi je ne connaissais pas une heure plus tôt. Le feeling est bien passé et nous nous sommes revus le lendemain. Le glas de la revanche avait sonné : nous les avons battus à plate couture, 11 à 3. Rendez-vous a été pris pour la belle, peut-être la belle pour moi aussi, la liberté, la vie !

Le soir, j'ai invité tout le monde à dîner avec Isabelle, une belle et grande âme, quinze ans d'amitié dans les parloirs insalubres de toutes les maisons d'arrêt et les centrales de France. Jo, Tourqui et Ali, trois vieilles connaissances, des amis, des frères de plus de trente ans, étaient aussi de la partie. L'ambiance était joyeuse et animée. À la fin du repas, nos deux crooners Ali et Tourqui ont entamé à voix haute, comme à leur habitude, le répertoire des chansons françaises. Tous les convives se sont alors lancés dans un karaoké improvisé. J'étais heureux de voir mes amis heureux.

Durant ces quatre jours passés ensemble, j'ai découvert une autre facette de mon ami Raphaël. Je le savais, depuis notre aventure théâtrale commune, bienveillant, ouvert, passionné, drôle. J'ai trouvé un être d'une gentillesse et d'une empathie extraordinaires. Alors que je préparais mon sac, destination prison, je l'ai trouvé les yeux embués, les larmes au bord des cils. Chez lui, je me sens apaisé. La vue sur les toits de Paris, sans barreaux ni grilles, avec des couchers de soleil, des aurores à 380 degrés, nos déclamations de poésie accompagnées d'un piano à 5 heures du matin, les tirades de Caligula. Après d'innombrables « À ta santé, vive la liberté », je m'endors à la cime de Paris, léger comme un monarque sous le vent.

Je me régale, je me délecte des petites choses de la vie, les merveilles du quotidien. M'en emplir comme on respire, revenir avec poésie dans la société, avoir ma place. Rêver en homme libre, agir en homme bon. Vive la liberté, l'amour, la paix, la vie !

Depuis que je suis revenu de ma merveilleuse épopée, je revis la fugace émotion d'un toucher de main. C'était une matinée ensoleillée, je sortais du ciné où je venais de voir mon premier film, libre : *Le monde est à nous*. Elle prenait un café seule en terrasse. Raphaël, qui m'accompagnait, la connaissait, nous avons échangé un bref moment, je l'ai trouvée sympa, avenante et curieuse de l'autre. Ce n'est qu'au moment de nous quitter, à l'instant où elle m'a touché, pressé le bras puis la main, que j'ai ressenti quelque chose de fort, de rare, une explosion de sensations. Sur le chemin

du retour je trouvais au canal Saint-Martin des airs d'océan...

Après avoir regagné ma cellule, j'ai eu besoin d'écrire sans chercher les mots un court poème sur ce dialogue silencieux de nos mains.

J'attends des mots, j'attends ses mots, j'attends la réciprocité de nos mots, j'attends la vie, j'attends d'autres touchers de mains, frôlées, lents, presque ralentis, pour mieux vivre, pour sentir que nous sommes deux.

Samedi 22 septembre.

J'ai vieilli en prison sans le voir, pas de regard posé sur moi au fil des jours, des mois et des années qui se sont consumés. Elle ne m'a pas écrit. Je mets ce énième emballement sur le compte de l'intensité du manque, ma soif de partager et de vivre des moments de symbiose avec une femme. Je suis depuis trop longtemps dans un microcosme masculin, un désert affectif.

Ça sent le transfert, je pense courant du mois de novembre. Je ne les ai pas comptés, mais j'ai dépassé la vingtaine d'établissements, voire plus. L'AP a pris un malin plaisir à me faire bourlinguer par tous les trous du cul de basse-fosse. Champion du tourisme carcéral, de quoi rendre fou. Les dés sont jetés, le compte à rebours enclenché. Quoi qu'il advienne, il me faudra arracher un peu de joie aux jours qui filent.

Jeudi 20 décembre.

Peut-être les dernières pages écrites de l'intérieur. Tout s'accélère, s'enchaîne et s'emboîte à la vitesse grand V. Jamais je n'aurais imaginé franchir les dernières épreuves aussi sereinement. Depuis que j'ai entrepris de raconter mon histoire, en mars 2014, je me sens libre pour la première fois, un peu comme si la vie reprenait déjà le dessus. J'appréhende un peu le trop-plein après le vide abyssal. Je suis pressé et curieux de découvrir l'écriture du dehors, de laisser mes premiers mots, libres, glisser sur une feuille blanche.

Jeudi 10 janvier 2019.

Une nouvelle vie m'attend derrière une date, plus qu'une nouvelle vie, une forme de renaissance, une autre peau.

Je détestais les calendriers, voilà que je les aime. Ils représentaient un

temps infini, le vide en quelque sorte. Le calendrier de 2019 aux couleurs des pompiers de Paris qui trône aujourd'hui sur ma table s'inscrit dans le présent et le plein à venir. Gare au trop-plein ! Je sens qu'il se trame quelque chose, comme une libération.

Jeudi 17 janvier.

Mon voisin de cellule, Phong-Poen, originaire du Cambodge et résident de Barcelone, surnommé « fin de peine », a passé l'après-midi guilleret à préparer son paquetage et vider sa cellule. Libérable demain matin, son billet d'avion est déjà aux greffes. J'ai plaisanté en comparant son état à celui du jeune marié au seuil de la chambre à coucher, puis je suis parti téléphoner. Vers 17 h 30, à l'heure de la fermeture des portes, je l'ai à peine reconnu. Il avait coupé ses longs cheveux et rasé sa barbe. Ses yeux rougis et son air de chien battu m'ont poussé à lui demander si ça allait. On venait de lui signifier qu'il n'était plus libérable. La justice espagnole avait faxé un refus d'entrer sur le territoire le 8 janvier 2019, soit neuf jours plus tôt. L'administration d'Annœullin a attendu la veille de sa sortie pour le lui annoncer, alors que, et c'est là tout le machiavélisme, elle lui avait notifié sa date de libération pour le 18. Je ne sais pas si je supporterais ce terrible stratagème. Je souhaite que la sagesse de Confucius l'habite et l'apaise.

Vendredi 25 janvier.

Je passe au tribunal de l'application des peines pour ma première demande de libération conditionnelle. Levé à 5 h 10 suite à la ronde du maton, qui n'a pour qualité première ni la discrétion ni le sens du respect d'autrui. Je trottine une petite heure pour m'aérer les poumons et l'esprit, je suis zen, mais une pointe de stress sourd quelque part en moi. La liberté, la vie sont au bout du chemin, à moi de faire les derniers pas en évitant de trébucher si près du but.

Samedi 26 janvier.

Je suis passé au tribunal. La juge n'a fait que disserter à charge sur mon passé durant deux heures vingt. Un dézingage en règle, une énième élimination de la société. J'ai été naïf, très naïf de croire que le mot

« réinsertion » s'adressait aussi à moi. Pourquoi s'obstiner à m'enfermer dans mon passé ? J'en suis sorti.

J'ai mal dans mon corps, mal à l'âme. J'oscille entre larmes et cris, entre le désespoir et la mort.

Lundi 18 février.

La nouvelle est tombée, mais pas la bonne. Après plus de quarante-sept jours et nuits de tension hors norme, je suis à présent fixé sur mon sort, condamné définitivement à vivre dans le passé. À l'annonce du rejet, j'ai accusé le coup, chancelant, cœur et tripes compressés. Tout est à refaire, à reconstruire, car tout est en ruine, mais ai-je encore la force, l'énergie, la volonté ? Je suis comme disloqué de l'intérieur. Où vais-je puiser les ressources, où ? Peut-être dans des tréfonds que je n'ai pas encore sondés.

Mercredi 27 février.

5 h 6. Je me réveille oppressé, comme si ce matin mon âme aussi était emprisonnée. La prison est plongée dans le noir. Je tire le rideau de la fenêtre et m'assieds devant ma feuille blanche. La vie est peut-être là, sur les lignes de mon cahier de brouillon. Me voilà catapulté en terre aride à la recherche de traces, d'empreintes humaines ; celles des écrivains et poètes qui ont initié et nourri ma soif ardente d'aventure, d'amour et de liberté, dont j'ai lu et peut-être compris les phrases, l'urgence d'écrire pour affranchir et réunir les hommes. Je suis les pas du *premier homme* et embrasse l'Algérie, son amante. S'il est quelqu'un au cœur plus algérien que le mien, c'est Albert Camus. Dans son sillage, je retrouve le plan de la casbah d'Alger, ses ruelles bondées aux effluves d'épices et d'encens. Plus bas, le chemin qui serpentait vers le port où, assis à l'ombre de la tonnelle d'un café, des légumes et des fruits frais plein le koffa en osier blanc tressé, je sirotais une citronnade maison bien fraîche en attendant mon père et les poissons frais, rougets, dorades, sardines, dont il raffolait, achetés sous le manteau à un ami pêcheur.

Et puis d'un coup, je ne sais pourquoi, je me pose une question : « Et si Napoléon n'avait pas jeté l'ancre en Algérie ? »

Jeudi 14 mars.

Ce matin, je suis sorti pour me rendre à l'hôpital passer un scanner. Je me suis installé au fond du bus comme à l'époque où mes copains et moi partions en classe verte. Le nez collé à la lunette arrière, nous réservions nos plus vilaines grimaces aux automobilistes. J'y ai aussi appris quelques chansons salaces avant de les reprendre à tue-tête.

J'ai profité du changement de ligne dans le petit village de Gondecourt pour déguster un vrai café dans l'unique bistrot, en face de l'église. À l'intérieur, accoudé au zinc, je dévisageais discrètement les quelques clients occupés à gratter, l'un un ticket de Millionnaire, l'autre un Cash, à l'aide d'une pièce de monnaie. Cette pièce porte-bonheur conservée précieusement au fond d'une poche comme un talisman qui nourrit des rêves de gagnants après chaque journée de labeur. Un homme a relevé la tête, m'a regardé puis salué. Je lui ai souri en retour. Peut-être que ce sourire chaleureux lui a parlé, il s'est levé pour me rejoindre au comptoir. Après les présentations d'usage, il a sorti de sa poche le dernier CD de Johnny Hallyday qu'il a brandi comme un totem sous mon nez, en déclarant que c'était son artiste préféré au monde. Une incongruité pour certains, mais j'étais heureux d'entendre un inconnu me parler de ce qui le touchait et l'émerveillait. Se sentant écouté, il s'est mis non à fredonner, comme je m'y attendais, mais à chanter à pleins poumons les dernières chansons de son idole. J'étais son seul public, les autres ont à peine levé les yeux. À la fin de sa performance, je l'ai félicité. Il a pris congé de moi, fier comme Artaban.

Mercredi 27 mars.

Le comble pour un taulard, c'est de ne pas trouver le temps d'écrire. Aujourd'hui a lieu la projection de mon troisième court métrage, réalisé avec Ruben lors d'un *workshop* de dix jours. Fraîchement débarqué et originaire de Curaçao, Ruben ne parle pas un mot de français. Nous n'avons eu pourtant aucun mal à nous comprendre. Notre film s'intitule *We can't lock up time*, « On ne peut pas enfermer le temps ». Cette phrase lui a été inspirée par ma longue détention. Il m'a dit un jour : « Le maton peut t'enfermer dans ta cellule, mais il ne peut pas enfermer le temps. »

14 h 30. La projection de l'avant-première s'est bien déroulée. Nous

avons eu d'excellents retours. Ce troisième film à jamais inscrit dans une bande numérisée ne m'appartient plus, un peu comme les poèmes que j'écris et que je déclame. Et ça me va très bien. Mais d'un seul coup, c'est le grand vide : plus d'image, plus de son.

Réau, le 3 mai.

Mes premières pensées vont à mes jumeaux Sofiane et Rayane qui soufflent leurs vingt-quatre bougies. Longue vie à eux, que Dieu les garde et les protège. J'ai gardé un souvenir déchirant de leur naissance, le 3 mai 1995, alors que j'étais incarcéré depuis cinq mois. J'étais le seul coupable, le seul responsable. J'ai bien conscience d'avoir fait preuve d'un égoïsme démesuré en faisant des choix incompatibles avec le statut, le devoir d'un père. Je pousse la réflexion plus loin, l'urgence derrière laquelle je me suis drapé n'en était pas une. En la brandissant pour me convaincre et me dédouaner de mes actes, j'ai enfoncé un peu plus la dague que je m'étais plantée en plein cœur. Mes regrets, mes remords sont à la hauteur de mes souffrances. Il y avait un autre chemin, une autre issue. Je ne sais comment ni par quel miracle je suis sorti de cette peau, de cette mue que j'ai observée se dessécher dans un coin de ma cellule.

Dimanche 19 mai.

Tôt ce matin, un épais brouillard menace d'envelopper toute la prison. Je le regarde descendre de sa lenteur sûre, avaler un à un, avec gourmandise, les miradors. Ce brouillard ami efface derrière sa cape immaculée la laideur qui colle aux murs.

Un regard, un sourire, et mon âme tout entière s'illumine, tant elle a manqué de tes yeux posés sur moi, de tes mains caressantes, de tes mots qui consolent. Où es-tu ? Je ne le sais pas, je ne t'ai pas encore trouvée, mais que j'ai hâte, mon amour, de te prendre dans mes bras et de rester là, immobile, tous les deux enlacés. Peut-être es-tu là, tout près, je ne te vois pas, je ne t'entends pas. Parle plus fort, mon amour, chante, chante, l'hymne à l'amour, que je puisse entendre résonner le timbre de ta voix. Où es-tu ?

Samedi 8 juin.

C'est la tête pleine et torturée que j'aborde cette dernière semaine avant l'appel. Je suis en mode induction, tout reste à l'intérieur, mes émotions, mes doutes et mes espérances.

Vendredi 14 juin.

Ça y est, les dés sont jetés depuis 16 heures, le sésame de ma liberté est entre leurs mains, je suis resté deux heures face à des magistrates au demeurant plus ouvertes et à l'écoute qu'en première instance. De mon côté, j'ai été meilleur qu'en janvier, j'ai pu dire mon désir sincère de transmission et de réparation. La jeune procureure, après s'être comme de coutume étalée sur mon passé, a émis un avis défavorable à mon aménagement de peine.

Vendredi 28 juin.

Ajourné.

Un mot que je ne garderai pas dans ma boîte, de peur qu'il annihile tous les autres. Cela ne veut rien dire, ou plus exactement cela signifie que la décision n'est pas rendue ; elle le sera à une date ultérieure, fixée au 29 novembre 2019, rien que ça. Comme s'il fallait un peu plus de cinq mois pour diligenter une enquête employeur ! Ça demande un mois en général, deux maxi.

En première instance, le tribunal n'avait même pas sollicité d'enquête employeur, prétextant qu'il s'agissait d'un emploi de connivence, que l'entreprise était fausse.

Samedi 29 juin.

Après avoir lu, relu, analysé et disséqué toutes les formules, les doubles sens du rapport de la cour d'appel de Douai, j'en déduis que les magistrats tiennent absolument à ce que je passe par la case semi-liberté. Cette expression me tarabiscote et m'horripile, comme si l'on ne pouvait bénéficier que d'une moitié de liberté après en avoir été privé totalement. Je ne suis pas chaud pour me taper un an de semi-liberté, j'ai des amis qui sont passés par là et je les ai entendus fulminer, rager souvent, très souvent, au

bout du fil, parfois à la limite du point de non-retour. Et c'est parce que j'étais dans une cellule, la même qu'ils avaient occupée durant vingt-cinq ans, que je suis parvenu à les raisonner. Toujours dedans, je leur rappelais combien ils l'avaient attendu, combien ils l'avaient rêvé, ce dehors.

Dimanche 30 juin.

Il s'est passé quelque chose d'extraordinaire dans la cour de promenade cet après-midi.

Je marchais sous un soleil de plomb, devisant avec Baba, un camarade d'infortune, lorsque soudain un autre, planté dix mètres devant nous, nous a fait signe de nous arrêter à grand renfort de moulinets comme sur un tarmac ! Et puis, l'index collé aux lèvres, de nous retourner silencieusement. Nous pensions avoir perdu quelque chose de compromettant, mais après un demi-tour parfaitement synchronisé, nous avons vu, à un mètre seulement, sur le macadam brûlant, une magnifique colombe ! La robe immaculée, les plumes arrière ouvertes en éventail. Nous étions subjugués, et pour cause, c'était bien la première fois qu'il nous était donné d'assister à un spectacle aussi grandiose ! Jamais colombe ne s'était invitée dans la cour bondée, grillagée, cernée par des barbelés et qui plus est encore plus laide qu'une vulgaire volière ! Chacun retenait son souffle, figé. Nonchalamment, en dodelinant du cou, l'oiseau s'est dirigé avec grâce vers le robinet mal fermé qui laissait couler un filet d'eau. Et puis, sans crainte, il a picoré les gouttelettes cristallines qui l'éclaboussaient par intervalles. Un jeune a chuchoté : « Hé ! les gars, ça, c'est un signe de Dieu ! Il faut qu'on fasse tous un vœu, et vite. » Un autre, plus loin, les mains en porte-voix, a renchéri tout aussi discrètement : « Ouais, c'est vrai, il a raison ! Même chez nous les voyageurs, on les mange pas, ces bêtes-là ! Ça porte bonheur ! » Chacun y allait de son commentaire avisé tout en maintenant la position. Puis un ancien grisonnant a murmuré dans les graves : « En vingt piges, j'ai eu le temps de m'en farcir, des reportages et des docs animaliers. Notre invitée de marque a juste pris un coup de chaud à cause de la canicule, elle cherchait un point d'eau, c'est tout ! Et dès qu'elle aura étanché sa soif et repris quelques forces, elle s'évadera d'ici... »

Juste à côté, un petit bonhomme filiforme surnommé « Moustique » qui écoutait religieusement l'ornithologue en admirant la colombe comme un enfant le Père Noël, lui a glissé à l'oreille : « Je donnerais tout pour me

transformer en branche d'olivier et m'évader d'ici dans son bec, au nez et à la barbe des matons ! » Retrouvant un peu sa contenance, il s'est empressé d'ajouter : « Garde ça pour toi, l'ancien, je ne veux pas passer pour une olive. »

À l'heure de regagner nos cellules, alors que dame Colombe prenait ses aises sous le filet d'eau jusqu'à s'ébrouer bruyamment, il fallait nous voir nous déplacer sur la pointe des pieds, lentement, presque au ralenti et en silence, sur les recommandations de l'ornithologue un peu singulier.

Ce *flash-mob* carcéral improvisé aurait valu d'être immortalisé. On aurait cru la cour de promenade changée en lune et nous en astronautes. Le corps et l'esprit flottant, légers, aériens, comme en apesanteur.

Par les fenêtres encore éclairées, des voix montent dans la nuit, faisant chacune l'inventaire de la colombe. Pour la première fois depuis longtemps, les envolées littéraires des anges de la téléréalité ne sont pas le centre des conversations.

Merci, dame Colombe. Bon vent ! Et reviens-nous souvent...

Mercredi 17 juillet.

LA TENDRESSE TORTURÉE

Ce matin j'ai pleuré
des larmes et des cris

Te voir mon petit
sur toi-même replié

l'âme démontée
la tendresse torturée
l'esprit écartelé

m'écrase et me terrasse
le cœur et les entrailles

Et j'ai mal, trop mal
de te savoir prisonnier

encore plus mal
de ne pouvoir te délivrer

La vision terrifiante de l'un de mes jumeaux, Sofiane, sur la couchette d'une cellule est revenue me hanter. De tout le temps que j'ai passé en prison, les sept mois d'incarcération de mon fils ont été les plus terribles. En 2016, à la sortie d'une discothèque, Sofiane n'avait pas hésité à défendre l'oncle d'un ami pris à partie par un énergumène alcoolisé à la carrure imposante. Sur un seul coup de poing, il l'a mis K.-O. Ne le voyant pas se relever, il a appelé lui-même les pompiers. Malheureusement, l'homme est tombé dans le coma quelques heures plus tard. Sofiane s'est procuré le numéro de sa mère et l'a appelée tous les soirs pour prendre des nouvelles. Une semaine après la rixe, il a été placé en garde à vue puis jugé en comparution immédiate. Un an ferme avec mandat de dépôt. Alors qu'il s'effondrait en larmes dans le box, la procureure lui a demandé s'il tenait à finir comme son père, avec trente ans de réclusion criminelle. Entretemps, l'homme de la boîte de nuit était sorti du coma. Je suis persuadé que mes antécédents judiciaires lui ont porté préjudice, comme si je l'avais condamné.

Dans cette terrible épreuve, père et fils emprisonnés, là encore les mots nous sont venus en aide. Jamais Sofiane ne m'a écrit avec autant de sincérité et de profondeur. Je lui répondais par de longues lettres et des poèmes qui, me disait-il, lui faisaient du bien. J'ai eu, un jour, le privilège des privilèges de recevoir une lettre accompagnée d'un poème qu'il avait lu et tenait à me faire partager. Au-delà de nous rassurer, de nous réconforter, les mots faisaient jaillir une force insoupçonnée qui, lui comme moi, nous a permis de tenir. Je profitais de chacune de mes lettres pour lui parler de littérature, d'art, essayant de le faire voyager, l'invitant à découvrir quelques écrivains et poètes, quelques ombres dans la clarté d'un tableau.

Comme l'écrivait Camus, « si l'art m'est nécessaire, c'est qu'il ne se sépare de personne et me permet de vivre, tel que je suis, au niveau de tous ».

Mes codétenus rient lorsque je leur explique, certes maladroitement mais sincèrement, que créer en prison m'a porté, transfiguré, et aussi permis de dénouer mon enfance. Tous ces cahiers, tous ces carnets que j'ai noircis, je les trimballe avec moi depuis quelques années. Il fallait que cela sorte, que cette transmission par l'écrit devienne l'éveil indispensable.

L’ennui en prison ankylose l’esprit, et le perd. N’avoir rien à faire, rien à attendre, c’est devenir inutile.

Lundi 22 juillet.

Ce matin, je pense à Aude Siméon, mon ancienne prof de littérature et de théâtre, devenue au fil de notre correspondance bien plus qu’une amie. Une tata, un ange gardien, une âme sœur en quelque sorte. Aude est le phare qui s’est mis à scintiller pour éclairer mon horizon malgré les murs, les grilles, les esprits étroits et mal intentionnés qui me cernaient. Grâce à cette lumière, j’ai pu apercevoir et contourner nombre de récifs, sur lesquels, sans nul doute, je me serais échoué. Je pense à elle et à son mari Paul qui lutte contre un cancer depuis de longs mois. Malgré l’épreuve, elle continue de donner de son temps et un bout de son âme aux autres. Une grande Dame, dont j’ai gardé précieusement tous les mots qu’elle glissait discrètement dans mon devoir à rendre, ainsi que les lettres nourries d’humanisme et de générosité. Aude est l’antidote au désert culturel. À la maison centrale de Poissy, elle a œuvré activement contre le dessèchement des esprits, et notamment du mien. D’abord par de merveilleux et singuliers voyages en Littérature, puis en nous embarquant dans une belle aventure théâtrale. Sa devise en filigrane : rester curieux de l’autre et du monde. Ses mots, reçus souvent dans des moments de doute, parfois de renoncement ou de colère, ont toujours eu sur moi un effet salvateur. J’aimerais beaucoup les partager avec d’autres. Certains êtres justifient le monde, le rendent plus beau rien que par leur présence.

Mercredi 7 août.

J’oscille sur la crête de la colère, et lutte contre moi-même pour ne pas redescendre dans l’arène faire le coup de poing. Je vais devoir passer une évaluation psychiatrique. Une aberration dont les experts se serviront, l’heure de la sortie venue, pour témoigner que je ne peux retrouver ma place dans la société après autant d’années d’incarcération et que, par conséquent, il me faudra une longue période de réadaptation assortie de mesures de contrôle et de coercition. Je me sens désemparé. Je ne maîtrise depuis fort longtemps plus rien de ma vie. La prison m’a coupé et me coupe toujours des moments essentiels dont un être normalement constitué a

besoin. Il est 5 heures du matin et je me sens atrocement seul dans cette cellule dont j'ai battu chaque millimètre carré.

Samedi 14 septembre.

Ça y est. J'ai obtenu une date, une date de sortie, comme un sésame, comme des bras qui s'ouvrent, des bras amis gigantesques qui montent de la terre jusqu'au ciel. En rentrant mercredi du terrain de sport, j'ai trouvé le courrier de ma CPIP sur la table de ma cellule. Je l'ai lu et relu. Étrangement, je n'ai rien ressenti. J'ai essuyé tant et tant d'échecs que je n'y crois pas. Il y a si longtemps que je survis entre quatre murs. J'y croirai vraiment l'ordonnance de remise en liberté en main, et davantage encore quand je marcherai de ma cellule à la sortie.

Quatre mois, plus que quatre mois et je m'en irai, sans me retourner, sans jamais oublier. Une nouvelle vie m'attend, à moi de la réussir, à moi de la chérir, à moi d'y graver les mots justes.

Jeudi 3 octobre.

Une bicyclette, ma bicyclette rouge comme la robe de Claudine qui bougeait dans le vent.

Un souvenir en bouscule un autre, c'est la cohue dans ma tête. Me revient la colo, ma première colonie de vacances, au camp du Lampiot dans l'Aude. J'avais huit ans. Le car nous a conduits vers une clairière d'herbe grasse cernée par la forêt. Des lampions multicolores pendus comme des boules de Noël sur des branches de sapin délimitaient la lisière, une ligne Maginot féerique que nous ne devions franchir sous aucun prétexte. Selon la rumeur, d'étranges créatures mi-loup, mi-chèvre, des dahus, peuplaient la forêt. Je me suis tout de suite senti bien dans ce havre de paix au milieu de la nature, loin des peurs et des bleus. Nous logions dans des dortoirs et les repas étaient servis au self de la cantine, où je m'installais aux avant-postes du rayon dessert.

J'ai vu mon premier film dans un cinéma géant à ciel ouvert, sous les étoiles qui scintillaient haut dans le ciel : *Crin Blanc.* Une aventure unique pour l'enfant écorché que j'étais.

L'une des monitrices m'avait pris sous son aile. Elle avait sans doute reconnu chez moi une faille, un mal-être, et m'a raconté les péripéties de

son exil en France, où elle avait débarqué parmi les *boat people*. Ses seins aux jolis et fiers mamelons pointant sur leurs aréoles couleur café sont les premiers que j'ai jamais vus. Dès que j'en avais l'occasion, je me jetais dans ses bras.

Les jours de douche, Alain et moi nous faisions la courte échelle et, en équilibre précaire sur les épaules de l'un ou l'autre, nous nous rincions l'œil derrière la fissure du mur en Placo qui séparait nos sanitaires de ceux des filles. Il nous fallait d'abord tirer à la courte paille le veinard qui grimperait en premier de cordée. Le pilier devait par ailleurs surveiller l'entrée inopinée des monos. À cause de la buée, nous distinguions à peine les formes de nos copines, qui, cela dit, n'en avaient pas beaucoup. Elles n'étaient pas en reste et faisaient de même à travers la lucarne donnant sur le vestiaire des garçons.

Un après-midi, alors que nous déambulions en file indienne sur un sentier escarpé bordé de pins et de cyprès, Alain et moi avons profité d'un instant d'inattention des monos pour bifurquer prestement et nous enfoncer dans la forêt. Pourquoi ? Aucune idée, cela s'est fait comme ça, presque naturellement, sans même s'être concertés. De vrais apprentis chenapans, inconscients, en mal de liberté et d'aventure. Tapis sous une haie de pins parasols, ravis et fiers d'avoir semé tout le monde, nous nous sommes évertués pendant plusieurs heures à débusquer les insectes et larves qui grouillaient sous l'humus recouvert d'aiguilles et de résine collante comme de la glu. Quand la nuit a commencé à descendre, notre inquiétude a grimpé d'un coup. Nous étions perdus au milieu d'une forêt inconnue. Il nous fallait rapidement rejoindre le groupe avant la nuit noire, mais par où, par quel chemin ? Après avoir tourné en rond, nous avons décidé de poser des repères à l'aide de branchages. Qu'elles étaient loin, les lumières scintillantes et rassurantes de la colo ! Alain, peu habitué à ce genre d'escapades, s'égosillait par intermittence, mais seul l'écho nous revenait. Je tentais de le rassurer en saluant son courage de vrai scout, de dur à cuire. Nous avons avancé main dans la main, l'autre devant le visage, jusqu'à une petite clairière où se croisaient trois chemins. Assis au milieu de ce carrefour en terre, transis de froid, nous avons attendu les secours. Une fugue, une simple fugue de six heures qui a cependant mis un terme au séjour d'Alain. Ses parents furieux sont venus le chercher et ont même menacé de poursuivre la colo. Mon père ne s'est pas inquiété outre mesure, une petite escapade nocturne en forêt pour un enfant de huit ans : une

broutille, une légère escarmouche sur le chemin initiatique d'un combattant. À mon retour dans le giron familial, il m'a même félicité d'avoir fait preuve de courage et de dextérité pour avoir déterré seul, à la main, un obus de mortier de 39-45. À l'inverse des responsables de la colo horrifiés par ma découverte. À huit ans, j'étais pourtant un démineur né.

Jeudi 17 octobre.

Anniversaire de ma tendre Sarah. En 1994, je vivais en proscrit et la vie, contre toute attente, est venue illuminer mon horizon.

Lundi 21 octobre.

L'ultime échéance pointe son nez lentement, presque subrepticement, ce sera le mardi 29 octobre vers 9 heures, en visioconférence avec le TGI de Douai. Coïncidence fortuite ou fait du destin – je penche pour la seconde option –, c'est à Douai que vingt-deux ans plus tôt, en mai 1997, je suis passé pour la première fois aux assises.

J'espère que les magistrats auront bien mangé, bien baisé et bien dormi. Il serait temps, plus que temps de passer à autre chose, la vie ! Je sais que je quitterai ma cellule pour une autre pendant un an. Je devrai rentrer chaque soir, en dehors – il y a plutôt intérêt – des week-ends. Il faudra lutter, patienter encore une année avant d'être vraiment libre.

Mercredi 23 octobre.

Ultime rebondissement, le service de police engagé par la rapporteuse du TAP pour vérifier la réalité de mon CDI n'a toujours pas donné suite. La demande a été faite le 28 janvier 2019 et nous sommes le 23 octobre. Mon aménagement de peine sera examiné dans six jours, cherchez l'erreur ! Du stress, toujours du stress, encore du stress, alors que tout devrait avancer, si ce n'est rouler.

Depuis hier, une vieille gamberge me traverse, une vilaine gamberge, tout peut être remis en question.

Dimanche 27 octobre.

Les mots se font prier depuis quelques jours. Je subis la pression de l'échéance à venir ; mes nuits sont courtes et mes insomnies récurrentes.

Un petit moment de répit, de vide après le trop-plein de ces dernières semaines : ce matin, j'ai repris le chemin de la salle de boxe. Cela faisait cinq ans, cinq ans déjà, que je n'avais pas enfilé les gants. Le prof était à la hauteur, la séance âpre et efficace. Nous avons fini lessivés, bons pour la douche. Me voilà requinqué, même si, les avant-bras congestionnés, j'ai du mal à tenir mon stylo.

Mardi 29 octobre.

C'est le jour J. La nuit a été courte mais ce matin, étrangement, la fébrilité cède la place à l'apaisement. Fin prêt pour le dernier round, je ne m'en laisserai pas conter. Je suis décidé à batailler pour recouvrer ma liberté, c'est aujourd'hui ou jamais.

L'audience n'a duré qu'une heure, une heure seulement, et pour une fois tout s'est ouvert, tout est passé du rouge au vert, couleur à laquelle la magistrature ne m'a nullement accoutumé. Devant les cinq magistrats, deux de plus pour les gros dossiers, j'ai exprimé mon état d'esprit du moment en quatre phrases et conclu par deux autres concises mais percutantes. Pour la première fois, les magistrats ne m'ont ni enfermé dans mon passé ni réduit à mes actes d'hier. Hormis le procureur, qui a émis un avis réservé, c'est-à-dire défavorable, sans cependant user de coups bas ni de termes virulents. Bref, je la sens bien, je la sens très très bien même, comme jamais auparavant.

Ah, la vie, un vrai *space mountain*, un triple huit géant avec des loopings à faire blêmir un cascadeur. Dans mon épopée rarement romanesque, souvent dantesque, plus d'ammoniaque que d'eau turquoise, plus de solitude que de rencontres, plus de dangers qu'un seul cyclope à ses trousses, plus d'absence que de Pénélope retrouvée. Mon esprit s'égare, vole, plane un long moment avant que je ne reprenne la barre. Il est 16 h 3 et j'ai le vague à l'âme.

Mercredi 4 décembre.

La brume se dissipe, l'horizon s'éclaircit, et ce matin je sens au loin la

vie qui frémit, c'est un peu la révolution dans ma tête. Mes pensées se bousculent, se dédoublent ; c'est la foire, la farfouille des pensées. Je ne trouve pas les mots pour décrire mon état, à l'heure où la sortie approche enfin après plus de vingt-deux ans derrière les barreaux. Je passe quasiment à chaque seconde de la joie au doute, de la fébrilité à la paralysie. Encore neuf jours avant de recevoir l'ordonnance. Le « encore » me revient comme un boomerang. Depuis mon incarcération, il a rythmé mon espace-temps. Encore vingt ans, encore quinze ans, encore dix ans, encore cinq ans, encore un mois...

Jeudi 5 décembre.

Fin prêt pour ma séance de boxe. Les mots de Christian Bobin entendus hier à *La Grande Librairie*, qui lui a consacré une soirée spéciale, résonnent encore dans ma tête. Ce poète sensible et humaniste m'a touché dans le mille. Je ne connaissais de lui, une réelle tare, que cette citation : « Écrire, c'est dessiner une porte sur un mur infranchissable, et puis l'ouvrir. » Je l'ai gardée comme si elle s'adressait à moi.

Mais je m'éloigne, je digresse, je circonvolutionne avant de revenir à mon sujet, la liberté !

Malheureusement, je ne recevrai la notification de la décision que le 13 décembre, un vendredi.

La sortie est à portée de main. J'ai entendu tout à l'heure la douce voix de ma fille. Je l'aime. Il me tarde d'être pour elle et ses frères un père plus présent, plus patient, et pour mes petits-enfants un grand-père affectueux et, je l'espère, amusant.

Lundi 9 décembre.

En Algérie, le dégagisme de l'oligarchie au pouvoir depuis l'indépendance est en marche, et rien ni personne ne pourra l'arrêter. La voix du peuple, de sa jeunesse pleine d'espoir viendra à bout de la junte militaire. J'aimerais beaucoup lors de ma prochaine permission déclamer un ou deux poèmes dans ma langue maternelle.

Je n'en parle pas ou très peu avec mes codétenus, mais c'est incroyablement déroutant, toutes ces choses qui me traversent au point que je ne trouve plus le sommeil.

J’entends chaque nuit se rapprocher la fanfare de la liberté.

Mercredi 11 décembre.

La prison s’éveille, des portes métalliques claquent, au micro le surveillant dans son bocal s’en donne à cœur joie. Aller de Bidule à l’atelier, l’infirmerie, retour de Machin du parloir, du sport... Certains matins, les matons s’essayent à des vocalises administratives, une sorte de karaoké carcéral, avant que le brouhaha ne mette un terme à leurs prétentions artistiques.

Je traverse une indescriptible révolution à l’aube de ma libération, je me surprends souvent à contempler le ciel, les nuages, les nuances de couleurs avec l’émotion de la première fois.

Jeudi 12 décembre.

La séance de boxe initialement prévue à 8 heures a été annulée sans explication. Ici, c’est bien le seul endroit où l’on ne vous communique jamais le motif d’une annulation, d’un retard, d’une absence. Les seuls à devoir se justifier, c’est nous, les hommes de l’ombre, les sous-hommes, les pestiférés, la chienlit, les rebuts de la société, ceux dont la parole ne vaut pas un kopeck, ceux qu’on isole et qu’on préfère laisser brûler vifs dans leur cellule en cas d’incendie plutôt que de les faire descendre en promenade. Ceux dont la femme n’est jamais prévenue de leur transfert, ceux qu’on éloigne de leur famille, de leurs enfants, pour qu’ils s’éloignent d’eux-mêmes. Ceux à qui on colle une pastille rouge dans le dos comme une première sommation avant de tirer dans le tas. Ceux à qui on ôte la raison même d’exister, de se battre, de penser, d’espérer, de se bonifier. Ceux qu’on exhibe à l’extérieur comme des monstres de foire, harnachés, menottés, entravés, encerclés par des clowns cagoulés et armés jusqu’aux dents. Ceux qu’on fait sursauter chaque nuit en faisant claquer l’œilleton toutes les deux heures.

Les quelques magistrats auxquels j’ai été confronté n’ont pas tous fait preuve d’équité, tant s’en faut, leur ego surdimensionné suintait dans leurs décisions, parfois leur perversité affligeante les poussait à refaire le braquage en direct comme on refait le match, dix, quinze, vingt ans plus tard. D’autres, ils sont rares, ont pu voir autre chose, tout autre chose en

moi, en me donnant leur confiance. Les magistrats du TAP de la maison centrale de Moulins m'ont accordé en 2012 un relèvement de ma période de sûreté. En 2016, le 16 décembre très exactement, Cécile Dangles, juge de l'application des peines, m'a tendu la main en m'accordant ma première permission de sortie dans le cadre de la fête du court métrage au Carreau du Temple. Sur le papier, il me restait encore neuf ans à purger. Elle a pris le risque alors que personne ne voulait miser sur moi, « vieux cheval de retour » qu'il fallait maintenir dans le box, loin du pré, des fleurs, du vent, et surtout de ses semblables. Dans la foulée, elle m'a accordé ma première perm famille de trois jours. Un geste fort qui a fait son chemin en moi. J'étais redevenu un homme, avec des devoirs et des droits, dont celui, primordial, de renouer des liens affectifs et sociaux pour mieux reprendre pied dans la cohésion sociale. Elle a aussi reconnu et encouragé mon travail d'écriture en cellule alors que d'autres ne voyaient en moi qu'une imposture de pseudo-poète. Sa main tendue ne restera pas vaine.

Vendredi 13 décembre.

7 h 9. C'est le jour de l'annonce. Il était temps.

Je suis épuisé nerveusement et physiquement. À ce rythme-là, je ne tiendrai pas longtemps. Il me faut retrouver un cycle de sommeil et maintenir mes séances de sport afin de garder le pas alerte et l'œil vif d'un jeune vieux taulard qui déambulera bientôt sur les pavés de la capitale. J'aimerais retrouver la caresse chaude d'une main en franchissant la porte de la grande muraille en béton. Que nos doigts s'entrelacent, que nos paumes s'effleurent, que nos lèvres se frôlent et qu'enfin nos rires fusent. Hélas ! je la franchirai seul comme à l'aller, mais toujours debout, amant de la vie.

10 h 10. Je pourrais appeler l'avocat mais je ne le fais pas. Pour cette fois, pour cette dernière fois, j'attends que la réponse vienne à moi. Qu'elle entre sans frapper, par effraction, comme l'amour, et me dise quand je sortirai de ma cage.

16 heures. J'ai arpenté toute la journée la triste coursive bondée aux yeux de pluie, où seuls les néons s'illuminent tandis que les esprits s'assombrissent, jour après jour, pas après pas, à cause de l'oisiveté, du

matraquage de la téléréalité, avec ses envolées à la Toto, des chansons de rap vulgaires et insipides, bref, de tout ce qui vous rend plus ignare que vous ne l'êtes.

Mardi 17 décembre.

Je n'ai pu, chose rare, aller au bout de mon footing, l'esprit trop torturé, le corps croulant de fatigue. J'ai finalement appelé la secrétaire de l'avocat, qui m'a appris la nouvelle, la bonne nouvelle que j'espérais. Curieusement, je n'ai pas fait de saut de cabri, encore sous le coup de la tension et de la pression nerveuse. J'ai appelé ma fille Sarah, mais suis tombé sur la voix monocorde et nasillarde de son répondeur, idem avec mon amie, ma pote Gaëlle, et c'est mon frérot Raphi qui a eu la primeur : 5 janvier 2020.

Mercredi 18 décembre.

6 h 4. À la fraîche devant ma table d'écriture qui a repris des couleurs, tout comme moi, je m'apaise sans pouvoir encore retrouver le sommeil.

Ce matin, j'ai parloir, mon ami Luis va en profiter pour me déposer mon colis de Noël, le dernier, le vingt-deuxième. J'ai comme l'impression que la course folle dans laquelle j'étais engagé s'est ralentie puis arrêtée. Je suis au bord d'un chemin et je vois défiler mon passé comme un paysage évanescent devant moi. Je vais, au fil des jours, désormais comptés, me délester de toutes ces choses entreposées en vrac. Un grand ménage de printemps pour l'hiver.

16 heures. À peine le temps de faire redescendre la pression intérieure et de me réjouir qu'une nouvelle tuile me tombe sur la tête. Je viens d'apprendre que la JAP de Réau a purement et simplement annulé ma permission de cinq jours au motif, tenez-vous bien, que mon aménagement de peine est proche. Et de m'accorder uniquement onze heures, de 6 heures à 17 heures, le 1er janvier, jour férié. Kafka est de retour.

Samedi 21 décembre.

19 heures. Je me pose, je m'apaise, laisse libre cours à mes pensées qui

voguent vers le large, vers demain. J'ai eu le bonheur de m'entretenir avec mon fils aîné, après plus de six mois. Je lui ai manqué, il a eu du mal à raccrocher, ça m'a touché et remué. Nous avons hâte de courir et nager ensemble, cela lui tient à cœur depuis longtemps, depuis vingt ans. La culpabilité n'est jamais loin. J'ai été un père absent, moins sûr et moins présent que le vent.

À moi de faire en sorte qu'il reste quelques traces de notre passé, quelques souvenirs de notre présent dans le futur.

Mercredi 25 décembre.

Mon père me manque. J'aurais tant à lui dire aujourd'hui d'hier. Nous n'avons fait que nous chercher, nous croiser, nous entrechoquer durant quarante-sept ans.

Mardi 31 décembre.

7 h 50. Les mots se chargent de doute. De quoi seront faits mes lendemains ? Pourrai-je m'adapter à la semi-liberté, à ses contraintes du dedans-dehors, du dehors-dedans ? Serai-je encore seul pour mener les combats à venir ? Y aura-t-il de la joie, de la tendresse, de l'amour pour moi quelque part de l'autre côté ?

Vendredi 3 janvier 2020.

Jour J moins 3. Ça y est, c'est l'heure de ranger, de plier bagage : le meilleur, le plus beau moment pour un taulard. Je suis dans un état second, mais il me manque encore le vent pour que mes premiers pas deviennent réels, pour que je bascule vers la liberté, la vie, l'amour. En parlant d'amour, j'imagine l'émerveillement, le bonheur intense de redécouvrir les plaisirs charnels...

Mardi 7 janvier.

19 h 15. Paris, la Santé. Il faut que je me dépêche d'écrire, c'est le trop-plein dans ma boîte à mots. Je vis une expérience incroyable,

extraordinaire. Il me faut trouver le temps de graver ces mots de « semi-liberté » qui flânent toute la journée de 6 h 15 à 19 heures.

Je commencerai réellement mon activité de chauffeur livreur lundi 13. En attendant, je reprends lien avec la vie en entreprise et fais connaissance avec mes futurs collègues de travail. Ce n'est pas une mince affaire de voyager dans des rames de métro bondées, surchauffées et nauséabondes en période de grève. Vivement la retraite !

Le matin, je prends mes quartiers pour déguster un vrai chocolat chaud accompagné d'un croissant au beurre fondant à souhait, dans une brasserie, Au Réveil Samaritain, dont l'ambiance conviviale et le personnel affable m'ont tout de suite plu.

Lundi 13 janvier.

Mon premier week-end d'homme à moitié libre s'est bien passé. Beaucoup de choses à raconter mais peu de temps pour les écrire, tout à fait l'inverse de ce que je vivais à l'intérieur des murs. Il est 8 h 30, je suis à Montsoult, dans la salle de repos de la société. Le silence constant qui règne dans cette zone artisanale me surprend et m'apaise.

Ce week-end, je vais retrouver mes grands garçons et mes petits-enfants, un moment de grâce après tant d'absence et de souffrance.

Jeudi 23 janvier.

Je pensais être le revenant de l'autre côté des hauts murs, mais ce sont eux que je côtoie dans les transports en commun ou lors de la pause-café au bistrot du coin, les revenants. Le monde n'est plus celui que j'ai laissé : numérique, mécanique, électrique, hypnotique. Plus personne ne se regarde, ne se parle, ne se sourit. Chacun est l'étranger de son voisin, de son vis-à-vis, les yeux rivés, presque collés à son smartphone, sa tablette. Je ne me retrouve pas dans ce nouveau monde à la *Blade Runner*. J'ai décidé qu'une fois mes obligations achevées, je m'en irai au soleil près de la nature, des animaux – la vraie vie.

Mardi 28 janvier.

Encore dans un café, il est 8 heures, le jour se lève, découvrant un ciel

bas et gris. J'en profite pour coucher quelques mots malgré les bruits de vaisselle, le bourdonnement des voix des clients qui se racontent la soirée de la veille ou leurs tracas quotidiens. Ce matin, la mélancolie enfle dans l'air. Je me sens un peu triste, seul, toujours seul, à errer comme un vagabond dans les rues de la capitale. Par la baie vitrée, enfoncé dans mon siège, je regarde la ruche humaine déambuler sans discontinuer.

Dimanche 9 février.

Nous sommes trois dans la rame qui file en se tortillant comme une chenille. Un homme debout, capuche sur la tête, le visage à moitié recouvert d'une écharpe, fixe le lointain, le regard vide, presque éteint. De l'autre côté du wagon, une femme se tient debout face à moi. Je suis assis et me sens tout petit devant elle. Elle a l'air différente, présente et irréelle à la fois. Nos regards se croisent, se décroisent discrètement, un coup à toi, un coup à moi. Elle m'inspire, je sors mon cahier. Je la sens suivre des yeux ma main qui galope avec la fougue d'un cheval arabe sur la feuille. Lorsque je relève la tête pour mieux la raconter, elle me sourit. J'aime ses tresses et sa peau métissée, et plus je la regarde plus je la trouve belle. J'ai envie de lui parler, d'entendre le son de sa voix. Je dois descendre à Denfert-Rochereau, peut-être que...

« Bonsoir, madame, je tenais juste à vous dire que vous m'avez inspiré quelques mots dans la rame du métro.

— Ah bon ? Je viens d'arriver ce matin même des États-Unis. Ça fait du bien de voir qu'il y a encore des personnes qui se regardent et qui se parlent.

— J'aime aussi ces moments suspendus de la rencontre. Très bonne soirée à vous, madame. »

Lundi 17 février.

Samedi, j'ai déclamé de la poésie dans le cadre d'un événement en partenariat avec un colloque d'artistes algériens sur le thème de l'Algérie et de sa jeunesse qui manifeste chaque vendredi pacifiquement. Trois de mes enfants étaient présents, Malik, Sarah et Sofiane. Manquaient Walid, Yanis et Rayane, l'autre moitié de mon cœur. Un moment si rare pour moi, l'éternel absent.

Samedi 21 mars.

Ma semi-liberté vient seulement de se concrétiser, je commence tout juste à profiter pleinement de la vie auprès de mes enfants, de mes petits-enfants et de mes amis, que surgit le coronavirus ou Covid-19, l'alien riquiqui du XXIe siècle. Il bouleverse la société et le microcosme de la prison. Ennemi invisible, impalpable, passe-muraille, presque virtuel, mais qui tue, lamine, ronge et effraie. Une peur nouvelle dans ce siècle, celle du migrant microscopique. Me revoilà confiné, enfermé dans une cellule du centre de semi-liberté durant le week-end. La semaine, je bénéficie d'une dérogation pour exercer mon emploi de chauffeur livreur.

Samedi 28 mars.

Il n'a fallu qu'un coup de fil, celui de mon amie Gaëlle, pour bouleverser le cours de ma vie d'ex-taulard en semi-liberté confiné. J'étais rageur, me voici abattu par la terrible nouvelle : notre cher ami et grand frère Olivier n'en a plus pour longtemps. Ce n'est pas ce fichu virus qui le terrasse, mais un cancer du foie. Je pense à lui, mon frère de prison et de combat. Mieux, je communie avec lui en faisant défiler tous les riches et bons moments passés ensemble, ainsi que toutes les luttes, toutes les injustices des longues peines, et du système qui broie, qui lamine, et qui tue.

Vendredi 3 avril.

Malgré le confinement, la vie qui s'est arrêtée, joyeux anniversaire, mon cher fils Walid.

J'ai l'impression d'avoir été projeté dans une autre dimension. Les cafés et restaurants fermés, les rues désertes où les rares passants masqués et gantés s'écartent les uns des autres, les contrôles de police à chaque coin de rue, les discours anxiogènes des médias, semblent annoncer la fin du monde.

Mercredi 15 avril.

J'ai eu à peine le temps de profiter de deux petits week-ends de liberté et puis, hop, on m'a remis au trou. Moi qui à l'intérieur rêvais déjà des jours fériés du printemps, j'ai vite déchanté. Je vais les passer cloisonné, confiné

dans une cellule de la maison d'arrêt.

Vendredi, j'ai été testé positif à la Covid-19. Je n'ai pas trop compris ce que le médecin tentait de m'expliquer au téléphone, dans ma tête une maudite cellule reprenait place et forme. Je ne me rends pas sur mon lieu de travail pour éviter de contaminer mes collègues, qui prennent régulièrement de mes nouvelles. Chaque appel, chaque message me touche et me réconcilie un peu plus avec mes semblables.

Je me déconfine de la cellule dès 6 h 30 pour me rendre chez mon ami Raphaël, qui m'a laissé son appartement. Seul. Je passe mes journées et mes soirées seul. Je fais le constat amer et surprenant que mes échanges étaient plus nombreux à l'intérieur qu'à l'extérieur.

Dimanche 1er novembre.

Hé ! je suis toujours en prison ! À nouveau confiné dans une cellule suite au reconfinement décrété le 28 octobre 2020 par Emmanuel Macron. Retour à la case départ, celle que je n'ai jamais tout à fait quittée depuis un quart de siècle.

Je devais comparaître devant le TAP pour basculer de la semi-liberté au bracelet électronique, mais, manque de pot, on a oublié de m'inscrire sur la liste des comparutions...

5 janvier 2021.

Attendre quelque chose... ou quelqu'un. Ça me fait tout drôle d'embarquer vers un autre horizon que celui d'une cellule. C'est le pas léger, bien qu'un peu tremblant, que je transfère mon paquetage dans mon véhicule de société garé juste devant la prison. Il fait clair et le ciel m'apparaît plus haut, plus vaste, plus majestueux que jamais. Sur un air de Goldman, *Envole-moi*, le soleil en point de mire, ma camionnette vrombit, bondit de feu rouge en feu vert. C'est une journée avec après tant de jours sans.

9 novembre 2021.

Retour en prison.

Lorsque Claudine Figueira, présidente d'*À cœur ouvert*, m'a sollicité

pour participer à Sycomore, programme éducatif et citoyen à visée restaurative, j'ai tout de suite dit oui.

La veille de la première rencontre, j'ai senti s'éveiller en moi quelque chose de nouveau, un rôle que je devais tenir, le mien, tout simplement.

Devant la grande porte du centre pénitentiaire de Réau, je n'en mène pas large, le souffle court, le cœur et les tripes compressés.

Après les formalités d'usage, je franchis le premier sas, et vois défiler mes premières années à l'isolement.

En passant les suivants, les années ici ou là au gré de ma tournée des prisons de France défilent en kaléidoscope.

Je ne me sens pas marcher, mon corps flotte.

Dans la salle d'activité aux murs craquelés de tristesse, couleur chaux, debout comme pétrifié, j'attends les femmes de l'ombre. Je suis sorti de mon corps, je me vois arriver à leur place, elles ont pris l'empreinte de mon visage.

J'aimerais qu'elles trouvent leurs mots de secours, ces mots qui, comme une bouée à laquelle je me suis cramponné, m'ont sauvé.

Pour les inciter à chercher leur rime, je leur livre un peu de moi. Un poème écrit en prison, *Les mots sous la peau.*

Au fil de nos six séances, chacune à son rythme, elles se prennent au jeu.

Ces dix-sept femmes m'ont bouleversé.

Mon départ a été encore plus douloureux que leur arrivée.

Je suis sorti avec mon badge, sous les regards émus de mes collègues de Sycomore, elles ont regagné leur cellule, toujours seules, mais avec peut-être un peu d'espérance.

Merci d'être venues, de nous avoir fait confiance, de nous avoir fait grandir en nous donnant un peu de vous.

Merci pour vos beaux poèmes, de vrais cadeaux. Les mots, je le sais, n'en doutez plus, guérissent et fédèrent.

LES MOTS SOUS LA PEAU

Des mots pour exiler la haine
et faire rentrer la vie
Des mots pour résister le jour
et voyager la nuit
Des mots pour fissurer les murs
et faire passer l'amour
Des mots pour rencontrer les autres
et se trouver soi-même
Des mots pour découvrir le monde
et lui offrir sa paume
Des mots pour ranimer ses souvenirs, le temps
et mieux penser demain
Des mots pour s'accrocher, se raccrocher
à la natte humaine et avancer.

KHALED

Es-tu fou, vraiment libéré ?
Après avoir pris 45 points de suture,
Fait la moitié.
Te voilà volontaire entre nos murs
Toi l'enfant affamé,
Toi le braqueur de la survie,
Toi qui, de l'enfer, t'es évadé,
Toi l'idole des gamins et des ennuis,
Tu dis : « il faut se parler ! »
Il faut s'excuser, encore et encore !
Recommencerais-tu si tu savais que tu serais,
Un jour témoin de Sycomore ?
Oui Khaled tu es fou !
Fou de croire qu'on peut se pardonner,
Que la société veut encore de nous,
Juste avec quelques vers inspirés.
Pourtant, en poète métamorphosé
Tu es comme un sac de plumes modèles.
Je t'en prends une pour t'écrire mon respect,
Et les autres pour me confectionner des ailes
Car c'est toi qui as raison !
À ces années ardues, perdues,
Loin de tes enfants, de ta maison,
Tu donnes un autre sens à la rue.
De l'enfant qui a grandi sans amour,
À l'homme qui sait mieux qu'un autre en donner,
Dans ta générosité de chaque jour,
Tu me redonnes l'envie d'espérer.

Merci Khaled.

Krysia.

{1} Boxe dans l'air.

{2} La garde avec les avant-bras en parallèle forme une cheminée.

{3} Jörg Eipel sortit du coma au bout de vingt-sept jours mais ne put jamais reprendre la compétition.

{4} Une pensée toute particulière à mon défunt ami Hafed Benotman, auteur d'*Éboueur sur échafaud*, salut l'artiste.

{5} Refus de réintégrer la cellule.

{6} Repérer.

{7} Conseillère pénitentiaire d'insertion et de probation.

{8} Équipes régionales d'intervention et de sécurité : personnels de surveillance de l'administration pénitentiaire spécialement recrutés et formés pour faire face à une situation de crise.

ÉDITIONSDESÉQUATEURS

www.editionsdesequateurs.fr